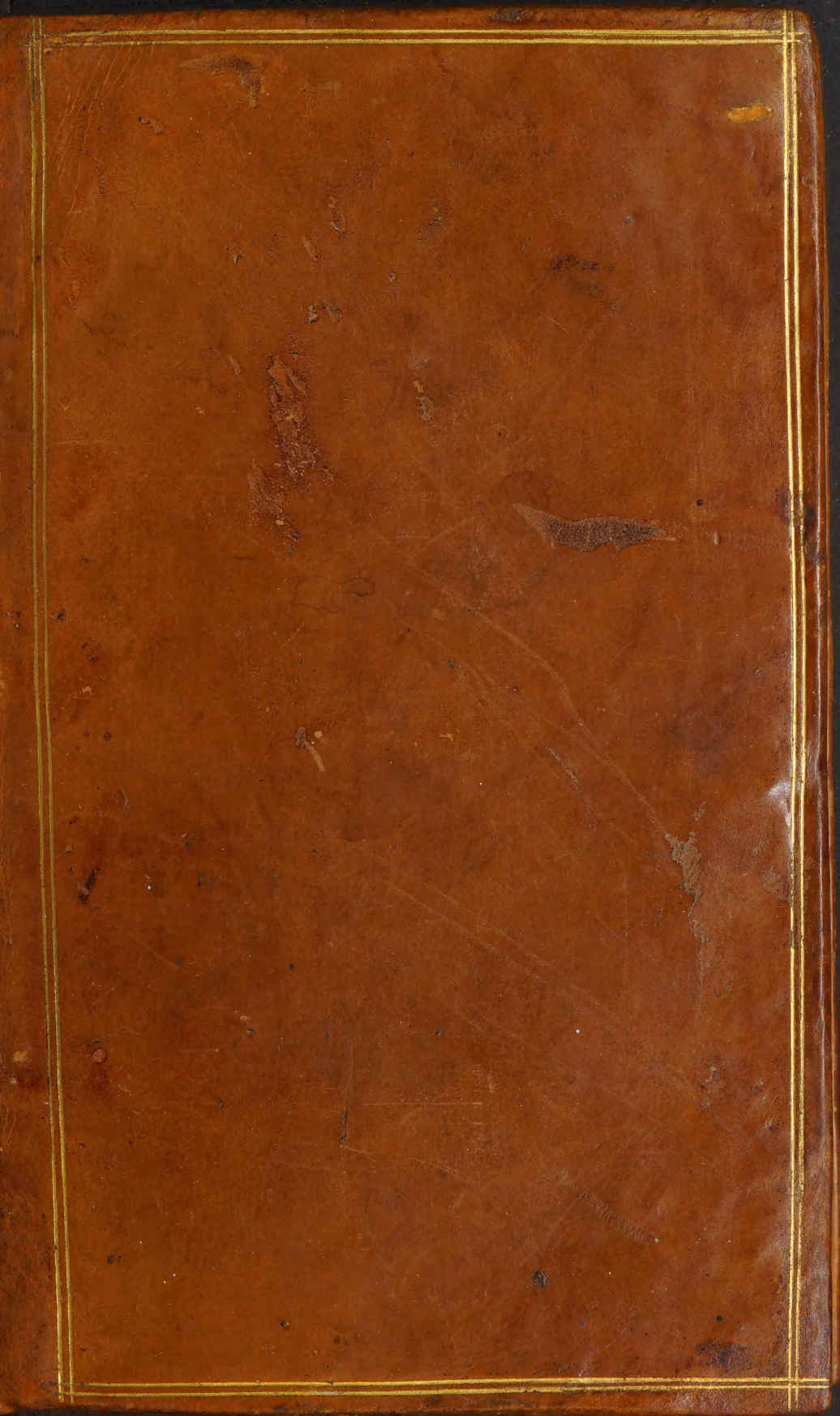




LILLYSTON
CAPTIVE.
TO. I.







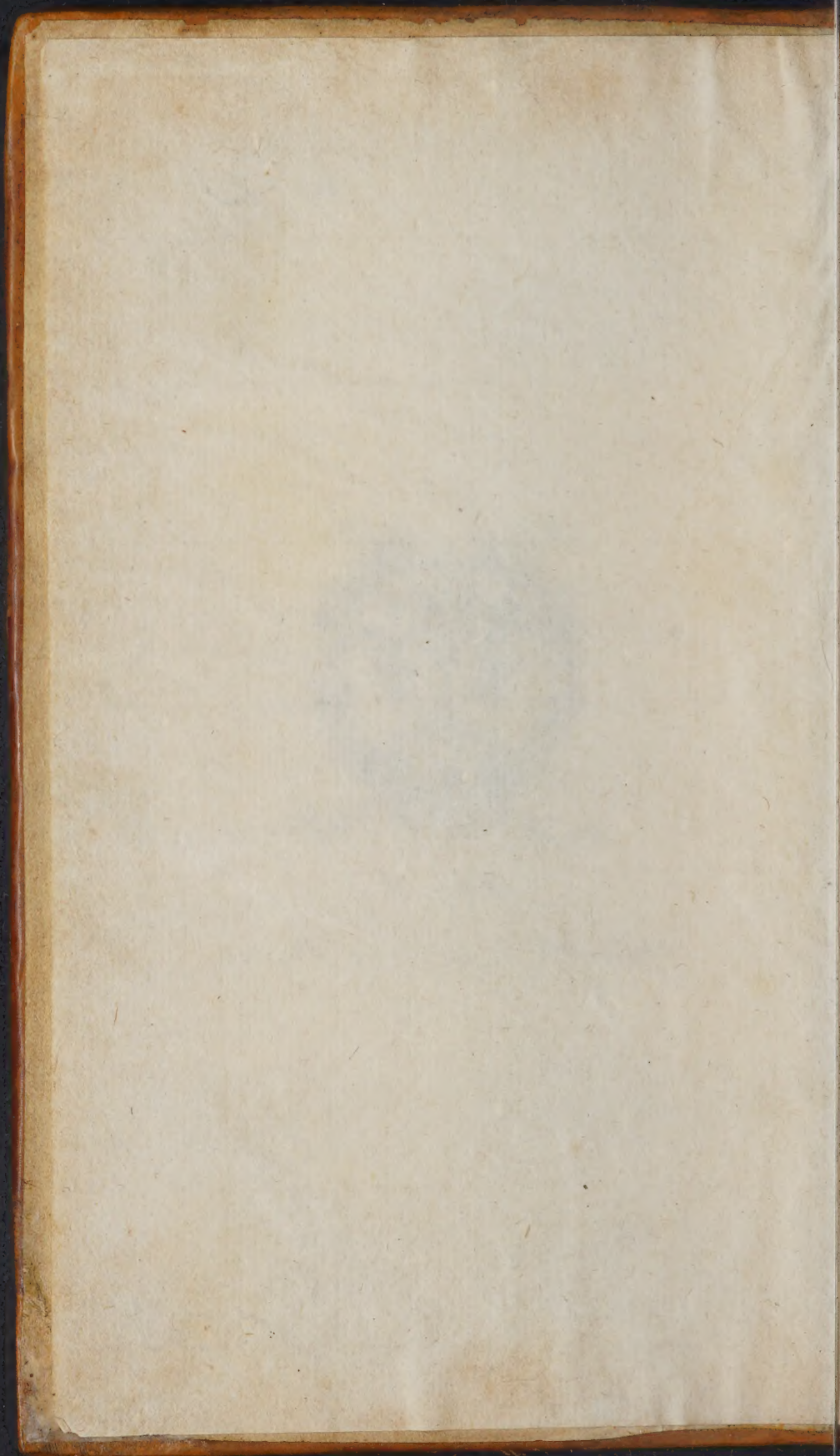
1200



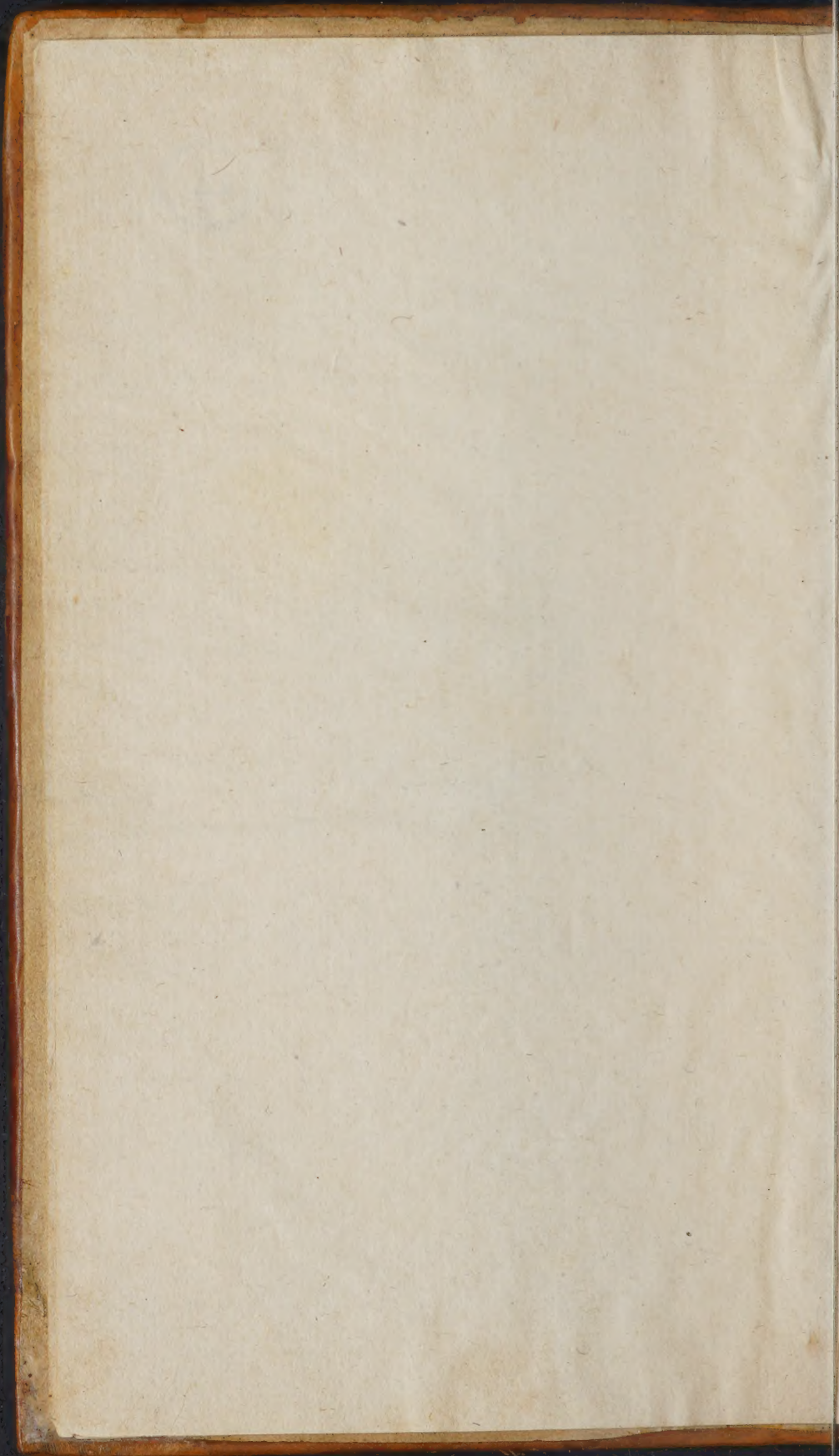
EX - LIBRIS

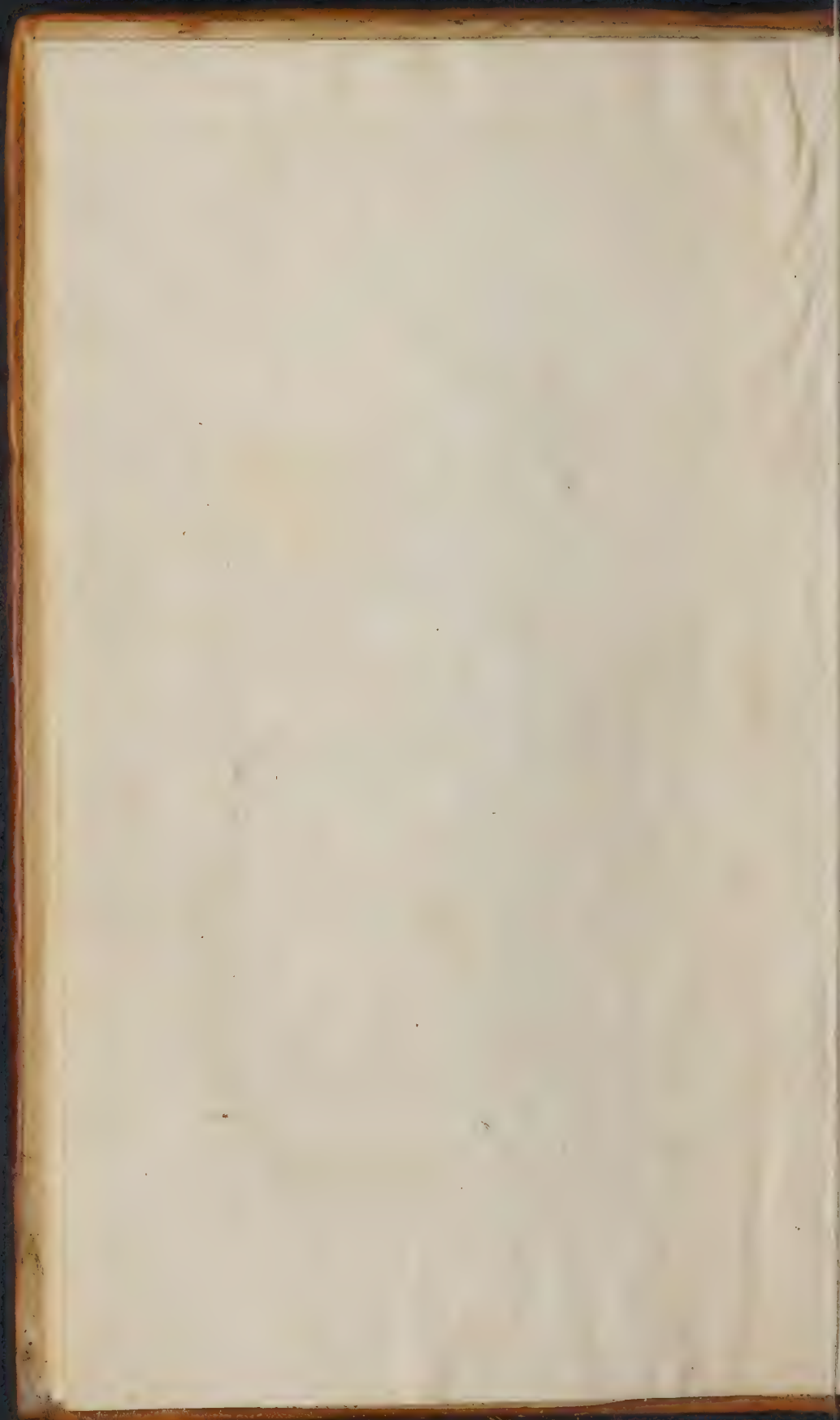
LÉON DVCHESNE DE LA SICOTIÈRE

(+)



(4)





LILLISTRE CAPTIF.

Première
Partie.



A Paris Chez Antoine Robinot
au Palais en la Salle Dauphine.

1642



PERISTANDRE,
O V
L'ILLVSTRE
CAPTIF.

DEDIE' A MONSEIGNEVR
DE BASSOMPIERRE.

Premiere Partie.



A. PARIS,

Chez ANTOINE ROBINOT, en sa
boutique au Palais, en la salle Daufine.

M. DC. XXXXII.

Avec Privilège du Roy.

THE HISTORY OF THE

ROYAL NAVY

IN THE

SEVENTEENTH CENTURY

BY

JOHN H. MURPHY

ESQ.



A MONSEIGNEVR
DE
BASSOMPIERRE
MARESCHAL
de France.



ONSEIGNEVR,

PERISTANDRE a tant ouy faire
d'estime, & de vôt're personne, &
des rares qualitez de vôt're esprit,
qu'au dessein qu'il a de se faire
voir derechef en ce Royanme:, il se

EPISTRE.

met sous vôtre sauue-garde, afin de plus librement admirer les merueilles que vous y auez faites. Quel plus digne protecteur, MONSEIGNEVR, cet Illustre Captif, pouuoit-il choisir, qu'un grand Heros, qui n'est pas seulement l'ornement de nôtre langue: mais qui passe sans contredit pour l'honneur, & la gloire de nôtre siecle? Si ce fameux Grec, dans les ruës de Rome, & parmy ses chaînes, s'est fait si fort admirer par sa constance, qui triomfoit de sa captiuité, à mesure que Paul Emile triomfoit de Persez, que ne doit-on point dire de la vôtre, MONSEIGNEVR, qui vous fait parétre aussi constant, & genereux dans vôtre peine, que vous étiez resolu, & magnifique

EPISTRE.

dans v^otre prospérité. Peristandre
a vaincu les Nomades, en comba-
tant pour Damasdes Roy de Scit-
tie, & que n'avez-vous point fait
pour nôtre LOVIS LE IVSTE,
le plus grand Monarque du mon-
de, contre ses rebelles, & en tous
les endroits de la France? V^otre
valeur, v^otre courage, & v^otre
conduite, vous ont fait faire des
explois de guerre, qui ne s'oublie-
ront jamais, & dont nôtre Histo-
re parlera tout autant de temps
qu'il y aura des hommes. Ces pre-
miers honneurs du Royaume que
vous possédez, témoignent-ils pas
que vous n'en auriez pas été pour-
ueu, si vous ne les aviez mérités?
Enfin, MONSEIGNEUR, vous êtes si
parfait en toutes choses, au gré de

EPISTRE.

tout le monde, qu'un chacun vous en croit adorable. Quel contentement donc, pensez-vous qu'aye le fils unique de Policrates, de sçavoir que vôtre protection rendra les actions de sa vie plus agreables? Il en est si extraordinairement aise, qu'on ne sçauroit rien ajoûter à sa joye, non plus qu'à la satisfaction que j'auray, si ie sçay, MONSEIGNEUR, que cet ouvrage vous plaise, & que vous me fassiez l'honneur de croire que ie suis,

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble, & tres-
obeissant seruiteur,
ROBINOT.



PERISTANDRE
O V
L'ILLVSTRE
CAPTIF,
PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.



AMAI S la superbe
Rome ne se vid en
vne plus grande
splendeur, que le der-
nier iour du triom-
fe de Paul Emille.

Encore que les deux autres iour-

A

nees eussent este tout à fait pompeuses, toutes choses ayans contribué du leur à celle-cy, pour la gloire du vainqueur, la rendirent beaucoup plus magnifique que celles-là. Le Soleil à son lever n'eut jamais tant de clarté, que ses rayons en produisirent alors, pour mieux faire éclater cette entrée triomfante.

Dés que cet Astre parut, les Citoyens commencerent à faire retentir dans l'air leurs acclamations & jouissances publiques. Que pouvoit-on voir de plus beau dans les ruës de cette Cité glorieuse, que de les considerer tenduës des plus riches tapisseries, quel'or, l'argent, & les perles peuvent rendre admirables? Si les Temples étoient parrez de tableaux excellens, & de peintures exquises, les fenestres des

maisons étoient ornées de si belles femmes , que l'éclat de leur beauté ternissoit le lustre à tous les autres objets.

Dés-ja chacun s'impatientoit de voir cette magnificence , lors que les trompettes sonnans, auertirent que c'étoit là le commencement de l'entrée du triomfe.

Après ces trompetes, l'on vid marcher deux à deux six vingts bœufs, destinez pour le sacrifice , ayans leurs cornes dorees , leurs testes couronnées de chapeaux de fleurs, & leur dos tout couuert de guirlandes. Ceux qui les conduisoient, étoient de jeunes hommes, qui auoient le chef & les bras nuds , & tout le reste du corps environné de grandes tauayolles de point coup-pé, qui leur pendoient iusques aux talons. D'autres ieunes enfans,

âgez de quinze ans , vestus comme les autres , & ayans leurs cheue-
leures tressées, & flotantes sur leurs
espaules , auoient dans leurs
mains des vases d'or & d'argent ,
où étoit l'eau lustralle pour le sa-
crifice. Trois cens soldats armez
legerement portoient quatre à
quatre vne chasse où pareissoit vn
grand vase, dans chacun desquels
il y auoit trois cens marcs d'argent
monnoyé qu'on auoit pris sur l'en-
nemi. Vn grand nombre de cou-
ronnes d'or & d'argent , portees
en pareille cérémonie que les va-
ses, estoient les presens que toutes
les villes du Royaume de Macc-
doine auoient faites à la Republi-
que. L'on voyoid apres cela vne
grande couppe d'or massif, pesant
six cens marcs d'argent, fort artiste-
ment grauée, & enrichie de pierres

precieuses, & voüee aux Dieux tutelaires de Rome par le vainqueur. Le reste des soldats de l'armée portoient des vaisseaux façonnez à l'antique, qui auoient été tirez du tresor des anciens Roys de Macedoine: mais au dessus de toutes ces excellentes choses, le buffet d'or de Persez brilloit avec tant d'éclat, qu'on l'admiroit comme vne merueille.

A la suite de tant de richesses, étoit tiré à quatre cheuaux, le chariot de ce Roy captif, où paroissoient en trofées ses armes, son Sceptre, & son Diadème. Les enfans de ce Prince vaincu, au nombre de deux garçons & vne fille, que la nature auoit perfectionnez en tout, se faisoient considerer avec tant de pitié, qu'vn chacun étoit touché de leur misere.

Ceux qui les auoient n'agueres seruis dans leur grandeur, les sui-uoient alors dans leurs defastres. Persez alloit apres ses enfans, ayant la teste nuë, les pieds & les mains attachez à de legeres chaines d'or qu'il traismoit apres luy. Encore que les plus sages Romains sceussent bien, qu'en la deffaite de cet ambitieux Monarque, ils auoient surmonté le plus puissant ennemi de leur Republique; neantmoins le malheur de ce Prince les obligeoit à la compassion. Apres ce fameux prisonnier, marchotent les officiers de sa Couronne, les domestiques de sa maison, & ceux qui auoient été pris les armes à la main en combatant contre la Republique.

Parmi ce nombre de captifs, qui passoient deux à deux, l'on vid vn ieune homme si beau, d'une si

belle taille , & de si bonne mine, qu'à son port & à sa majesté , on n'eût pas iugé qu'il étoit prisonnier, tant sa constance étoit admirable.

Tandis que tout le monde regardoit par admiration ce glorieux captif, vne Dame Grecque, que Cnée Octaue auoit prise à Melibee, voyant par l'une des fenestres du logis de ce Preteur, passer ce malheureux. Est-ce donc vous que ie voy , Peristandre, qui seruez aujourd'huy de trofée aux Romains? dit-elle en son langage. Helas! je n'en puis douter; veu que mes yeux & mon cœur m'en assurent, & que cette mine releuée qui vous fait encore éclater parmi les vaincus, & les misérables, me confirme cette verité. O Dieux! que vous estes cruels, de n'auoir point

eu de pitié, ni de mon Roy, ni de ma patrie, ni de moy-mesme, qui vous ay fait tant de vœux, & de sacrifices, pour la conseruation de mon Peristandre ! Le pensois que Persez l'eut envoyé vers Colchis : mais ie le voy maintenant à Rome au nôbre des prisonniers. Triomfe hardiment, superbe Cité ; puis que tu tiés sous ton pouuoir la gloire du monde, & qu'en la captiuité de Peristandre, tu gagnes plus qu'en l'esclauage de Periez ! Ha ! cher ami, que vôtre malheur m'afflige ! Quand ie me represente que vous êtes en hazard d'être vendu comme vn esclau pour seruir peut estre quelque tyran, cette pensee seulement me fait mourir. Ie sçay bien que vos fers vous seroiēt beaucoup plus insupportables qu'ils ne sont pas, si vous sçauiez que nôtre

Liure premier. 9

fort est semblable, & que ie suis prisonniere comme vous. A Dieu pour la derniere fois Peristandre.

Durant que Feliciane, c'est le nom de cette belleaffligee, se plaignoit de cette sorte, ses yeux étoiēt toujourns attachez sur Peristandre, qu'elle suiuit de sa veuë tant que le lieu où elle étoit luy pût permettre. Ce fut vn espece de soulagement pour elle, de regarder ainsi ce cher objet de son cœur; parce qu'en le considerant, elle n'enuisagea point Paul Emille, qui sans doute eust redoublé sa tristesse, si elle l'eust veu parétre superbement apres tant de captifs dont il triomfoit.

Ce glorieux vainqueur estoit vestu d'une robe de pourpre, tissuë de fil d'or; il tenoit en sa main vne branche de laurier, & sa teste estoit enuironée d'une Couronne de

mesme fueillage. Il estoit assis à découuert sur vne petite chaise, dans son char de triomfe magnifiquement orné, & traîné par quatre cheuaux blancs.

A voir l'éclat & la Majesté de ce grand Capitaine Romain, on eust dit que le Soleil estoit descendu de son thrône pour faire son entrée dans la ville de Rome. Sa grauité, sa taille, & sa beauté naturelle releuoient tellement la richesse de ses habis que plusieurs idolatres le prenoient plutôt pour vn Dieu, que pour Emille.

Tout le reste de l'armée distribuée par bandes, suiuiot le char de ce Conquerant, & chaque soldat tenoit en la main vne petite branche de laurier, & chantoit des chansons à l'honneur de cet insigne Capitaine.

Ce triomfe ne fut pas plutôt acheué de passer , que Poliris af- franchi d'Oétauie , ayant ouy plaindre Feliciane , du lieu où il s'étoit mis pour voir cette pompe , alla dans la chambre de cette ieune Dame pour ſçauoir la cause de ſes ennuis. Qu'il fut eſtonné de la treuuer couchee ſur ſon lit , vne jambe croiſee ſur l'autre , vn bras étendu , & la main negligemment pendante en bas , & tenant de ſon autre main le bout de ſon voile dont elle ſe couuroit le viſage ! Qui n'eût creu qu'elle eſtoit morte la voyant en cet état ? Poliris effrayé de ce ſpectacle , eſt quelque temps ſans oſer approcher de Feliciane ; il conſidere ce corps qui ne ſe meut point , & comme il étoit ſur le temps de publier la mort de cette Grecque , il viden elle des apparens

signes de vie. Pardonnez-moy, Madame, luy dit-il en Grec, si i'ose vous demander de quelle douleur vous étiez atteinte, lors que de ma chambre ie vous ay ouye plaindre dans la vostre ? Je vous supplie de ne me point deguiser vôtre mal, afin que ie le soulage si i'en ay la puissance. L'état où ie vous treuve, me fait bien conoistre que vous êtes affligée, dites librement vôtre douleur, afin que l'on y remédie, vous tenez ceans le rang de fille d'Octaue, & non pas de captiue.

Feliciane s'étant vn peu releuée de dessus son lit, elleietta son voile sur sa teste, & se descouurant le visage. Qu'il est aisé de parler de guerir les maux que nous ne ressentons pas ! dit-elle à Poliris. Je ne doute point que vous n'ayez

été promené par les ruës de Rome, ainfi que i'ay n'agueres veu les misérables Macedoniens : mais ie m'étonne bien fort de ce que vous ne vous reffouenez plus de la notable perte que vous avez faite de vostre patrie, & de vos parens. Pour moy, ie n'auray iamais la puissance de renoncer si facilement à des choses si cheres. Madame, l'interrompt Poliris, ie sçay bien que le triomfe que vous avez veu au iourd'huy, vous a fort outragée, pour les euenemens qu'il vous a representez : mais deuez-vous être à vous consoler maintenant sur de tels accidens, veu l'état déplorable auquel étoit réduit vostre païs, auant que vous en fussiez sortie pour voir celuy cy ? deuez-vous pas vous réjouir de vous voir entre les mains d'un Capitaine qui conserue

vostre honneur aussi cherement
que la vie, & remercier les Dieux de
ce qu'ils ont permis que vous ayez
treuvé ce bon-heur parmi vostre
disgrace? Encore que vostre beau-
té aye des charmes assez puissans
pour donner de l'amour, auez vous
épreuvé qu'Octaue s'y soit laissé
surprendre, & que de là il en soit
nay des flammes dissoluës? Mada-
me, ce grand homme commande
à ses passions; la continence & la
chasteté des Capitaines Romains
empêchent qu'ils ne se licencient
pas plus dans la guerre que dans la
paix, ni à la campagne, qu'en leur
maison. Réjoüissez-vous donc,
Madame, veu que vous n'avez
point suiet de rien craindre. Octa-
ue fera demain son triomfe na-
ual, & ie sçay bien qu'apres ce glo-
rieux succez, il n'aura point de plus

grand plaisir chez luy, que de voir
vostre esprit tranquille, & d'y re-
marquer plus de constance que
d'affliction. l'ay desia receutrop
de marques de la generosité de ce
Victorieux, repartit Feliciane,
pour douter qu'il ne soit bien aise
de me treuver dás vn état different
de celuy où ma misere me reduit.
mais le moyen qu'une nouvelle ca-
ptiue oublie si-tost la memoire de
ses fers? Quoy! ie verray ma patrie
abismer, & dans sa perte se precipi-
ter la miene, celle de mes amis, &
de mes parens, & ie ne m'en affli-
geray pas! C'est être au dessus de
la nature, que de ne s'émouuoir
point aux aduersitez, & ceux qui
les reçoient d'un sang froid, doi-
uent plutôt estre estimez insensés
que prudens. Nos yeux sont aussi
bien fais pour pleurer nos affli-

Etions, que pour se plaire delicieusement à regarder les objets qui les contentent. Si à la suite du temps, j'épreuve qu'Octaue soit aussi chaste & vertueux comme vous le vantez, croyez que ie m'efforceray à mon possible, à moderer mes ennuis : mais ne vous imaginez pas que ce puisse être de telle sorte, qu'on ne remarque bien en moy les signes de mon desplaisir. Maintenant, qu'à force de pleurer, mon cœur s'est vn peu dechargé de sa tristesse, & que ie ne voy plus tant d'objets de pitié deuant mes yeux que tantôt, ie veux vn peu me reioiur, afin de ne parétre pas si triste aux yeux de vostre maistre.

Comme Poliris vouloit repartir, Claristee entra dans la chambre pour seruir Feliciane, comme elle auoit accoustumé. Je suis bien
aise,

aïse, luy dit l'affranchi, que vous soyez venuë, vôtre esprit est plus propre pour consoler Madame, que le mien; employez-le à la diuertir, vous ne sçauriez mieux l'occuper. Vous êtes vn flateur, repliqua Claristee, & vous ne monstrez vôtre eloquence qu'à dessein de faire connoistre mes deffaux. Ie ne deguïserois pas la verité pour vn empire, continua Poliris. Faut-il pas bien que vôtte esprit soit excellent; puis qu'Oetauie même le met au rang des meilleures choses? Faites seulement compagnie à Madame, tandis que ie vay donner ordre à d'autres affaires. Madame, s'adressa-t'il à Feliciane, Claristee sçait les moyens de consoler, & l'usage des larmes & des souspirs, qu'elle a pratiqué dans ses malheurs, l'a renduë si capable en

cet art de reduire les esprits, qu'elle donne des leçons pour faire supporter constamment vne affliction pareille à la vôtre. Si elle est d'humeur à vous raconter ses auentures, ie m'assure qu'au recit qu'elle vous en fera, vous y treuuez des diuersitez assez agreables pour n'ennuyer pas; ie vous la laisse, Madame, treuuez moyen avec elle de vous satisfaire.

Dés que Poliris fut sorti, Feliciane ne se contraignant point pour Claristee qu'elle aymoit fort, reprit si bien l'usage de ses larmes, & de ses souspirs, que cette vieille fille s'en affligeant, luy parla de la sorte. Madame, ie sçay bien que votre ieunesse vous fait aimer beaucoup votre liberté; c'est vne inclination de votre naturel, qui vous en rend plus excusable.

Octauie est trop genereux, & trop pitoyable pour vouloir vous assujettir au miserable état d'une honneuse seruitude; la compassion est l'une de ses plus belles vertus, & qu'il pratique dauantage. S'il a plusieurs fois affranchi de ses esclaves, & s'il a même voulu user de cette grace enuers moy, deuez-vous craindre qu'il vous tyrannise? il ayme trop l'equité, & la gloire, pour rien faire d'iniuste, ni d'infame. Le commandement qu'il nous a fait de vous traiter avec honneur & respect, nous fait trop bien voir l'estime qu'il fait de vous, pour nous faire croire qu'il ne veille pas vous considerer de même que vous le meritez. Que ie m'étonne, répondit Feliciane, de ce que vous venez de dire que vous auez refusé vôtre liberté? est-il

rien au monde qui soit plus defirable, & a-t'on iamais veu vn esclau se plaire dans ses liens ? ie prendrois cela pour vne fable, si quelque autre que Claristee me le disoit. Madame, repliqua cette fille, ie ne treuve pas étrange que vous ne puissiez vous imaginer, que i'aye méprisé vn bien que ie me pouuois acquerir; voicy qui ma fait dedaigner la liberté que vous prisez tant.

Lors que ie me suis représentée mon âge auancé, la grande étendue des mers qu'il faut trauerser pour aller en mon pays, la desolation de ma patrie entierement ruinée, & la rauissante humeur de mon Seigneur & Maistre, de la maison duquel i'ay tout le gouvernement, i'ay mieux aimé le seruir dans la maison, que de vo-

yager parmy tant de perils , & de renouueller la memoire de mes anciennes douleurs par l'objet déplorable de mon lieu natal , à present inhabitable. Le grand Octauius, a bien reconnu luy même, que ma liberté me seroit inutile ; c'est pourquoy il m'a retenuë chez luy, en se déchargeant sur moy de ses affaires domestiques , où ie me treuve beaucoup mieux que d'être en mon pais , à pleurer sur ses ruines. Auoüez, Madame, que pour peu d'esprit que j'aye , j'ay mieux fait de me tenir icy , où ie vis doucement , que de me transporter ailleurs , pour y viure miserable. Vos raisons sont trop bonnes pour être contredites, Claristee , repliqua Feliciane , veu que personne n'est heureuse , si elle ne le croit être, fust elle parmy la splendeur

des Couronnes , & la grandeur des Monarchies. Je vous estime fort prudente de vous être arrêtée à votre mal present , sans vous en preparer de nouveaux , par vn changement de sejour , qui eust plutôt augmenté vos miseres , que de les soulager.

Que vous parlez bien , Madame , répond Claristee , & que ie serois contente si vous faisiez vn effort pour vous consoler ; essuyez vos larmes , & calmez vos esprits ; ce sont des armes à blesser : mais non pas à guerir. I'auoüe bien qu'il est iuste de s'affliger de la perte de ses biens , de ses parens , & de l'éloignement de sa patrie , veu que cette douleur naissant d'une cause naturelle , qui est en nous , rend vôtres tristesse excusable. Il est presque impossible à nôtre fragi-

lité de surmonter nos premiers mouvemens. Mais comme pour pleurer sans cesse, nous ne noyons pas dans nos larmes le souuenir de nôtre misere, deuons-nous donc pas limiter nôtre peine, & ne nous en plaindre, qu'entant que nous pensons l'adoucir? Si nous éprouuons qu'au lieu de nous alléger, cette affliction que nous prenons, nous tourmente d'auantage, songeons à l'instant à ce que nous sommes, & ne nous rebellons point contre ce que les Dieux en nous creant, ont ordonné que nous endurassions avec patience. Ils nous ont donné la vie : mais elle est sujette à la mort, & iamais personne n'a pû s'en garantir. Puis que nous sommes tributaires à ceteloy, nos passions, nos humeurs, & nos afflictions sont naturelles;

il en est ainsi des bons & des mauvais éuenemens , que la fortune nous enuoye ; tellement que les prosperitez aussi bien que les disgraces qui nous arriuent, doiuent aussi bien finir comme les autres choses.

Ha ! Claristee, dit Feliciane, que vos raisonnemens sont beaux ! vous venez de dire de trop belles choses pour ne me pas faire croire que vôtre ieunesse a été eleuee par des personnes qui en ont eü grand soin. A n'en point mentir, où ie treuve que les Dieux m'ont fauorisee, c'est en ce qu'ils ont permis que ie sois tombée entre les mains d'un sage homme , comme est Octauius, & d'une fille si vniuerselle , comme est Claristee. Je ne considere pas tant la qualité d'esclau que vous possédez maintenant, que ie prise

vôtre vertu, qui vous fait reluire dans la bassesse même où vous êtes à present. Que vous m'obligeriez, si vous me vouliez reciter vôtre infortune, la mienne me sembleroit plus douce, & dans l'histoire de mes malheurs que ie vous dirois en suite, peut-estre que vous trouveriez sujet de vous consoler.

Comme Feliciane vouloit continuer, & que Claristée se préparoit à la repartie, deux seruanes arriuerent dans la chambre, qui apportèrent de la lumiere & à soupper à cette Dame. Dès que Feliciane eut mangé des viandes qu'on luy presenta, & qu'elle eut réuoyé les filles qui l'auoient seruie; Claristée, ma grand' amie, luy dit-elle, que ma curiosité vous cause d'importunité, & que vous aurez sujet de vous plaindre de moy, de ce que ie vous

presse tant à me conter vôtre naissance, aussi-bien que tous les malheurs qui ont accompagné vôtre vie iusques à ce iourd'huy! Vous aimez mon bien & mon repos, ie l'ay reconnu, si vous me voulez obliger, il ne faut sinon commencer à me parler de vos auantures; ie vous assure bien que c'est le meilleur moyen dont vous puissiez vser pour me diuertir. Madame, replique Claristée, faites-moy l'honneur de croire que ce seroit trop entreprendre, que de vouloir vous discourir à present de mes miseres, qui n'étans qu'une continuelle suite d'accidens, la nuit ne seroit pas suffisante pour les dire. Je vous supplie de m'exuser pour cette heure, & de souffrir que ie remete cet entretien à une autre fois, aussi bien auez vous

plus besoin de reposer que de veiller davantage. Croyez-vous que ie ne connoisse pas, que vous auez veu parmi le triófe d'Emille, quelque visage de captif qui a renouvelé vos ennuis? par mes maux, ie iuge plus aisément de la rigueur de ceux d'autrui. Helas! ma chere amie, repartit Feliciane, que vous auez bien touché à ma douleur! le confesse auoir veu parmi ce nombre de miserables, vn objet qui a mis tous mes sens en desordre, & dont la veuë m'a plus affligée que mon affliction même. N'etoit-ce pas assez à la Republique de Rome de se voir amener des Roys en triomfe, sans vouloir encore entraîner dans leur rüine, celle des ieunes gens, qui n'ont peché contre elle, que pour auoir voulu seruir leur Prince, & leur Patrie? O

Dieux que cette façon de triomfer est feue à mes yeux, & à ma mémoire! Que le mal-heur de Persez en rend d'autres misérables! & que la glorieuse condition des vainqueurs, rend déplorable celle des vaincus! S'il n'y auoit encore de puni que l'autheur de ce crime, la Loy sembleroit iuste à tout le monde: mais de châtier aussi feurement les innocens que les coupables, le Senat me pardonnera-t'il pas si ie l'en blâme? Quel'on condamne ma censure si l'on veult, il ne m'importe, pourueu que i'aye toujours cette liberté de dire qu'il est injuste à mon sentiment de faire souffrir tant de honte, & de peine à Peristandre; veu qu'il n'a rien fait de mauuais, si ce n'est d'auoir imprudemment & par trop de cœur serui Persez qu'il ne croyoit

pas s'armer contre la Republique, lors qu'il prit employ sous vn si mal-heureux Prince. Madame, interrompit Claristee, à vous ouïr discourir de cette sorte, ie reconnois bien la qualité de vôtre maladie; l'Amour est d'une nature si étrange qu'il ne se peut celler. Auoüez-moy, s'il vous plaist, que l'absence de vos parens, la perte de vos biens, ni l'éloignement même de vôtre patrie, ne vous touchent point tant comme fait la passion qui vous tient absolument reduite sous sa puissance. Si c'est là, cette maladie dont vous êtes atteinte, ainsi que ie me l'imagine, ie vous y seruirai à mon possible. Claristee, répond Feliciane, vous me faites vn extrême plaisir de découvrir vous-mêmes les plus secretes pensées de mon cœur, & que ma

langue n'eust iamais osé declarer. Toutefois, afin que vous soyiez certaine de la vertu de mon amour, ie vous iure qu'il est chaste. Mais avant que d'esperer que ie vous declare ces importantes choses, il faut qu'auparavant vous vous resoluiez à me dire qui vous êtes, connoissant bien à vos actions, & à vôtre discours, que vous n'êtes pas issuë que de personnes grandement considerables. Apres que i'auray sçeu vôtre naissance, & le sujet de vôtre malheur, faites état de bien-tôt sçauoir la miene, & ma disgrâce, & peut-être qu'il y aura vn tel rapport de vos auantures aux mienes, que nous nous en aimerons dauantage. N'vsez donc plus de remise, Claristee. Madame, repliqua-t'elle, mon histoire est si longue à reciter, que ie vous

prie de me dispenser pour cette heure à vous la dire, aussi bien la nuit est fort auancée, & le triomfe d'Octaue m'oblige à me leuer demain du grand matin, couchez-vous seulement, & vous reposez. Feliciane se payant de l'excuse legitime de Claristee, semit au lit sans contester dauantage.

Certe ieune Dame dormit mieux cette nuit, qu'elle n'auoit point fait depuis qu'elle étoit à Rome. Quand Claristee fut leuée, elle alla donner le bon-jour à Feliciane. Madame, luy dit-elle, si vous desirez voir le triomfe d'Octaue, il est temps de vous leuer afin qu'on vous conduise en quelque maison, d'où vous puissiez iouir de la veüe de cette magnificence. Je suis bien aise de faire l'un: mais non pas l'autre, repliqua Feliciane. Je ne

croy pas qu'en l'état où ie suis, il me soit bien-seant de chercher des moyens à passer le temps à des réjouïssances, veu que i'ay tant de sujet de m'attrister de mes miseres.

Vous pouuez mieux me diuertir en me disant vos auantures que de me vouloir obliger à voir des pompes. Que ie suis fâchée de ne pouuoir encore aujourdhuy satisfaire à vôtres enuie, répond Claristée. Le festin que l'on prepare pour les amis d'Octaue, merite bien que ie donne tout mon temps à l'exercice où ie suis employée à cette occasion. Je ne suis pas inciuile à ce point, repliqua Feliciane, de vouloir diuertir vôtres esprit en vne saison, où il faut vous en seruir à d'autres choses. Aidez-moy à m'habiller seulement, & puis ie vous laisseray agir comme vous le voudrez.

voudrez. Feliciane vêtue , Clari-
steela laissa seule à s'occuper com-
me elle voulut, & s'en alla au tra-
vail où elle étoit appelée.

Le Soleil commençoit des-jà
à reluire bien fort, quand on vid le
peuple Romain étendu le long du
riuage du Tibre , pour attendre à
passer le commencement du triom-
fe naval de Cnée Octaue. Les pre-
miers vaisseaux que l'on décou-
urit voguer sur ce fameux fleuve,
furent les Birennés , & les Trire-
nés de l'armée Romaine, dont les
voiles enflées par les vens favori-
soient grandement ce triomfe. Les
armes des soldats rangez dans ces
navires rendoient vn éclat mer-
veilleux, à cause de la reflexion des
rayons du Soleil, qui donoit dessus.
La jeunesse Romaine qui ne s'étoit
encore point treuuee en aucun ex-

ploit de mer, fut si étonnée de voir cette grande lumière qui pareissoit sur ces armes, & ce tintamare confus de trompettes, qu'elle ne pouvoit guere bien comprendre, ni iuger, que c'étoit que tout ce grand équipage naval. A la suite de ces Trirenes, les Citoyens, & ceux-là memes qui parmi eux auoient pratique l'art de nauiguer, furent bien fort émerueillez de voir les navires Macedoniens, qui étoient d'une si excessiue grandeur, qu'ils surpassoient de beaucoup tous ceux qu'ils auoient veus. Ils representoient de grands colosses, & sembloient entre tant d'autres vaisseaux, ces trois hautes pyramides d'Egypte, qui sont situees entre celles qui les environnent. Ces navires étoient tendus des plus riches tapisseries de Persez, & gar-

nis des deux cotez des boucliers des soldats de Macedoine , entre lesquels se voyoient adroitement attachees de grandes piques.

A considerer ainsi ces vaisseaux armez ; n'eut t'on pas dit qu'il y auoit encore dedás vn grand nombre de soldats ennemis , quoy qu'il n'y eust que des Pilotes & des Matelots ? Les voiles de ces superbes navires étoient si grandes, qu'elles couuroient ces autres vaisseaux, qu'à peine pouuoit-on voir. A ces nauires étoient attâchez avec des chaines de fer les autres vaisseaux de guerre des ennemis, tirez deux à deux : mais du tout desarmez , & n'ayans plus ni de mas, ni de cordages, ni de timon. Apres ceux-cy, on voyoid la Galere Capitaine armee de quatorze rames de chaque costé, & chaque ra-

me maniée par quatre rameurs, qui la faisoient auancer avec autant de vitesse que les autres nauires, qui voguoient au gré des vents. A dessein l'on auoit ployee la voile & haussée avec l'antene, afin qu'elle n'empêchât pas les spectateurs de voir ce qui étoit dessus, & dedans. La prouë, la poupe, & les flancs, étoient couuerts de riches tapis de soye, tissus d'or & d'argent, si proprement ajustez, & étendus, qu'on ne voyoid rien dans cette galere, que Cnéc Octauius assis sur la poupe en vne chaire d'argent doré, vestu de ses armes, & representant Neptune, quand il est accompagné de ses Tritons. Il étoit suiui du reste de son armee nauale. Lors que tous les vaisseaux furent arriuez au port, & que l'on eut fait la harangue à l'Heros, qui étoit le

Capitaine, on commença à retirer hors de l'eau les nauires Macedoniens, & puis on les transporta sur le champ de Mars, pour être là éleuez entrofée, & seruir à la posterité de memoire de la deffaite de Persez.

Tandis que l'on s'occupoit à ces choses, Octaue accompagné de ses soldats, s'en alla promptement faire ses offrandes au Temple de Iupiter. Il étoit Soleil couché lors que cette superbe ceremonie fut acheuée, à l'issuë de laquelle le vainqueur se retira dans sa maison avec ses meilleurs amis.

Après qu'on fut sorty du bain, l'assemblée se rendit en vne grande salle, ornée de tapisseries, & d'excellens tableaux, où les conuiez se mirent à table, selon leur rang, leur qualité, & les charges

qu'ils possédoient. Durant le banquet on ne parla de rien, sinon que des exploits de guerre fais contre Persez, & du malheur où il s'étoit précipité. Pour passe-temps, il y auoit aupres d'OËtaue vn esclau, qui s'étudioit à le mettre en colere par les paroles les plus piquantes & les plus outrageuses qu'il pût se les imaginer. Au lieu de s'en offenser, ce sage homme ne s'en émouuoit pas plus que si cet extrauagant n'eût rien dit du tout. C'étoit là vne coustume qu'on pratiquoit parmi les Romains, & que l'on auoit établie de toute ancienneté, pour épreuuer la constance, la grace, & la temperence de celui qui receuoit ce bel honneur de triomfer, pour montrer que nonobstant cette belle dignité, il n'auoit point été constitué pour commander toute

la vie sur toutes sortes de personnes; puis qu'il étoit sujet à souffrir ainsi des brocards d'un homme rauallé, auant que de voir presque fin de son triomfe.

Après qu'à l'issuë du festin l'on eut rendu graces aux Dieux, les conuiez mirent sur leurs testes les chappeaux de fleurs qu'on leur presenta, & tous ensemble chanterent vne chanson à Baccus. Lors qu'elle fut finie, on donna vne branche de meurthe, & celuy qui la receuoit étoit obligé à dire vne chanson en l'honneur de quelque autre Dieu. Cette ceremonie ayant été pratiquée par cette assemblée, on presenta la lire avec pareille façon de faire: mais il n'y eut que ceux qui sçeussent toucher cet instrument qui la receurent, & qui en iouèrent. Les tables étans leuees,

Octauie fit entrer dans la salle, des femmes qu'il auoit acheptees en Macedoine, lesquelles avec la lire, & la voix, rauirent, & charmerent tellement cette notable compagnie, que la nuit fut beaucoup auancee, quand l'on ouït cesser cette agreable harmonie. Le sommeil venant faire son entree à son tour, obligea tout ce peuple à remercier Octauie de sa bonne chere, & de ses diuertissimens, puis chacun se retira chez soy à la faueur de la clarté des flambeaux.

Ce grand Capitaine auoit assez fatigué tout le iour, pour se reposer, il se retira dans sa chambre & demanda des nouuelles de Feliciane à Poliris. Quand cet affranchy luy eut dit qu'elle se portoit assez bié à la reserue de son esprit qui étoit grandement affligé, quelque

effort qu'il eut fait pour la diuertir. Allez, luy dit O Œtaue, treuuer ma nouuelle hôtesse, & si elle ne dort point, donnez luy le bon soir de ma part, & m'excusez sur ce qu'au sujet de mes empêchemens ien'ay pû la voir d'aujourd'huy : mais que le jour suiuant ie répareray la faute. Feliciane ayant trop de trouble dans la pensee pour dormir, fut fort aise d'oïr parler Poliris de la façon. Des-ja elle doutoit qu'il fut vray qu'O Œtaue fust état d'elle comme Poliris & Claristee même l'en auoient asseuree; elle craignoit de ne le treuuer pas si continent qu'on luy auoit vanté, & cette apprehension luy donnoit d'étranges inquietudes. L'affranchi la prenant sur ce temps là, remit son esprit, & ne faisant plus qu'un bon iugement d'O Œtaue,

son déplaîsir fut beaucoup moindre qu'il n'auoit pas été. Cette satisfaction la consola de telle sorte, que peu apres que Poliris l'eut quittée avec charge de rendre ses civilitéz à son Maistre, elle se laissa tellement assoupir au sommeil, qu'elle dormit toute la nuit, & ne se réueillit qu'au matin qu'elle ouït appeller Claristee, qu'OËtaue demandoit.

Claristee leuee, Feliciane se fit promptement habiller par elle, & apres cela cette fille alla treuuer son Maistre. He! bien, luy dit il, Claristee, que dites-vous de cette ieune Greque, en quel état est sa santé, & qu'avez-vous appris d'elle qui mérite d'être sçeu? Vistes-vous guerre de vôtre vie vne fille plus belle, & accompagnée de plus de majesté qu'en a celle-là? Je croy que la

plus grande gloire de mon triom-
fe, est d'auoir retiree cette ieune
Dame d'entre les mains del'insol-
ence, & de la cruauté de mes sol-
dats, qui l'eussent sans doute indi-
gnement traittee, si ie ne l'eusse
degagee de leurs liens. A me re-
presenter encore sa beauté, que ses
tyrans n'auoient pas eu loisir d'ad-
mirer, le riche habit dont elle est
vétuë, & sur tout la constance avec
quoy genereusement elle suppor-
toit toute sa peine, ie m'imagine
qu'elle est plutôt la fille de quel-
que Dieu, que la fille d'un homme,
tant cette ieune merueille me sem-
ble être adorable. Quoy que ie la
treuuasse dans les ruës de Melibee
au milieu d'une troupe de gens,
qui pour ne sçauoir que c'est, ni de
merite, ni de charmes, meditoient
des-ja mille moyens pour la per-

secuter, pensez-vous quelle fust surprise de me voir? Elle ne s'émeut point, elle fut toujours elle-même, & quand ie la retiray hors de la compagnie de ces barbares, luy faisant connoistre que ie la voulois garantir de leurs outrages. Les Dieux asseurement vous suscitent à me rendre ce bon office, me dit elle en Grec, & ie ne m'étonne pas qu'ils en vsent de cette sorte; puis que ie suis bien certaine qu'ils n'abandonnent iamais les filles qui se sont mises d'elles-même sous leur protection. Lors qu'elle eut reconnu à l'honneur que mes soldats me rendoient, que i'étois leur Capitaine; il vaut bien mieux pour moy, continua-t'elle, que ie viue sous les loix d'un genereux Chef, qu'à la merci de soldats impudens, qui font gloire d'exercer à

l'endroit de leurs captifs, le violement, le meurtre, & le brigandage. Je suis à vous, Monsieur, veu que le destin l'ordonne ; vsez sagement de vôtre victoire, & témoignez-moy, que ne prisant rien tant que la vertu, vous ne voulez agir qu'en Romain, & en homme illustre & genereux. Les grands esprits, comme le vôtre, ne se preuallét iamais des auantages, que la naissance ou la fortune leur donnent, que pour obliger ceux qui les sçavent reconnoistre. Je m'assure que dans l'honneur que ie vous rendray, vous n'aurez pas sujet de m'accuser de presumption ; puis que ie sçauray si bien obeir à vn si digne victorieux, qu'il aura sujet de s'en contenter. A n'en point mentir, Claristee, ces beaux discours & cette genereuse soumission, me

furent autant estimer les traits de l'esprit de cette fille, comme admirer les attraits de ses yeux. I'auois bien enuie de luy repartir, mais de crainte que ce fût trop obligement, & que ma réponse fût remarquée, i'aymay mieux ne rien dire du tout, que de parler, & ne pas témoigner l'estime que ie faisois d'une si parfaite Dame. Elle eut trop d'esprit pour ne pas reconnoistre à mes actions le desir que i'auois de l'obliger. Quand ie luy en eus rendu tous les témoignages que ie pûs, sans en rien faire parétre trop apparemment à cette troupe de gens, qui ne respiroient qu'après le butin, & le saccagement, ie leur ôtay cette belle proye, & la donnay en garde à mes seruiteurs, auxquels secretement ie commanday de la

mener dans mon vaisseau. Lelen-
demain ie l'enuoyay icy dans la
fregate de Cassie, qui venoit ex-
pres en cette ville pour apporter
au Senat des nouuelles de nôtre
victorieuse armee. Depuis ce
temps-là, ie n'ay rien appris de
Feliciane, d'autant que nous vo-
gâmes vers Thessalonique, & que
ie n'ay veu personne de Melibee
qui m'aye pû dire qui elle est, & de
quels parens elle est issue. Poliris
vous a deu faire entendre l'estime
que ie fais de cette Dame, ie m'as-
seure que vous n'aurez pas seule-
ment fait vôtre deuoir enuers elle;
mais ie croy encore que vous aurez
eu assez d'adresse pour decouvrir de
Feliciane meme, ce que i'eusse pû
apprendre de quelque citoyen de
Melibee. Monsieur, repliqua
Claristee, quand elle vid qu'Octa-

uie n'auoit plus rien à luy dire. l'ay
seruie vôtre nouuelle hôtesse avec
le plus de soin & de respect qu'il
m'a été possible pendant vôtre ab-
sence. Je n'ay guere demeuré au-
pres d'elle, que ie n'aye bien tôt
reconnu son merite, pour sa beau-
té elle est trop remarquable pour
n'être pas admiree par ceux qui
ont l'usage des sens. Il faut auoüer,
Monsieur, qu'en cette ieune Dame
il parét des vertus par leurs opera-
tions, qui ne sont pas communes,
aux personnes de nôtre sexe.
Comme il faut être insensible,
pour ne s'affliger pas des peines à
quoy le malheur nous assujettit,
Feliciane à son abord montra être
grandement fâchee de l'éloigne-
ment de sa patrie, & de la prise de
Melibee. Je me mis à la consoler
sur ce sujet, & Poliris se liant à ma
partie,

partie, luy dit d'assez bonnes choses pour être considerees.

Lors que nous eusmes reconnu que son mal le plus grief procedoit del'apprehésion qu'elle auoit que sa pudicité fust outragée, nous fîmes nôtre possible pour déraciner de son esprit cette mauuaise impression qui l'affligoit tant. Nous épreuuâmes en moins de rien que l'assurance que nous luy donnâmes de l'excellence de vos vertus, & de la netteté de vôtre conscience, la soulagea si fort, que ses ennuis ne furent plus si grands.

Auant-hier cette jeune Dame se treuua fort mal : le m'informay de quelle douleur ell' étoit atteinte, & sans aucune resistance, elle me dit ingenuement, qu'elle auoit treuvé vne nouvelle matiere de s'affliger dans le triomfe de Paul

Emille, parmi lequel, elle auoit veu vn objet de pitié, qui luy auoit causé plus de mal que sa propre affliction ne luy en donnoit pas. l'eusse bien désiré la faire expliquer: mais ie n'osay pas l'entreprendre. l'espere qu'avec le temps, ie decouuriray beaucoup de particularitez de ses affaires, par la conference que nous deuons faire de nos auerfitez, & si j'apprens quelque chose digne de vous le faire sçauoir, ne doutez point, Monsieur, que ie ne vous en aduertisse aussi-tôt. Je ne suis point curieux à ce point de désirer sçauoir les secrets de ma icune hôtesse, repartit Octaue, ce que ie vous en ay dit, vous doit assez témoigner combien iel'estime belle, sage, de bon lieu, & fort vertueuse. Il se peut bien que sans crime, elle aime quelque Macedonien qui soit

captif, & qu'elle l'ait veu passer parmi le triomfe de Paul Emille. Allez luy donner le bon-jour de ma part, & l'asseurez que ie l'iray bien-tôt voir apres vous.

A peine Claristee eut-elle fait le compliment pour son Maistre, qu'on le vid entrer dans la chambre de Feliciane qu'il salüa , avec autant de respect qu'il en eut pû rendre à vne Princeffe. Madame, luy dit-il, ie me doute bien que vous vous êtes plusieurs fois étonnée de ce que dés l'heure que ie vous retiray d'entre les mains cruelles de mes soldas, ie ne répartis point à tant de belles choses que vôtre esprit vous suggera pour me dire. I'en admiray les pensées autant que j'estimay vôtre beauté, & vôtre constance: mais par ce que ie ne pouuois pas repliquer à vn si

excellent discours, sans témoigner combien ie prisois tout ce qui est en vous de rare, & de charmant, j'aimay mieux me taire, que de parler en vôtre faueur deuant des gens qui se feussent volontiers persuadé que ie ne leur voulois ôter vn si riche butin, que pour me l'approprier. A cette heure que ie puis discourir librement, ie vous veux dire que le sujet qui m'obligea de vous retirer d'entre la foule de ces ames libertines, fut vôtre propre salut. Je vous consideray trop belle, trop majestueuse, & trop bien née, pour estre la proye de tant d'insolens, qui triomfent aussi bien de l'honneur des Dames illustres, que des femmes communes, quand leur malheur les donne en la puissance de telles gens. I'eus trop de crainte de vôtre naufrage, pour vous

voir perir dans vôtre port, & vous pouuoir secourir. En fin, madame, ie vous ay fait sortir de vôtre patrie pour vous faire voir la mienne: mais ne vous imaginez pas que pour être à Rome, vous soyez plus mal que si vous étiez à Melibée. Je suis vôtre asyle, & j'aimerois beaucoup mieux n'auoir point jouïy de l'honneur de mon triomfe, que de souffrir qu'il vous arriuât du mal sous ma protection. Je vous iure par nos Dieux, que quelque beauté dont vous soyez pourueüe, ne m'oblige point à vous aimer autrement que ma vertu le permet, mon amitié ne surpasse point les bornes de la modestie, & ie vous aime comme ma fille. Cela est si veritable que ie ne crains point que vous épreuuez iamais en moy aucune action qui contrarie à l'asseu-

rance que ie vous en donne.

Feliciane faisant vne reuerence à Octaue : Glorieux vainqueur, & le plus digne de tous les hommes, luy dit-elle, encore que j'aye vn iuste sujet de me plaindre de mon mal-heur, & de l'infortune des miens, si me sens-ie grandement obligée aux Dieux, de ce qu'ils n'ont pas permis que ie fusse reduite à des miseres que beaucoup d'autres personnes releues endurent. Que fusse-ie deuenüe, si vous ne m'eussiez retiree d'entre les mains de ces barbares soldas, qui complotoient des-ja entre eux de raur ma chasteté? sans doute que ce iour-là eust été le dernier des miens, d'autant que ie fusse morte, plutôt que de souffrir qu'ils s'enrichissent des dépouilles de mon honneur. Le vis luire trop de sin-

cerité dans vôtre ame, au premier moment que ie vous enuifageay, pour conceuoir vne mauuaife opinion de vous: aussi est-il vray qu'au lieu d'interpreter à mauuais presage vôtre silence, ie m'en promis vne fauorable augure. Je iugeay bien qu'il ne falloit pas qu'un grãd Capitaine, comme vous, s'amusât à complimenter vne captiue comme moy, & que quand il est question de secourir vn miserable, il est besoin quel'effet le témoigne plutôt que le discours. Vous ne vistes rien en moy de charmant qui vous obligât à me faire du bien, ce fut seulement ma misere qui vous fit pitié, & vôtre generosité ne pouuant pas endurer qu'une pauvre fille fust abandonnée à la mercy de vos soldas, vous contraignit d'empêcher que ie ne fusse leur proye.

Que ie vous ay d'obligation, grand Octaue, & que l'honneur que vous me faites est extraordinaire! Vous m'auiez été vn port fauorable, mon peril étoit eminent, i'étois sur le penchant de ma ruine, & ie ne pouuois éuiter ma cheute, si vous ne m'eussiez tendu les bras, & receu entre vos mains. Voyez si apres cette conseruation, d'où a dependu mon salut, il est moyen que i'en puisse iamais être ingratte. Puis que vous n'êtes pas content de m'auoir sauué la vie, & l'honneur, & que pour surcharge encore vous me daignez nommer vótre fille, ie vous en remercie, non pas seulement comme mon Seigneur: mais aussi comme mon pere, & ie vous supplie tres-humblement de me continuer la vertueuse amitié que vous me portez. Ie vous diray de

qui ie suis nee quand vous le desirerez, ne pensant pas qu'il soit iuste de rien deguiser à mon protecteur, qui vient de triomfer des ennemis de sa Republique. Vôtrenaissance se connoist assez par vos actiôs, repartit Octaue, sans qu'il soit besoin de vous mettre en peine d'en discourir; qu'il vous fuisse de l'estime que iefay de vous, sans vous imaginer que pour me rendre certain de vôtre naissance, ie vous en croy plus recommandable. Mon âge, & mon experience, me font connoistre quelles sont les personnes que ie voy agir, les beautez de l'ame se font aussi bien remarquer que celles du corps, & pour quelque affligée que soit vne creature, on ne laisse pas de reconnoistre au trauers du nuage de ses deplaisirs, vne lumiere qui donne vn assez

ample témoignage de sa vertu, & de son extraction. Rien ne parest en vous qui ne soit excellent, & pour si peu que l'on vous considere, il est bien aisé à iuger que vous n'avez pas été eleuee parmi le vulgaire, ni dans vne maison couuerte de chaume.

Octaue en eust bien dit dauantage, si Poliris ne le fust venu auertir que les Huissiers étoient arriuez pour le conduire au Senat, où il alla prendre place comme Preteur.

Là, il fut ordonné que Quinte Cassie meneroit captifs, le Roy Persez, & son fils Alexandre en la ville d'Albe. Que le Prince Bitis, fils du Roy de Trace, seroit conduit à Carseolles, avec Peristandre, & que les autres prisonniers seroient dispersez par les prisons de la ville de Rome.

Les choses ayans été ainfi ordonnées, on donna audience aux Ambassadeurs du Roy de Trace, qui entrerent au Senat, tenans en leurs mains des rameaux d'oliuiers. Lors qu'en cet état ils se furent prosternerz deuant le Trône des Consuls, l'on donna permission au plus âgé d'entre eux de parler de la sorte.

HARANGVE DES
AMBASSADEVRS DV ROY
de Trace aux Consuls de
la Republique de Rome.

SOVVERAINS
PROTECTEVRS
DE LA REPVBLIQVE,

Encore qu'il semble que le

Roy Cotis soit complice de la
faute, que Persez a commis
contre v^{otre} florissante Repu-
blique, toutefois nous vous sup-
plions tres-humblement de sa
part, & de celle-là mesme de
tous ses sujets, de ne nous esti-
mer point infidelles que vous
ne nous ayez veus auparauant
priuez de moyens, & d'excuses
pour nous iustifier de cette accu-
sation. Le Senat est bien me-
moratif ie m'assure du voya-
ge que fit icy le Roy Eumenes
il y a huit ans, pour l'auertir
des entreprises de Persez, qui
ne tendoient pas tant à faire la
guerre au peuple Romain, com-
me à surmonter les Princes ses

voisins. Son ambition naissoit de ce qu'il croyoit vainement, que vous ne l'oseriez attaquer, & que ce grand amas qu'il avoit fait de long-temps, d'argent, d'armes, de viures, & de munitions nécessaires à une forte armée, feroit peur à la plus glorieuse nation de toute la terre. Que si l'ancienne gloire des Macedoniens ne vous donnoit de la retenue, & que votre puissance eust dessein de suppediter la siene, en secourant vos alliez, il s'imaginoit follement, qu'avant que vous vous feussiez mis en campagne il les auroit asseurement subjugués. Cependant il cachoit son dessein, & pour

mieux tromper ses voisins, il les entretenoit de certaines pratiques, & les asseuroit que c'étoit à vous à qui il vouloit déclarer la guerre. Comme un trompeur est tous-jours artificieux, il excitoit les uns à entreprendre cette cause commune, offroit de grandes sommes de deniers aux autres, & en contraignoit beaucoup à se liguer avec luy pour n'avoir pas la force de résister à ses desseins. Eumenes vous avertit de toutes ces pratiques, glorieux Sénateurs, & toutefois vous ne vous en émeutes point, & témoignâtes encore moins à ce Roy, que vous eussiez volonté

de vous armer pour empêcher ces attentas, & ces desordres. C'est ce qui obligea Eumenes à chercher d'autres moyens pour se garentir de l'ambition de Persez; il fit semblant de vouloir conferer avec luy, & l'entretint long-temps de parolles pour preuenir sa ruine. Ce Roy n'auoit pas seulement peur, tous les voisins de Persez étoient en vne pareille allarme, & Cotis auoit raison de le craindre, n'ayant pas de forces suffisantes pour luy resister. Il fallut donc qu'à l'exemple d'Eumenes il usât de subtilité pour se sauuer de Persez. Comme eust pu faire autrement Cotis? Il

auoit des-jà presque sur les bras
les Illiriens; Dix mil Gaulois
venoient au secours de Persez,
qui sous ombre de demander
passage à nôtre Prince dans son
Royaume, pouuoient aisement
s'en rendre maistres. Si Cotis
n'est pas venu luy-même comme
Eumenes vous auertir de ces
trames, vous en a-t'il pas à tout
le moins donné auis par ses
Ambassadeurs? De là est ve-
nu que Persez a découuert la
feintise de Cotis, soit ou parce
que nôtre Roy n'a pas été assez
industrioux à cacher son des-
sein, ou à cause qu'il luy a été
presque impossible de ne pas
faire parétre la bien-veillance
qu'il

*qu'il a tous-jours portee à vôt
Republique. Cet autre Prince
doutant assez à propos de la fi-
delité du nôtre, luy demanda
des ôtages, pour la seureté de
ses parolles; le moyen qu'il les
luy refusât, moins encore em-
pescher que son fils Bitis suivist
son parti avec quelques troup-
pes de ieunes gens comme luy,
plus prompts à prendre les ar-
mes, que prudens à considerer la
sequence de leur folle entre-
prise ?*

*Si Eumenes n'a point en-
couru vôt
disgrace pour l'in-
telligence qu'il a eüe avec Per-
sez, Cotis qui n'est accusé que
d'une même faute, doit-il*

être traité plus séverement que
luy ? Vous êtes trop justes, &
trop clemens pour luy refuser
cette grace, & n'excuser pas la
temerité de Bitis, qui ne s'est
porté à la commettre, que pour
empêcher la subuersion de l'E-
tat de son pere. Vous sçavez
quelle honte & punition en a
receu ce ieune Prince, qu'on a
mené en triomfe parmi les rues
de Rome, comme les autres es-
claves; le Roy son pere ne laisse
pas de vous offrir telle rançon
qu'il vous plaira pour son fils,
& pour les ôtages qui sont tom-
bez, entre les mains du victo-
rieux. Cotis n'a d'heritier de
son Sceptre, ni de sa Couronne,

que Bitis, rendez-luy donc, s'il vous plaist, & par cette genereuse action, vous n'acquerrez pas seulement l'amitié de tous les peuples de la terre: mais vous vous en rendrez bien-tôt, encore les victorieux.

Le Sénat répondit aux Ambassadeurs, qu'il n'auoit point oublié l'amitié qui étoit entre luy & Cotis, qu'à ce sujet il ne se vouloit point souuenir de la faute du pere, ni du fils; Que les ôtages baillez par leur Roy à Persez, le rendoient coupable; Qu'il n'auoit rien deui craindre, sçachant bien que les Romains secouroiét tous-jours promptement leurs aliez; Et qu'encore qu'il eust témoigné auoir preferé l'amitié de ce Roy à la leur, que

neantmoins le Senat, sans y auoir égard, ne laissoit pas de luy renuoyer Bitis & les ôtages sans aucune rançon.

Aussi-tôt que ces Ambassadeurs eurent été renuoyez contens & satisfaits, il se presenta apres eux au Senat vn Athenien, tout blanc de vieillesse, & de fort belle taille; auquel ayant été permis de parler, on l'ouït discourir en ces termes :

PROTECTEURS
DE LA REPUBLIQUE,

Si ie n'étois citoyen d'Athenes, & que ie ne sceusse bien que vous auez cette fameuse ville en vne grande recommandation, ie ne me presenterois pas si hardiment deuant cet auguste Senat, pour vous deman-

der mon fils, qui est parmi les captifs, en la faueur desquels les Ambassadeurs de Cotis viennent d'implorer vôtre clemence.

Il y a trois ans, que Peristandre entreprit de voyager en l'Asie, tant pour visiter quelques-uns de nos parens qui demeurent en Efese, que pour voir, & admirer le magnifique Temple de Diane. Apres que mon fils eut sejourné quelque temps en cette ville celebre, il s'achemina vers la Troade, pour considerer la ruine de Troye. Ainsi qu'il visitoit les anciennes vestiges du fameux Palais de Priam, il fut pris par des voleurs, & en même temps secouru par de ieunes

hommes de Bisance, qui viftoient les antiquitez de cette ville détruite. Peristandre delivré d'entre les mains de ces barbares, remercie civillement ses libérateurs, qui l'obligerent à retourner à Efese, quoy qu'il leur racontât les raretez de la ville, la beauté du port, & la magnifique structure du Temple.

Comme ils furent arrivez à Efese, & en se promenant sur le port, l'un de ces jeunes hommes voyant arriver un navire, qu'il apprit être de Bisance, s'informa des nouvelles du pais. Les matelos luy dirent que lors qu'ils leverent les voiles, en

commençoit à voir marcher le conuoy funebre de Callimache Preuost de la ville, qui étoit mort d'une apoplexie. Il se treuva que celui auquel l'on disoit cela, étoit le fils de Callimache. Apres que ce ieune homme fut un peu remis de l'affliction que luy causa une si triste nouuelle, il resolut de retourner à Bisance, où ses amis attristez de sa douleur, delibererent de le suiure. Des qu'ils furent tous arriuez en cette ville, ils sceurent que Persez sollicitoit tous les Roys ses voisins à la guerre, & que cette fameuse ville étant asseurée que Cotis prenoit le parti de Persez, s'é-

Peristandre,
toit laissée gagner par cette
exemple. Ainsi la guerre étant
declaree contre v^otre Republi-
que, l'on enuoya quelques ieu-
nes hommes de Bisance treuuer
Persez, du nombre desquels
furent les compagnons de mon
fils. Peristandre étoit sur le
point de les quitter, quand Pro-
tagoras luy representant que la
guerre étoit plus honneste à voir
à la jeun^{ss}e que des destructiōs,
des ruines, & des marbres rom-
pus, & brisez, le fit resoudre à
épouser leur parti.

Tant y a que ces ieunes in-
consideres arriviez vers Per-
sez, furent bien recus de luy.
Il fit tāt d'état de mon fils, qu'il

luy donna commandemēt dans
 son armée, & l'enuoya à Thes-
 salonique avec Midon, &
 Protagoras. Le malheur pour
 Peristandre a voulu depuis, que
 le Preteur Cnée Octaue vo-
 quant de Melibee avec vōtre
 armée naualle vers Thessalo-
 nique, la prit par force, & que
 mon fils a été treuvé parmi le
 nombre des vaincus, & emme-
 né en triomfe en cette ville a-
 uec les autres captifs. Voylà ce
 que i'ay pū apprendre de l'acci-
 dent de Peristandre par le moyen
 de son seruiteur, qui se sauuant
 apres la prison de son Maistre,
 m'est venu auertir de son infor-
 tune.

Encore que ie doine plutôt
condemner mon fils que l'absou-
dre, soit tant pour l'ingratitu-
de dont il a usé enuers vous,
que pour l'infidelité dont il est
conuaincu d'auoir été pris dans
une ville vôtres ennemie, toute-
fois la pitié que i'ay de sa mise-
re, & le sang qui m'oblige à le
protéger, ne peuuent souffrir que
ie l'abandonne. Ie m'assure que
le Senat m'estimerait indigne
de porter le nom de Policrates,
aussi-bien que celui de pere, si ie
n'auois pas compassion de la pei-
ne de mon fils. Et c'est pour cet-
te raison que ie le supplie tres-
humblement d'user de clemen-
ce enuers luy.

Il y a trente-cinq ans qu'ayant la charge du Tresor public de nôtre Republique, ie vins en ce même Senat implorer vôtre secours contre le Roy de Macedoine, & pere de Persez. Que vous me fistes bien éprouver ce que vaut l'affection que vous portez à ceux qui implorent vôtre assistance! A cette fois-là, ie vous priois pour plusieurs personnes, mais maintenant ie ne vous prie que pour un seul. Rendez donc, s'il vous plaist, Peristandre à sa patrie, elle vous en supplie par ma bouche. Nôtre Republique a tous-jours tant aimé & respecté la vôtre, qu'elle n'a iamais apprehandé à se de-

clarer pour elle, & soustenir son parti, en quelques assemblees, où il a fallu maintenir ses intersts. Je ne veux point vous aleguer des exemples anciennes, de peur de vous être ennuyeux, seulement ie vous veux entretenir de ce qui s'est passé de mon temps. Nous nous ressouviendrons tousjours bien avec quelle diligence vous nous secourûtes quand vous nous enuoyâtes Claude Cento, pour nous garentir du siege dont le Roy Philippes nous menaçoit. Vous ne pouvez pas aussi douter comme pour nous allier avec vous, nous fismes abbatre en nôtre ville, & aux autres de nôtre Republi-

que, toutes les images & statües
de ce Roy, & de ses predeces-
seurs, dont l'on detestoit la me-
moire à toutes les fois que les
Prestres prioient pour le peuple
Athenien, & pour leurs asso-
ciez. T. Quintie scait comme
ie parlay hardiment en l'assem-
blée qui fut faite à Corinte con-
tre Nabis. Il n'y a pas encore
long-temps, que nous fismes pa-
rétre cette même hardiesse &
affection envers vous en l'assem-
blée Panetolique, lors que nous
rōpismes la ligue du Roy d'An-
tioche, qui vouloit exercer une
tyrannie, sous couleur de defen-
dre les Etoliens, que nous per-
suadames à vuidier leurs diffe-

rens avec vous par la douceur,
plutôt que par les armes. Quand
vous fistes bien avant dans la
guerre contre Philippes, ne con-
tinuâmes-nous pas à nous de-
clarer contre luy, & à defendre
l'entree de nos terres aux Ma-
cedoniens? Il n'y a que quatre
ans que le Consul Liconie arri-
uant en la Grece, receut du peu-
ple Athenien, tout ce qui étoit
de vaisseaux, de gens de guerre
dans leur ville, & cent mil boîs-
seaux de froment, quoy que nous
ne recueillons point de ce grain,
& que pour nous en nourrir,
nous le faisons venir d'ailleurs.
Que ces raisons vous émeuvent!
Soustiens d'une si florissante Re-

publique, & qu'en la consideration, tant de vos biens-fais envers nôtre patrie, que pour la fidelité que nous avons toujours eüe pour la vôtre, il vous plaise de m'être aussi favorables que vous le fustes à Leon, fils d'Iccias, lors qu'ayant été député par nôtre ville pour vous parler en faueur des Etoliens, il obtint une grace pour eux.

Quand Policrates eut acheué de parler, le Senat luy dit que le peché de son fils ayant été commis contre les Atheniens, ils luy en laissoient à faire le iugement. Que pour montrer l'amitié que le peuple Romain portoit à cet autre peuple d'Athenes, il luy renuoyoit sans rançon Peristandre, le rendant

ainsi à son pere, & à sa patrie.

Cependant qu'on trauailloit pour la liberté de Bitis, & pour celle de Peristandre, Feliciane en absence d'Octaue, sentit auoir son esprit plus rassis qu'elle n'auoit point eu depuis sa prison. Le discours de ce Preteur luy sembla si conforme à ce que Poliris, & Claristée luy auoient dit de sa vertu, & de sa probité, qu'elle s'assura du tout en ses promesses; Tellement que si nagueres elle étoit malade de deux maux, elle n'en eut plus qu'un à combattre, qui fut celuy qu'elle souffroit pour la captiuité de Peristandre. Son cœur de beaucoup soulagé, & voyant autour d'elle Claristée, qui s'en rauissoit, elle la conjura de si bonne grace de luy conter ses auantures, tandis qu'Octaue étoit au Senat, & d'où elle

elle ſçauoit bien qu'il ne reuiendroit pas ſi-tôt, que cette fille ne s'en pût pas dedire comme autrefois. Madame, luy dit Clariftée, ie ſuis bien aife de ne voir pas vos yeux chargez de tant de larmes qu'à l'accouûtumée; c'eſt vn preſage de vôte bon-heur prochain, qu'il ſemble que les Dieux me faſſent vous prédire. Commencez vous pas à connoiſtre que mon Maiſtre a en ſoy les vertus que ie vous ay dites? aſſeurez-vous d'en être tellement ſatisfaite, que vous aurez plus de ſujet de vous conſoler que de vous plaindre. Ie ne vous tiens pas ce diſcours pour refuſer à vous dire mes infortunes; il eſt trop iuſte que ie vous obéiſſe, puis que vous en auez vne ſi grande enuie.

Après que Clariftée eut pris place auprès de Feliciane, elle com-

mença à discourir de ses malheurs de cette sorte.

*HISTOIRE DE
Claristée & de Filidias.*

A Pres que Cartage, d'où ie suis natie, se fut soumise à la discretion des Romains, Hannibal pour lors Preteur de la ville, & ennemi irreconciliable de cette Republique, n'eut point de repos en son ame, qu'il n'eût treuvé les moyens de secouër le jouc de cette seruitude. Pour y réussir heureusement, il commença d'attirer à soy le commun peuple de la ville, & pour le fauoriser, fit faire vne nouvelle ordonnance pour l'ordre des Iuges; de façon qu'au lieu que ceux qui étoient pourueus de cette

dignité l'exerçoient durant toute leur vie, il fit dire qu'ils n'en jouïroient que par l'espace de deux ans seulement. Comme Hannibal gaignoit le cœur du menu peuple par l'établissement de cette nouvelle Loy, aussi irritoit-il les plus grâds personnages de la ville pour ce même sujet. Ceux-ci pour se venger, & pour perdre l'ennemi iuré de leur bien, de leur fortune, & de leur honneur, auertirent secretement les Romains des trames & pratiques d'Hannibal, qui ne tenoient qu'à renouveler la guerre contre eux. Pour remedier à ce desordre, le Senat enuoye à Cartage trois Senateurs Lieutenans pour la Republique, sous pretexte d'accorder quelques differens qui étoient suruenus entre les Cartagiinois, & le Rôy Massiuisse.

Cette arriuee ne pleut guere à Hannibal , son esprit preuoyant reconnut bien que c'étoit à luy assurement à qui on en vouloit, & que s'il ne cherchoit à se sauuer, qu'il couroit risque d'être pris. Sa propre conscience étant vn bourreau qui l'accompagne tous-jours, le fait resoudre à ceder à la fortune, & de preuenir par vne fuite, le precipice, où il se doutoit bien qu'on le vouloit faire abîmer. Pour ne rien témoigner de son dessein, il ne partit tout le iour du Senat, pour mieux faire réussir son entreprise: mais dès que le Soleil fut couché, il sortit hors de la ville avec deux de ses amis seulement, & se retira en grande diligence à vn château qu'il auoit fait bâtir sur le riuage de la mer. De là, il se fit descendre à force de rames, en l'isle de Cercine,

d'où il arriua à Thir, de Thir à Antioche, & de cette ville à Efese, où il treuua le Roy de ce païs là fort occupé à se resoudre sur la guerre qu'il vouloit entreprendre contre les Romains.

Les Senateurs profitans de la fuite d'Hannibal, representerent à ceux de Cartage, les pratiques de ce Preteur, & ses ruses, pour obliger derechef les Romains à leur faire la guerre, & contraindre Cartage à le creer chef de leur armée. Les Cartaginois connoissans bien l'ambition d'Hannibal, consentirent aisément que les Consuls au nom du peuple Romain, informassent contre ceux qui se treuue-roient être complices de ce Preteur, & promirent de leur obeïr en tout ce qu'ils desireroient d'eux.

Dés le lendemain de la fuite

d'Hannibal, mon pere, qu'on nommoit Ampsar, ne l'ayant point treuvé en son logis, où il auoit été pour le salüer, se douta incontinent de sa retraite, qui luy seruit d'exemple pour en faire autant. Ampsar scauoit bien que les menées d'Hannibal ne pouuoient être découuertes sans y être bien embrouillé; c'étoit à luy à qui cet ambitieux homme auoit le plus de creance, & qu'il témoignoit affectionner grandement. Ampsar donc n'ayant guere de temps à donner ordre à toutes ses affaires, songea meurement à celles qui le touchoient de plus près. I'étois sa fille vnique, ie n'auois que dix ans, & ma mere étoit morte depuis peu. Dés qu'il fut de retour de chez Hannibal, il me prit par la main, & feignant de me mener au Temple

d'Osiris pour y faire nos prieres, nous allâmes au logis de mon oncle Gempson, i'entendis qu'il me recommanda fort à luy, & qu'il l'assura de luy faire sçauoir de ses nouuelles dans la ville de Callare. Apres qu'ils se furent quelque téps entretenus ensemble, mon pere vint à moy, me commanda d'obeïr à mon oncle, puis en pleurant sur mon visage, & me baïsant s'en alla, & ie ne l'ay pas veu depuis. Helas! que voylà vn triste commencement d'histoire, interrompit Feliciane, & que vous auez été abandonnée bien ieune! Vous voyez des-ja où commencent mes malheurs, Madame, repartit Claristée; Que ie fus affligée de ce depart, continua-t'elle! Je me doutay bien du sujet qui faisoit entreprendre ce voyage à mon pere, quelquefois

ie l'entendois discourir avec mon oncle, d'Hannibal, & de ses entreprises, sans qu'ils prissent garde à moy à cause de mon bas âge. Jamais on ne vid vne ieune fille plus inconsolable que ie le fus, ie pleurois incessamment del'absence de mon pere, parce que, quelque ieune que ie fusse, ie iugeois bien qu'il ne retourneroit pas si-tôt, & qu'il auroit bien du mal à souffrir en son malheureux voyage.

Gempson fit tout ce qu'il pût pour me réjouir, & le soin qu'il eut de moy témoigna bien l'affection qu'il portoit à mon pere. Quoy que ie ne sortisse point de sa maison, il ne treuva pas que i'y fusse en assez bonne assurance. Il voyoit tous les iours qu'à la sollicitation des Romains les Commissaires cherchoient exactement les com-

plices d'Hannibal, & qu'on n'épargnoit pas aucune maison pour peu qu'elle fût soupçonnée. Ce n'est pas qu'il craignist que les Grands de Cartage, eussent mauuaise opinion de luy, il étoit parent, ou allié des principaux: mais il redoutoit le peuple, qui s'étoit déclaré grand ennemi d'Hannibal, & apprehendoit que se souuenant qu'il étoit allié de mon pere, on ne se jettât indiscretement dans sa maison, qu'on m'y treuuât, & qu'on soupçonnât qu'Amphar y étoit aussi caché. Pour euitier cette mauuaise rencontre, mon oncle commanda à vne siene esclauue de me conduire l'apresdinee avec deux de ses petits enfans, & deux autres de ses voisins, dans vn beau iardin qu'il auoit au bout du faux bourg de la ville de Cartage. Quand ie vis que

cette esclaue, ne remenoit le soir en lâ ville que les quatre enfans qui m'auoient accompagné, & qu'elle donna charge à la jardiniere d'auoir soin de moy, iusques à ce qu'elle eust des nouuelles de mon oncle; Dieux que ie fus affligee! dès-lors ie preueus que i'étois destinee à souffrir de grandes peines. C'étoit vne chose merueilleuse de voir tant de sentimens en vne fille de mon âge. Apres que i'eus bien pleuré, ie me mis à parler de la sorte: Mon cher pere! puis que ie n'espere iamais de vous reuoir, & que vôtrec malheureux sort vous a obligé à me quitter de la sorte, que ne me iettiez vous plutôt dans la mer, que de me mettre entre les mains de Gempson qui m'abandonne, ie serois exempte de la peine que vôtrec fuite me fera endu-

rer. C'est de cette façon que ie me plaigno's à toutes les fois que i'étois seule, ma qualité me venant quelquefois à la memoire, rendoit mon déplaisir plus sensible: mais surtout, lors que ie me representois l'horreur du desert où ie me voyois, que ie n'auois plus la liberté de frequenter mes compaignes, ni mes parens, aux assemblees, & aux festes publiques, i'en mourois presque de douleur.

Je fus bien deux ans à ne voir guere autre chose que des chevres & des moutons, sinon par fois, l'un des seruiteurs de Gempson venoit en cette maison, il n'osoit parler à moy, & feignoit de ne me connoitre pas. Son maistre n'y venoit point du tout; les Romains auoient continuellement des espions par la ville, à dessein de dé-

couvrir les pratiques d'Hannibal, & de ceux qui fauorisoient ses desseins. A mesure que ie croissois, mes ennuis se rendoient plus violens : mais avec le temps i'eus de la raison pour supporter mieux ma disgrâce. Quand i'eus atteint l'âge de treize ans, ie commençay à songer à ma naissance, & à me représenter que mon pere étoit descendu des Roys de Numidie ; qu'il auoit tous jours été employé dans les guerres de Cartage avec Hannibal, contre les Romains, & aux affaires publiques, d'où il n'auoit iamais remporté que de l'honneur & de la gloire. Que le soin qu'il auoit eü à m'instruire, & à me faire apprendre la langue Romaine, & la Greque, & toutes sortes d'ouurages, ne témoignoit pas qu'il creust que ie deusse estre ainsi abandon-

nee de tout le monde. Lors que ie
confiderois ces choses, & que ie
me figurois l'état où i'étois redui-
te, d'être deguisee en bergere, de
n'être frequentee de pas vn seul de
mes parens, & de n'auoir pour tout
gouverneur qu'un jardinier, & sa
femme, pouuois-ie auoir ces pen-
sées, & n'en être pas affligee? Le
m' imagine à peu près vos douleurs,
dit Feliciane, & le sensible regret
que vous pouuiez auoir d'être souf-
mise à vne si honteuse vie, veu
votre illustre naissance, & les
moyens desquels vous deuiez être
heritiere. Pour les biens de mon
pere, repartit Claristée, ils furent
tous saisis, & ses meubles vendus
au profit de la Republique, com-
me me dit la jardiniere; de façon
que ie m'imaginay que de peur
qu'eut mon oncle que ie demeu-

rasse sur ses bras, il fut bien aise que ie pratiquasse ainsi la vie champêtre, afin de m'y accoustumer, & d'en vser le reste de ma vie.

Durant que ie meditois ainsi sur mes malheurs, vn ieune homme qu'on nommoit Filidias, natif de Salamine en Cypre, & qui demouroit pour lors à Cartage, prit l'habitude de se venir promener souvent en nôtre iardin. Filidias m'ayant oüi parler Grec en me jouiant, m'aborda, & connoissant en moy quelque chose de plus que ne deuoit auoir la niece d'un iardnier, que i'appellois mon oncle, il receut assez de plaisir de m'entretenir en son langage, dont ie ne fus pas fâchée, par ce qu'il me remit en memoire cette langue que i'auois presque oubliee. Avec le temps nous fûmes familiers ensemble.

ble, & c'est ce qui luy donna la liberté de me demander vn iour qui i'étois, ne pouuant pas s'imaginer, me dit-il, que ie fusse la niece d'un vilageois, ayant des qualitez en moy trop rares, pour être issuë d'une famille si basse & si rauallée. Il eut beau me presser là dessus, ie ne luy voulus rien dire de mon extraction, de peur que ce fust vn espion, & ce que ie luy dis pour le contenter, fut que i'étois assurément la niece du jardinier qu'il connessoit, que ie n'auois iamais veu mon pere, ni ma mere, pour les auoir perdus trop ieune.

Tant y a que Filidias pour me voir souuent sous vne grande allée de palmiers, où nous nous retirions à l'ombrage, à caue du Soleil, se rendit amoureux de moy. Il deuint si hardi avec le temps, qu'il com-

mença de me faire parétre sa passion par ses gestes : mais moy, qui faute de pratique, ne pouuois pas remarquer à quoy buttoit son intention, ne luy donnay point à connoistre que ie sceusse rien de son dessein. En fin, comme la plus dangereuse fleche de l'amour est celle de la conuersation, i'épreuay avec le temps que Filidias m'étoit agreable, & que tout ce qu'il faisoit me plaisoit à merueille. Pour me captiuer, & gagner mon amitié, il se mit à me faire des presens de bourses, de passemens de soye, de fil d'or & d'argent, qu'il me disoit être de son pays, & que ie receuois inocemment, sans songer si c'étoit de la bien-scance ou non. A dire vray, ie croy qu'il est de l'amour comme du mal des yeux, qui se communique à vne personne
encore

encore qu'il n'y songe pas. Quoy que ie ne pensasse point à cette passion, si est-ce pourtant que la frequentation de Filidias commença peu à peu à me faire sentir vne émotion dont ie n'auois iamais été atteinte; le le treuuay plus beau & plus gétel que ie n'auois point fait, & soudain ie sentis être en mes sens, en mon esprit, & en mes actions, toute autre que ie n'auois iamais été.

En fin, ie connus que ie l'aimois, & ce venin qui peu à peu se glissoit doucement dans mes veines, me fit naistre de la honte, qui causa que toutes les fois que ie le voyois, la rougeur m'en venoit au visage. Je commençay à rentrer dans moy-même, à refuser ses presens, & à me montrer beaucoup plus modeste, en mes parolles, & en mes gestes.

Quand il venoit au logis, dès que ie l'aperceuois ie fuyois sa rencontre, & ie m'occupois tous jours à quelque effet: Mais comme les choses defenduës sont celles que l'on desire dauantage, ie reconnus bien, que plus ie voulois fuir Filidias, & plus auoit-il d'enuie de me fuiure. Tellement qu'au lieu que ie pensois que ma froideur deust amortir la flame de ce passionné, i'epreuuy que c'étoit ce qui l'embrasoit dauantage. Je ne pouuois faire vn pas au iardin, ou ailleurs, que Filidias ne me suiuiſt. Si i'arrachois quelque herbe, ou quelque fleur, il prenoit ſujet de m'entreprendre: mais pour toute repartie, ie ne faisois ſinon que rougir, & changer de place, où il ne demeurait guere à me venir treuuer. Filidias eut l'eſprit trop bon pour ne

connoistre pas que ie commençois à auoir de la raison, & de la retenüe, c'est ce qui l'obligea à me visiter encore plus frequemmēt qu'il n'auoit point fait. Je croy pour moy, que le jardinier luy auoit dit de quelle famille i'étois issuë, & ce qui me le faisoit ainsi iuger, est qu'il ne m'entretenoit point comme vne villageoise, tous jours le respect accompagnoit ses parolles, & il prit cet vsage de me parler avec autant de reuerence, que s'il eust parlé à vne Princeesse. Filidias deuenant ainsi de plus en plus ferme, & constant en sa poursuite, sans m'auoir iamais entretenüe de chose qui touchât à mon hōneur, mon esprit se treuua bien en peine sur les reueries que i'auois du miserable état où i'étois, & cela fit que iere-

solus d'essayer à treuver vne meilleure fortune.

Lors que ie vins à considerer l'amitié honnesté, & vertueuse que Filidias me portoit, qu'il étoit étranger, qu'en le suiuant chez luy, ie n'aurois plus regret de la perte que i'auois faite, cloignée que ie ferois des objets qui me representoient la memoire de mes miseres; qu'il falloit que Filidias fust riche, n'étant pas la coustume aux peres d'enuoyer leurs enfans en pays étrange sans beaucoup de moyens: Toutes ces choses me venans à la pensée, m'obligerent à luy prester l'oreille, & à ne faire plus tant la rethiue que i'auois fait.

Filidias en peu de temps connut vn étrange changement en moy, ie vis bien qu'il se rauissoit de ne me voir plus si dedaigneuse, & de

ce que ie souffrois qu'il me parlât plus librement qu'à l'accoustumée. Sa joye en deuint si extraordinaire, qu'il me fut bien facile de iuger à quel point il m'affectionnoit. Quand il eut assez épreuue que ie n'étois plus seuer, & que peu à peu ie m'étois laissée gagner à sa persuerence, il creut qu'il ne falloit plus m'entretenir de discours cômuns, & qu'il étoit temps de me decourir l'extreme affection qu'il me portoit. C'est ce qu'il fit de si bonne grace, que ie m'en charme encore en me representant l'adresse avec laquelle il me parla. Madame, me dit il, ie croy que vôtre esprit, qui se fait admirer en l'âge que vous avez, vous peut des-jà, peut-être, bien auoir appris quelles sont les passions d'une personne qui aime une rare beauté com-

me la vôtre. Depuis le temps que ie vous frequente, i'ay tous-jours été viuement piqué de vôtre merite: mais ie confesse bien que ie le suis maintenant plus que ie ne l'ay iamais été, parce que vous reconnoissez mieux à present le bien que ie vous veux, que vous ne m'en auez pas témoigné par le passé. Je vous aime, Madame, & si passionnément, que ie suis prest à vous en prouuer la verité par toutes sortes de témoignages. Je ne pense pas aimer vne bergere en vous aimant, & si ie vous croyois être telle que vos habits le montrent, vous auriez suiet de craindre que mon amour fût vicieux: mais si ie vous assure que vôtre visage, vos parolles, & vôtre port, decouurent ce que vos vestemens veulent cacher, douterez-vous que ie vous aime autrement que la ver-

tu l'enseigne? Sçachez, Madame, que ie vous connois pour autre que vous ne paressez, & que le but où i'aspire ne tend qu'à vn glorieux, & legitime mariage. Certes Monsieur, luy repliquay ie, il faut que i'auoüe auoir vne grande obligation aux Dieux, de ce qu'ils prennent vn si particulier soin de moy, & que pour soulager mes ennuis & mes miseres, ils vo⁹ ont fait naistre le desir de rechercher mon alliance par vn lien le plus beau de toute la societé humaine. Sans eux, qui croiroit que vous voulussiez tant vous abbaïsser que de vouloir épouser vne fille inconnüe, & qui pour toute gloire n'a que celle de se dire la niece d'un iardinier? Ie croy vôtre amitié trop sainte pour m'imaginer que vôtre dessein soit contraire à ce que vous venez de

dire, voyla pourquoy ie ne fay point difficulté de confesser que ie vous affectionne trop, pour refuser l'offre que vous me faites, ie m'en estime extremement heureuse. Mais afin de vous témoigner que ie suis d'une autre condition, que mon état miserable ne le montre pas, ie ne veux plus vous celer ma naissance, sous condition que vous me iurerez par tous les Dieux de n'en rien dire à personne.

Après qu'il m'eut fait vn serment solemnel de n'entreprendre iamais rien qui me dépleust, ni de la pensée, ni de la volonté, & de conserver religieusement le secret que ie luy voulois confier, voire même de viure, & mourir constant en la resolution qu'il auoit prise de m'épouser, ie poursuiuis mon discours de cette sorte.

Je suis la fille vnique d'Ampsar,
l'vn des principaux citoyens de
Cartage, & à present l'vn des plus
malheureux hommes de la terre.
Pour auoir été trop grand amy
d'Hannibal, l'auoir fuiui dans tou-
tes les guerres contre les Romains,
commandant à ses cheuaux legers,
& ne s'étant pû departir de cette
amitié, il s'est nouuellement joint,
& associé avec luy en vne certaine
ligue contre cette superbe Repu-
blique, qui n'ayant pas réussi, l'a
contraint de suiure la fortune
d'Hannibal, qui s'en est allé, pour
avec luy sauuer sa vie, qu'on auoit
dessein de luy faire perdre. Auant
que d'être quittée par mon pere,
qui peut se vanter à bon droit d'é-
tre fort de la race des Roys de Nu-
midie, il me laissa comme le plus
cher gage qu'il eust au monde, en-

tre les mains de Gempson mon oncle maternel, & le maistre de ce iardin. Mais craignant, qu'à cause de moy il ne fût soupçonné estre de la faction d'Hannibal, & de mon pere, il m'enuoya icy pour être cachée, & demeurer en la garde de son iardinier, où il y a deux ans & demi que ie suis en attendant quelque autre meilleure fortune. Je n'ay dit cecy que pour vous desabuser, & vous faire voir que vous n'offrez pas vôte amitié à vne creature qui en soit indigne pour la bassesse de sa condition, ni qui doive être trompée. Afin qu'à l'auenir nous viuions en vne vertueuse correspondance, ie seray bien aise d'apprendre de vôte bouche qui vous êtes, comme vous venez de sçauoir par la miene qui ie suis. Encore qu'à vôte langage, ie remarque

bien que vous n'êtes point de ce païs, & que ie n'aye pas grande connoissance des mœurs, ni des façons de viure des autres, ie croy toutefois que vous ne m'en voudriez rien déguiser, à cause de ma franchise, & de la priere que ie vous en fay.

Alors Filidias pour me contenter, me fit hardiment ce discours. Mon pere se nomme Protogon, l'un des premiers hommes en dignité, & en richesses de la ville de Salamine, située en l'isle de Cypre, qui abonde en toutes sortes de marchandises qui se debitent par mer, en la Grece, en Ionie, en Cilicie, en Sirie, en Egypte, & par toute la costed'Affrique. A cause de la commodité de la mer, & de l'abondance de toutes sortes de biens dont cette isle regorge, les habi-

tans de Cypre ont de toute antiquité trafiqué lors qu'ils étoient à la guerre, ou aux affaires de Judicature, & de ce commerce sont venus aucuns citoyens si riches, que beaucoup sont parens, & aliez aux Roys mêmes de l'isle, qui compréd neuf Royaumes. Je ne vous veux point plus particulièrement décrire la richesse, la parenté, ni l'alliance de mon pere, de peur que vous creussiez que ie voulusse me glorifier; Nous treuverons assez de gens de Cartage, qui auront étez à Salamine, & qui me pourront connoître, veu que c'est mon pere même qui tient le premier rang de la Justice en cette ville là, pour la rendre à vn chacun. Pour me faire apprendre, & continuer le trafic qu'il a accoustumé de faire en Cartage, & le long de la coste d'Affrique, il

m'a enuoyé en ce lieu, où ie m'estime trop heureux d'être arriué, puis que j'y ay eu l'honneur de vous y treuuer, & de vous connoitre.

Dés que ie m'apperceus que Filidias n'auoit plus rien à me dire, à n'en point mentir, ie suis bien aise de cette rencontre, luy dis-ie, parce que i'en espere du plaisir, de la gloire & du contentement, les Dieux semblans m'auoir eux-mêmes procuré ce bien pour soulager mon infortune. Pour vous montrer, Filidias, l'état que ie fay de vous, ie reçois vôtre amitié, ie vous donne la miene, & ie vous prie de me venir voir souuent en ce lieu, afin que par la douceur de vôtre conuersation, ie puisse oublier l'amertume de mes déplaisirs. Filidias seroit de m'oïr parler à son auantage, & ne pouuant taire le plaisir qu'il en

receut, il s'émancipa de me baiser la main, ce que ie luy permis, pour ne treuuer pas iuste de luy refuser cette premiere faueur.

Nous demeurâmes assez long-temps en bonne intelligence, sans que Filidias manquât vn seul iour à me venir voir. Ie ne sçay pas comme il auoit traité avec le iardinier & sa femme: mais ni l'vn ni l'autre ne s'opposoient à rien, & me laissoient agir à ma volonté. Nos entretiens n'étoient que de nos familles, du malheur de mes affaires, & de la prosperité des siennes, du repos de son pere, & des peines & des tourmens du mien. A dire vray, nous vécûmes assez long-temps aussi doucement que nous pouuions le souhaiter. Plus ie croissois en age, & dauantage reconnoissois ie en Filidias d'amour, de respect, & de charmes.

Enfin, vn iour il changea tout à fait d'humeur, & l'honneste priuauté que ie luy auois permise, le rendit plus hardy qu'il ne deuoit pas l'être; il s'émancipa follement à faire des actions qui me déplurent fort. Ie le repris de sa faute le plus ciuilement que ie pûs, de peur de l'irriter: mais quand ie vis qu'au lieu de s'amander il s'abandonna encore plus, comme s'il eust pensé me faire plaisir, que de continuer sa sottise, ie ne pus m'empêcher de luy dire: Monsieur, faites-vous des-ja vn si mauuais iugement de moy, que de penser que ie sois d'humeur à souffrir vne impertinence, mémemment quand elle choque mon honneur? C'est me traiter en fille de iardinier, & non pas me considerer comme celle d'Amplar; ie n'ay pas moins de vertu

pour être misérable, & ie suis moins capable de faire vne lâcheté, que si i'étois d'une plus basse condition. Certes, ie connois bié que vos effets ne ressemblent pas à vos parolles, & que de l'amitié sainte que vous m'avez iurée, vous n'en avez que le seul nom à la bouche, puis que vos actions se font voir contraires à sa pureté. Vous avez bien-tôt oublié la difference que vous avez naguere faite de l'un & de l'autre amour, il n'est pas moyen de les confondre tous deux ensemble. Comme les diamans vallent toujours mieux sans comparaison que les happe-lourdes, ainsi la nature de l'un de ces amours est beaucoup plus excellente que celle de l'autre. C'est d'un amour saint dont ie suis éprise, c'est luy qui m'a lié avec vous, & n'en connoissant point d'autre,

d'autre, il m'est auis que tout ce qui est hors des limites de la vertu qui le guide, doit être detesté comme vn poison qui tuë les ames sous couleur de vouloir guerir les corps.

Filidias demeura tout interdit des parolles que ie luy dis, il ne pût s'empêcher de rougir de la honte qu'il eut d'être si raisonnablement blâmé. A voir sa mine ie connus bien qu'il étoit fâché de sa faute, & qu'il n'étoit pas prest à y retourner de long-temps. Pardonnez à ma brutalité, Madame, ie vous prie, me dit-il, ie confesse mon crime, & c'est vn signe que ie n'en veux iamais commettre de semblable. Claristée est ma Reine, ie luy veux obéir. Apres qu'il m'eut solemnellement iuré de ne retourner iamais à son peché, ie luy montray vn bon visage, & luy témoignay

de l'aimer comme à l'accoustumée.
A vn quart d'heure apres nôtre reconciliation, il prit congé de moy,
& s'en alla.

A peine m'eut-il quittée, que
i'eus peur qu'il ne vint plus me re-
voir, ce n'est pas qu'en mon ame ie
n'eusse resolu de mourir plutôt
que d'enrichir quelqu'un des dé-
pouilles de mon honneur, ie pri-
sois beaucoup plus ma misere que
mon infamie. Je ne fus pas long-
temps en cette crainte, dès le len-
demain Filidias me reuint voir, &
ie le treuuy plus gracieux encore,
& plus respectueux que ie ne l'a-
uois point veu. Ce n'est pas que
pour cette modestie, il laissât d'être
priué avec moy, selon la permission
que ie luy en auois donnée: mais il
sceut si adroitement mélanger la
familiarité avec le respect, que ces

deux choses furent également partagées, sans que l'une eust avantage sur l'autre.

Nôtre amoureux entretien dura quelques mois : mais pendant ce temps, ie vous promets qu'à peine songeois-ie au malheur qui m'étoit arriué, tant il est vray qu'une bonne amitié entretient nôtre esprit de diuertissemens agreables. Je connoissois que plus nous nous voyiôs souuent, & dauantage nôtre mutuelle amitié se fortifioit. Si ie pensois auoir fait vne heureuse rencontre en Filidias, Filidias croyoit auoir acquis vn tresor que d'auoir treuüé Claristée. Nôtre amour prit de si fortes racines en nous, que ni l'un ni l'autre, ne pûmes plus viure contens, que nous ne cherchassiôs des moyens pour le faire durer toute nôtre vie. Nous appréhendions

incessamment que quelque malheur inopiné nous séparât l'un de l'autre : mais comme Filidias auoit plus de puissance d'y remedier que moy, ce fut luy aussi le premier qui me decouurit ses desseins, & me discourut de cette sorte.

Mon cœur, ie sçay bien que vous n'ignorez pas plus l'extrême affection que ie vous porte, que ie doute de celle que vous avez pour moy. Le moyen de nous separer sans nous faire mourir ? puis que nous sommes inseparables, & que de l'absence de l'un depéd la mort de l'autre, trauaillons à nous vnir. Tous les biens, ni les parens que i'ay en Cypre, n'ont pas assez de charmes pour m'obliger à vous quitter ; les Dieux sçauent cette verité : mais plus ie considere l'absence de vôtre pere, la perte de ses

biens, & le peu d'état que vos parens font de vous, plus ie songe au iuste sujet que vous auez de quitter ce païs. Je suis d'auis, Madame, que vous changiez de séjour, & que sans rien considerer que vous-même, vous vous disposiez à visiter Salamine ; c'est là que vous receurez l'honneur que vous meritez, & que Filidias vous rendra les témoignages de l'amour qu'il vous a iuree. Je ne vous conuie point à cela, qu'au même temps ie ne vous proteste de vous épouser, comme dès à present ie vous tiens pour ma femme, s'il vous plaist d'auoir agreable que i'aye cette gloire, dont ie remets la iouïssance à nôtre arriuée en Salamine, où nous ferons reluire le triomfe de nôtre amour.

Ne sçachant guere à quoy me resoudre, ie le remerciay bien hum-

blement de sa bonne volonté, l'asseurant que i'auois vne grande confiance à ses parolles : mais ie ne laissay pas de le prier de me donner trois iours à songer à ce que ie deuois faire, pour en resoudre apres avec luy. L'âge où i'étois me donna d'étranges irresolutions; Tantôt i'esperois de reuoir mon pere rétably en ses biens & en ses honneurs par la faueur de ses amis; ores ie m'imaginois que mon oncle Gempson auroit plus de soin de moy qu'il n'en auoit point eü: mais la consideration de Filidias, qui s'étoit fait maistre de mon cœur, venant à la trauerse, & me remettant deuant les yeux vn remede present pour allegier ma misere, fit que ces autres pensées ne passerent en mon esprit que pour sottes imaginations. En fin, ie fis beaucoup

plus d'état d'un bien present, que de celuy qui étoit à venir, voilà pourquoy ie pris vne ferme resolution d'accompagner Filidias à Salamine, & de me donner du tout à ce ieune homme, avec des promesses de mariage reciproques.

A deux iours de là ie luy declaray nettement mon intention, il en fut tout charmé, & ie ne croy pas que quand on l'eût fait Monarque de tout le monde, qu'il en eût été plus content qu'il le fut, lors que ie luy dis cette fauorable nouvelle. Nos promesses mutuelles furent alors confirmées par un baiser, qui fut les arres de nôtre foy. A cet instant ie sentis un extreme changement en moy, il me sembla que j'étois entierement changée en Filidias, & que de luy, & de moy ce n'étoit plus qu'une même per-

bonne, tant ce don mutuel que nous fîmes ensemblement augmenta mon amitié, & la rendit parfaite. Pour me rendre les Dieux & les Deesses fauorables, ie les pris tous à témoins de la pureté de mes desseins, & les suppliay tres-humblement de consentir à mon mariage, & de le benir.

Que mon esprit étoit satisfait, quand ie considérois que c'étoient les mêmes Dieux, qui m'auoient procuré ce bon-heur, dont ie deuois iouïr bien-tôt! le m'asseurois alors qu'ils ne vouloient pas me punir comme mon pere, encore qu'il me semblât que les enfans étoient châtiez de la faute de leurs parens. Ce n'est pas que par cette consequence ie creusse qu'Ampsar eût fait vn crime enuers les Dieux, pour s'être efforcé avec Hannibal

de remettre Cartage en sa splendeur, contre ceux qui par la force, & les armes l'auoient rüinee, & soubmise sous le joug de leur tyrannie. I'estimois vn homme trop glorieux, qui auoit vn puissant amour pour sa patrie, pour ne pas louer mon pere, de s'être perdu pour auoir voulu conseruer la sienne.

En peu de temps Filidias escriuit à son pere, que l'air de Cartage le rendoit tous-jours malade, que les Medecins luy auoient conseillé de le quitter, & qu'à ce sujet il le supplioit d'enuoyer son ieune frere en sa place, & de permettre qu'il s'en retournât. En moins de rien nous vismes ce ieune homme venu, auquel Filidias ayant baillé ses comptes, & l'ayant fort capablement instruit de tout ce qui concernoit

leur negociation , ce fut apres à nous à donner ordre à nôtre depart. Auant de partir nous auisâmes ensemble d'ecrire au iardinier, pour luy faire sçauoir que i'étois deuenüe. Je feignis d'auoir été auertie que depuis l'absence de mon pere, il n'auoit bougé de la forest des Marusiens, où il s'étoit retiré dans quelques loges, & cabanes de palmiers de quelques vns de ses amis qui l'auoient suiuis autrefois à la guerre. Qu'un ieune garçon m'étoit venu querir, qui m'auoit asseuré de m'y rendre en trois heures, & promis de me ramener si Ampsar ne treuuoit pas bon de me retenir avec luy. Que ie le priois de m'excuser si ie n'auois pas attendu son retour de la ville: mais que le messager, qui n'auoit point voulu sejourner, en étoit la cause.

Par bon-heur, le vaisseau qui auoit amené le frere de Filidias, étoit à l'anchre, non guere loin de nôtre iardin. Pour partir i'attendis à vn iour de marché, auquel le iardinier alla à Cartage vendre des fruis. A peine fut-il hors de sa maison, que i'en sortis aussi, apres auoir laissé à sa fille la lettre que i'auois écrite à son pere. Je treuuy bien près de là le valet de Filidias, qui me donna vn habit de foye, que son maistre m'auoit fait faire, dont ie me vestis en vne petite tourette prochaine, puis ie fus au nauire où Filidias m'attendoit. Aussi tôt que i'y fus entrée on leua les voiles, de sorte qu'ayant le vent en poupe, nous nous vismes en moins de rien bien eloignez, & de Cartage & du iardin de Gempson. Par l'ordre qu'auoit donné Filidias, le

pilote laissa la coste d'Affrique pour tirer vers l'isle de Melite, & la premiere terre où nous arriuâmes depuis nôtre embarquement fut l'isle du Temple de Iunon, où i'eusse bien voulu descendre pour prier la Deesse, qui preside aux noces: mais le pilote ne le voulut pas permettre, de peur que durant ce séjour, le vent que nous auions fauorable, se changeât. Depuis quel'on eut derechef rendu les voiles, le vent continuant nous poussa droit à nôtre route, qui tendoit en l'isle de Crete, que nous vismes à decouvert au bout de trois iours. Le quatrième nous outrepassâmes le cap de Cianee, & singlâmes vers la mer Egée: mais ayant à gauche Crete, la necessité d'eau nous contraignit de prendre port au haure de Dictinne, que nous ne pûmes gagner qu'à

force de rames, à cause que le vent cessa, & qu'il fallut baisser les voiles. Tous les marchans qui étoient dans le vaisseau eussent bien désiré qu'on fût allé descendre à Sidon, ville principale de toute l'isle: mais les matelots ne voulurent iamais se donner vn trauail si penible, tellement que ceux qui auoient à parler avec les habitans de Sidon, furent contrains d'y aller à pied. Filidias y auoit aussi bien à faire que les autres: mais pour l'amour de moy, il n'y alla point, & nous demeurâmes quatre iours à Dictine, où ie me reposay des fatigues que j'auois endurées.

Durant ce sejour, Filidias acheta des draps de soye, dont il me fit faire encore deux habis. Je ne sçay pas quel iugement purent faire de nous ceux qui étoient dans

nôtre vaisseau: mais à tout le moins puis-je bien dire, qu'ils ne fausse-
rent iamais le respect qu'ils por-
toient à Filidias, duquel ils con-
noissoient le pere, ses richesses, &
sa haute qualité. Cela n'empéchoit
pas que ie ne presumasse qu'on
pouuoit auoir mauuaise opinion
de moy, & que ie n'en rougisse mé-
me par fois: mais sur l'assurance
que i'eus qu'en bref ce peuple con-
noitroit la sincerité de nos affe-
ctions, tout ce qu'ils en purent
concevoir me fut indifferent puis
apres.

Le Temple que ie voyois dans
cette ville, me sembla trop magni-
fique à voir pour ne demander pas
à nôtre hôtesse à quel Dieu il étoit
consacré; elle me répondit que c'é-
toit à la Deesse Dictine, dont la
ville auoit pris le nom. Je la priay

le plus qu'il me fut possible de me dire quelle étoit cette Deesse, de laquelle ie n'auois iamais oüi parler en nôtre pays. Cette puissante Deesse, medit-elle, est celle-là même que par tout ailleurs on nomme Diane; elle est par nous ainsi appelée, à cause du mot Dictyon; qui signifie en nôtre langage rets, ou pour mieux parler toiles avec quoy l'on chasse aux bestes sauvages: nous ne la nommons pas ainsi pour autre raison, qu'à cause que cette chaste Deesse a inuenté ces engins propres à la chasse.

Dés que j'eus oüy que ce Temple appartenoit à Diane, ie priay Filidias de me permettre que i'y allasse faire mes prieres, & mes offrandes, ne treuvant pas qu'il fust iuste de passer outre sans salüer cette Deesse, à laquelle i'auois été

voüée dès ma naissance. Nous y
allâmes tous deux à jeun, & apres
que nous eûmes pris de l'eau lu-
stralle, Filidias rencontra vn Sacri-
ficateur, auquel il s'amusa à parler.
Tandis i'entray plus auant dans le
Temple, où ie vis venir à ma ren-
contre vne Religieuse, que ie priay
fort humblement de me conduire
vers la Deesse, à laquelle ayant été
voüée ie voulois faire mes prieres,
& la remercier de l'heureuse naui-
gation que nous auions faite.
Après que par l'ordre de cette Pre-
stresse de Diane, i'eus fait serment
d'être en l'état que ie pouuois m'ap-
procher de la Deesse sans pollüer
son Temple, elle me prit par la
main, me mena entre deux pilliers
de marbre blanc, & tirât vn grand
voile de taffetas, me fit entrer avec
elle, où pour adorer la Deesse ie me
prosternay

prosternay en terre , & là ie luy fis
mes oraisons.

L'Image de Diane étoit de
marbre blanc , les traits du visage
pareissoient fort delicats, elle tenoit
de l'une de ses mains vn arc ban-
dé, de l'autre vne fleche, & derriere
son épaule on voyoid vn car-
quois doré, & plein d'autres dards.
Ses cheueux étoient tressez, & les
bouts ramassez ensemble étoient
couuers d'un croissant argenté, qui
pareissoit sur son front. Elle auoit
vn pied auancé plus que l'autre,
comme si elle eust voulu marcher
à grand pas : on ne la voyoid que
de costé, & elle étoit posée sur vne
pierre de marbre qui sortoit du
bas de l'arcade en dehors, souste-
nue par deux pilliers de marbre,
tellement que du haut de l'arc ius-
ques à la voute du Temple, il n'y

auoit d'espace qu'autant qu'il en falloit pour la hauteur de la Deesse. Au dessous de cette admirable statue, & vis à vis, sur le plan du Temple, environ huit pas au deçà des pilliers qui la portoient, étoit vn petit autel eleué de trois pieds de hauteur, & autant en quarré, soustenu de quatre petites colonnes de marbre blanc. Apres auoir fait là mes prieres, la Religieuse me reconduit où elle m'auoit pris : mais lors que ie vis que Filidias se promenoit encore avec son Prestre dans le portique du Temple, cela m'occasionna de reprier la Religieuse de me raconter quelques particularitez de ce Temple.

L'appris d'elle que les Samiens l'auoient fait bâtir, & qu'ils y auoient ordonné vne certaine ceremonie qui se pratiquoit encore, &

de la même façon qu'elle auoit esté premierement introduite à Samos pour vn même sujet. Mais pour vous donner vne parfaite intelligence de cecy, continuant elle à me dire, il faut que vous sçachiez que les habitans de Corcire ayans sceu que Periandre vouloit retirer de cette isle, Licofron son fils vnique, pour y commander en sa place, & luy donner le gouuernement de Corinte en échange, apprehenderent de telle sorte la tyranie du pere, qu'ils sçauoient bien ne pouuoir abandonner Corinte, sans y donner son fils, suiuant les Loix du pays, qu'ils tuerent Licofron pour se deliurer de la tyranie de Periandre. Ce Prince iustement irrité de la mort de son fils, fit prendre trois cens enfans des meilleures maisons

de Corcire, & les fit embarquer dans des vaisseaux de Corinte pour les mener à Sardis vers Haliates, afin de les circoncrire. Ces vaisseaux prenans port en l'isle de Samos, & y mettans à terre les enfans de Corcire pour les raffraichir, les Samiens pour les deliurer leur conseillerent de s'aller jeter dans le Temple de Diane pour être en franchise. Les Corinthiens bien fachez de cela, environnerent aussi tôt le Temple, afin qu'empéchans qu'on ne leur pust donner de viure, la faim les contraignist d'en sortir. Mais les Samiens émeus de pitié, inuenterent vne feste au nom de la Deesse, & la celebrerent sur le soir, comme s'ils l'eussent pratiquée de toute ancienneté. Voicy l'ordre de cette feste. Les ieunes garçons, & les filles de Samos se

prireut chacun par vne main, & danferent en cadance au son de trois lires qui sonnoient deuant eux, & de l'autre main ils auoient vn gâteau pétri avec du miel. Cette troupe étant arriuée deuant la porte du Temple, vne Religieuse instruite du fait, leur en donnant l'entrée, ils se mirent à chanter vne hymne en l'honneur de la Deesse, & en passant deuant les ieunes Corciriens, leur baillerent leurs gâteaux. Cette ceremonie continua deux autres iours, tellement que les Corinthiens se voyans trompez, & craignans qu'on prist leurs vaisseaux, furent contrains de se rembarquer, & des'en retourner à Corinte. Depuis ce temps-là, cette feste a tous-jours été chommée à Samos, & voicy comme elle a été

instituée à Sidon, & en cette ville même.

Quelque temps apres la delivrance des ieunes enfans de Corcire, les Samiens furent subjuguez par Policrates, qui pour lors étoit fort puissant sur la mer. Les Lacedemoniens, qui craignirent de tomber sous la domination de ce nouveau tyran, firent vne ligue avec quelques habitans de Samos pour se rebeller, & prendre les armes aussitôt qu'ils en verroient l'occasion fauorable. Policrates découvrit ces pratiques, & sceut quels étoient ceux de Samos qui avoient intelligence avec les Lacedemoniens; pour se défaire d'eux, il pria Cambises d'enuoyer vers luy quelques-uns de ses Conseillers, pour luy demander secours en la guerre qu'il avoit sur les bras.

Tellement que sans donner à connoître qu'il sceût rien de ce qu'on auoit tramé contre luy, il enuoya tous ceux qui luy étoient ennemis à Cambises, avec priere de ne souffrir iamais que ces rebelles reuinssent en leur patrie. Les Samiens étoient des-jà bien auant dans la mer: mais lors qu'ils se ressouvinrent de la promesse qu'ils auoient faite aux Lacedemoniens, ils rebrousserent chemin, & retournerent à Samos. Policrates voulut les empêcher d'y entrer, en s'opposant à leur descente: mais ils furent victorieux, & enflés de leur victoire, ils mirent pied à terre pour poursuiure leurs ennemis, qui leur firent teste, & les chargerent si violement, qu'ils furent contrains de se jeter bien viftement dans leurs vaisseaux, sans esperance de plus

retourner en leur patrie. Leur desespoir les mit en pleine mer, ils pillerent Sifne, & vinrent descendre en cette isle, d'où ils en chasserent les Corinthiens. Pendant la demeure qu'ils y firent, ils bâtirent la ville de Sidon, & le Temple, en mémoire de celui qui étoit en Samos, & ordonnerent qu'on y observeroit les memes ceremonies de la feste que ie vous ay recitée; si bien qu'à cette exemple, cette même feste se garde encore par toute la Grece dans les Temples dediez à Diane, comme si elle leur eust été instituée par l'expres commandement de cette Deesse. Encore que les Samiens ayent été chassés de cette isle par les Eginettes, si est-ce que cette ceremonie par eux inventée n'a pas laissé d'y auoir été conseruée iusques aujourd'huy. Si

vous demeuriez quinze iours en cette ville, vous seriez rauie de voir cette feste, tant pour l'affluence du peuple qui s'y treuue, qu'à cause de la pompe & magnificence qui s'y void. Les garçons, & filles, sont vêtus en chasseurs avec des habis de foye de differentes couleurs, ils se tiennent par la main, leurs gâteaux sont attachez au bout del'vne de leurs fleches, que la Religieuse prend quand ils entrent dans le Temple, & qu'ils passent deuant elle, en dansans au son des lyres.

Quand cette Religieuse eut acheué de me raconter cette histoire, ie la voulus obliger de m'en dire quelque'autre: mais elle me repartit que c'étoit assez pour vn coup, que i'étois trop ieune pour demeurer si long-temps à jeun, & que si elle me reuoyoit le lende-

main, elle contenteroit ma curiosité. Apres que ie l'eus fort ciuilement remerciee de la courtoisie dont elle auoit vsé enuers moy, i'allay treuuer Filidias, qui fut aussi curieux de sçauoir beaucoup de choses de son Prestre, comme i'auois eü d'enuie d'en apprendre de ma Religieuse, & en fin l'vn & l'autre satisfais, nous nous en retournâmes au logis pour y prendre nôtre refection.

A n'en point mentir, dit Feliciane, en interrompant Claristee, voilà vne belle institution de feste, & l'esprit qui l'inuenta merite bien qu'on fasse vne grande estime de sa subtilité qui fut si fauorable à la ieunesse de Corcire. Que les ceremonies de cette feste sont belles! qu'elle a d'ornemens! & que tout ce qui s'y pratique, est excellent

pour diuertir les sens, & leur faire admirer la pompe de cette belle coûtume! Mais ie vous prie de me dire en quel temps viuoit ce Policrates dont vous auez parlé: l'un des meilleurs amis de nôtre maison porte ce nom, & ie serois fort aise de sçauoir si celuy-cy ne seroit point descendu de ce Prince. Ce qui obligeoit Feliciane à cette curiosité étoit, que le pere de Peristandre, qu'elle aimoit, auoit nom Policrates; & comme elle auoit tous-jours la memoire du fils en son cœur, elle s'imagina confusément que celuy-là pouuoit estre son pere. Il faut qu'il y ait bien long-temps que ce Tyran vécut, repartit Claristee, puis qu'il étoit au monde du temps de Cambises, & quel'histoire que ie vous ay déduite est fort ancienne. Poursuivez

donc, ie vous prie, ajoûta Felicia-
ne, & ne demeurez pas en vne si
belle carriere, il faut employer nô-
tre loisir puis que nous l'auons. I'ai
bien aussi bonne raison à vous
prier de manger, qu'en eut la Re-
ligieuse du Temple de Di&tine à
me le conseiller, interrompit Cla-
ristee; vous n'avez guere plus d'â-
ge que i'en auois alors, & ie ne suis
pas resoluë d'acheuer le reste de
mes auantures que vous n'ayez
mangé. Les malheurs qui m'ar-
riuerent sur vne si belle esperance,
sont trop pitoyables pour ne vous
émouuoir point; lors que vous
aurez disné ie vous promets d'a-
cheuer le recit de mon defastre.
Comment? repliqua Feliciane, ie
pensois oûir l'établissémét de quel-
que grand bon-heur que vous
deussiez receuoir, toutes choses y

étans disposées: mais à ce que ie voy, i'ay peur qu'il vous en soit arriué autant qu'à moy, qui me suis veu perir dans le port. Claristee ne pouuant repliquer, pour la grande abondance de larmes qui luy noyerent incontinent le visage, quitta Feliciane, & luy apporta son soupper.

A l'issuë du repas, Octaue retourna du Senat, & entra dans la chambre de Feliciane, à laquelle il fit ce discours. Ma fille, ie vous honore trop pour celler les bonnes nouuelles que i'ay à vous dire touchant ce qui s'est passé en nôtre assemblée. L'on a confirmé la grace qu'auoit fait le Consul, avec les dix Ambassadeurs de la Republique, apres la defaite des Perses, à tous les Macedoniens qui auoient suivi son parti. A ce sujet ces mé-

mes hommes sont remis en leur liberté, en leur honneur, & en l'entiere jouïssance de toutes leurs terres, & possessions, selon leurs anciennes coustumes, auxquelles l'on ne deroge point. Il est vray qu'il y a cecy de changé, que le Royaume est diuisé en quatre prouinces, qui se gouverneront en Republique châcune à leur égard : Que ceux qui ont commandé aux armées nauales de Terre, de Persez, & leurs enfans, qui sont au dessus de l'âge de quinze ans, & qui ont été amenez en cette ville, ne sont pas compris en cette grace : mais seront detenus prisonniers, iusques à ce qu'il en soit autrement ordonné. Je croy, ma chere fille, que vous devez bien fort vous réjoüir de ce que ie viens de dire, si ce n'est que vôtre pere, ou vos parens, soient

si malheureux d'être du nombre de ceux-là que le Senat a exceptez: voylà pourquoy ie vous prie de me dire quels ils font. Monsieur, repartit Feliciane, en riant, si vôtre presence a le pouuoir de me consoller, quel sujet n'ay-ie point d'être réjoüie, maintenant qu'outre ce bon-heur que ie possède, vous m'apprenez encore de si fauorables nouvelles? Ie vous ay trop d'obligation pour vouloir vous celler ce que vous desirez sçauoir de moy; ie veux vous en dire la verité; puis que iusques à present vous n'avez pas eü la commodité de vous en informer. Vous sçaurez donc, Monsieur, que tant que mon pere a vécu il a tous-iours manié les plus importantes affaires de nôtre ville de Melibée, & pour auoir été nourri en ses ieunes ans

à la Cour de Philippe, Roy de Macedoine, il a été fort estimé de son fils Persez, qui lui donnoit de grāds appointemens pour maintenir Melibee en son obéissance. Mon pere s'est si sagement comporté en cette honorable charge tant qu'il a vécu, qu'on ne l'a iamais pu blâmer, & ie croy que s'il eust été au monde du temps de cette malheureuse guerre, que Melibee n'eût pas été abismée sous sa ruine comme elle a été, il eût pourueu prudemment à sa conseruation. Il est mort il y a dix ans, & ceux qui apres luy, se sont mélez du gouuernement de la ville, ayans l'esprit plus rempli d'ambition, que d'amour pour leur patrie, se sont tellement pleus à complaire à Persez, qu'au lieu de le porter à desirer la paix, ils ont tous-iours fauorisé le dessein

dessein qu'il a eu de faire la guerre. Que si ces Administrateurs de la chose publique eussent eu l'adresse de mon pere, qu'ils se fussent aisément garentis de leur perte ! ils se fussent offerts à vous, lors qu'on vid vôtre armée nauale, & vous eussent obligez à les traiter doucement, & non pas vous irriter. Qu'y a-t'il d'extraordinaire en Melibee, pour luy auoir donné la vanité de contrequarrer vos forces ? Elle ne se peut vanter d'autre chose, sinon que d'auoir donné la naissance & la nourriture à Piloteetes, compagnon d'Herculle ; pour le reste, elle n'a, ni grandeur, ni forteresse qui la puisse rendre recommandable, comme vous auez veu. Il y a cinq ans que ie perdis ma mere ; ainsi ie demeuray orfeline, & fille unique, & heritiere de pere & de

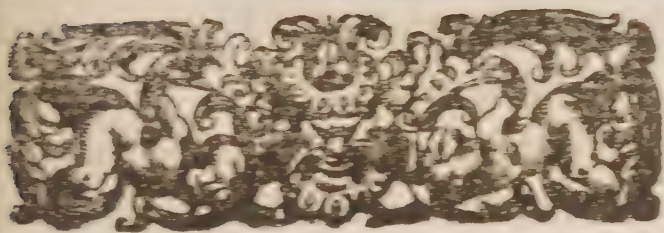
mere, & à cause de mes richesses, il y eut vn grand debat entre mes parens pour auoir ma tutelle. Persez venant en Efese, & ayant ouï le bruit de cette contention, voulut qu'un mien cousin, citoyen de nôtre ville, qui viuoit en reputation de fort homme de bien, eust le soin de moy, & l'administration de tous mes biens. Pour me les conferuer il fit inuentorier tous mes meubles en la presence du Magistrat; c'étoient bien des raretez les plus belles, qu'on eust pû voir, chaque piece étoit vn tresor, aussi étoient-elles toutes presque des presens que les Roys de Pont, & de Bitinie, auoient fait à mon pere. Ces Princes auoient bien autrefois recherché nôtre alliance, parce que nous sommes descendus de Filoctes, duquel nous auons deux

des fleches qu'il eut d'Herculle,
de l'une desquelles se blessant soy-
même, sans y penser, il fut con-
traint de sejourner en l'isle de Lem-
nos, avant que d'aller à la guerre
de Troye, où il tua Paris. Pour
l'arc, nous auons veu par les me-
moires des affaires de nôtre mai-
son, qu'il est curieusement gardé
en vn Temple qui a été erigé en
l'honneur de Filotecte dans la ville
de Macalle en Italie. La prise de
Melibée a été la cause de la perte
de tous mes biens, à cause d'elle
mon honneur étoit en grand dan-
ger, & i'eusse perdu ma liberté:
mais vous m'avez conserué ces
deux choses, que ie prise autant
que ma vie. Que ie vous ay d'obli-
gation de ces bons offices! Mon-
sieur, le moyen que i'en puisse ia-
mais perdre la memoire, sans être

148 *Peristandre, Liu. I.*

la plus ingratte fille du monde? Quand elle eut dit cela, elle prit la main d'Octauie, & la baisa avec vn grand respect & humilité, & ce Preteur luy ayant promis autant d'amitié & d'assistance qu'un bon pere en pouuoit donner à sa fille, la mena dans sa chambre, où il la fit soupper avec luy. Deux heures apres qu'ils se furent entretenus de plusieurs choses, Octauie donnant le bon soir à Feliciane, l'en-uoia coucher par Claristée.

Fin du I. Liure.



PERISTANDRE
O V
L'ILLVSTRE
CAPTIF.

LIVRE SECOND.

VE Feliciane eut eü
sujet de se réjouir, si
avec l'aiseurance qu'O-
ctauie luy donna de sa
liberté, elle eût été certaine de celle
de Peristandre ! C'est ce qui la
tourmentoit le plus que ce doute,
dont elle n'auoit pü être éclaircie,

1501 *Peristandre,*

de peur qu'en demandant des nouvelles de son amant, ce Sénateur conceût vne mauuaise opinion de sa vertu. La nuit ne luy fut plus qu'une continuelle inquietude, à cause qu'elle ne se pouuoit pas estimer heureuse, & sçauoir que Peristandre fût mal-heureux. A dire vray, elle en esperoit plus de bien que de mal: & de se pouuoir imaginer que les Dieux eussent soin d'elle sans en prendre de Peristandre, cela ne se pouuoit pas représenter à son esprit, tant elle esperoit de merucilles de leur bonté, pour le secours de ce genereux amant.

A mesure qu'elle a plus d'esperance que de crainte, ses sens s'assoupissent, & sur le temps que le iour commençoit à parétre, Feliciane s'endormit pour recompen-

fer la mauuaife nuit qu'elle auoit
euë, & ne se réueilla pas de long-
temps.

Tandis que le sommeil la char-
me, Policrates leué dès l'aube du
iour, cherche Peristandre pour le
deliurer selon l'ordonnance du Se-
nat. Il le treuve, comme on étoit
prest à le transporter à Carseoles
auec Bitis, où ce Prince deuoit de-
meurer, en attendant que ceux qui
auoient été choisis pour le mener
à son pere, eussent dressé leur équi-
page pour faire ce voyage. Poli-
crates ne pouuant pas temporiser,
demande Peristandre à ceux qui en
auoient la garde, & pour obéir à
l'Arrest du Senat on luy rend, &
en suite il fut remercier Paul Emil-
le, & Cnee Octaue qui auoit pris
Theffalonique, & à vn moment

apres, il se mit en chemin pour regagner son païs.

A peine Policrates, & Peristandre étoient ils hors de la ville de Rome, quand Feliciane s'éueilla par vn songe qu'elle fit que son amant s'étoit sauué de sa prison par vne inuention qu'elle luy auoit donnée. Encore qu'à son réueil, elle treuuât le contraire de ce qu'elle auoit songé, elle ne laissa pas d'en être plus ioyeuse qu'à l'ordinaire, comme si cette ioye eût été la certaine augure du bon-heur qui étoit arriué à Peristandre, & qui lui étoit inconnu. L'esperance qu'elle auoit d'être remise en ses biens, & en sa liberté, luy persuadoit qu'elle ne māqueroit pas de moyens pour racheter son amant, & cette pensée soulagea tellement son esprit, qu'elle n'en put cacher sa ioye à

Claristee en se leuant, & durant qu'elle l'habilla. Grands Dieux! luy dit-elle, que le Seigneur Octauius me réioüit hier, quand il m'asseura que le Senat auoit remis en leur premiere liberté, & en leurs biens, tous les Macedoniens qui auoient fuiui le parti de Persez! Iugez, ma grande amie, si ie n'ay pas vn iuste suiet d'en être contente; puis que par cette grace, il ne me reste plus qu'à treuuer vne occasion fauorable pour m'en retourner chez moy. I'en laisse la disposition à Octauius, ayant fait vn vœu en mon ame, de luy obéir désormais comme à mon veritable pere. Je vous assure bien qu'aussi-tôt que ie seray renduë à Melibee, ie lui rendray de si parfaits témoignages de mon affection, qu'il connoitra qu'en la Grece il s'est treuue

vne fille aussi reconnoissante, & vertueuse qu'il s'en rencontre à Rome. Croyez, Claristee, que ie ne vous oubliera iamais, & qu'il ne tiendra qu'à vôtre maistre, que vous ne me veniez treuuer; ie feray mon possible pour l'y resoudre. I'ay des biens, & ie n'en sçauois iamais mieux vser qu'à l'endroit de ceux qui, comme de vous, i'ay receu tant de consolation en ma misere. Ie ne doute point que ie n'aye entierement perdu mes meubles, & qu'il m'en soit resté autre chose que la robe de soye tissüe d'or, que i'ay apportée ceans avec moy, & que ie vétis, dès que i'entendis que les ennemis étoient entrez en nôtre ville. Ie pris cet habit à dessein de faire croire de moy quelque chose de plus grâd que ie ne suis pas, afin d'appaiser par là la fureur des sol-

das, & leur faire croire que ma personne deuoit être le butin de quelque hōme de qualité, & de condition plus releuée qu'ils n'étoient point. Je n'ai pas mal réussi en cette entreprise, elle a succédé selon que ie me l'étois imaginée, & en cela, les Dieux m'ont témoigné qu'ils veilloient pour ma conseruation. Quoy quel'histoire que vous auez commencee, n'ait été que pour me diuertir de mes ennuis, ce n'est pas à dire qu'à cette heure que ie suis plus gaye qu'autrefois, il n'en faille plus parler, au contraire, ie vous prie de l'acheuer, afin que i'apprenel'inconstance de la fortune, & le peu d'assurance qu'il y a de se fonder sur cette étrange variété. Vous êtes demeurec en beau chemin pour sortir de vos miseres, & ie pensois que vous deussiez bien-

tôt iouïr d'une heureuse felicité :
mais vous me distes hier que vous
eûtes bien d'autres malheurs. A-
cheuez moy donc de reciter vos
dernieres auantures, ie vous conju-
re, ce ne sera pas vn des moindres
plaisirs que vous me puissiez faire:
Ie me doute bien, voyant l'état au-
quel vous êtes à present, qu'il vous
est arriué de grandes disgraces.
Madame, luy repartit Claristee, ie
connois que les Dieux disposent
de nous, & de nos fortunes com-
me il leur plaist, & qu'ils distri-
büent leurs biens à qui bon leur
semble, non pas à l'auanture: mais
selon qu'ils connoissent qu'on le
merite. Ie ne suis pas vne Profe-
tesse: mais dés que ie vous vis en-
trer ceans, ie remarquay dans vô-
tre visage des enseignes qui font
parétre ceux que les Dieux favori-

sent, voulans nous donner à entendre que nous naissons avec ce bon-heur; puis qu'en viuant nous portons les marques de cette felicité. Le pauvre état où vous me voyez, donne bien à connoitre le contraire de ce que ie viens de dire, aussi ne suis-ie pas du rang de ceux qu'on doit nommer heureux, comme vous, qui n'êtes pas plutôt tombee dans le malheur, que par la volonté des Dieux, Octauię se presente pour vous releuer. Auez-vous pas receuë vôtře liberté, auant que vous l'ayez demandee? Il n'y a que deux iours seulement, que vous estimiez auoir perdu vos richesses, & vous êtes sur le point de les recouurer? La pratique du mal nous fait mieux connoitre l'usage du bien, & nous iouissons mal de ce bien, si nous ne le sça-

uons goûter comme il faut. Si les Dieux ont permis que vous participassiez en vne petite portion du desastre de vôtreville, ils ne l'ont fait que pour vous rendre plus heureuse, afin que connoissant la difference qu'il y a de l'affliction à la prosperité, vous les en remerciez de meilleur cœur. Je vous demande pardon, Madame, de ce que ie me suis comparee à vous, ce n'est pas par enuie que ie porte à vôtreville bon-heur, ni que ie veuille irriter les Dieux contre moy, ni les accuser d'être les auteurs de ma disgrâce. Si c'est pour mon peché, ou pour celuy de mon pere, qu'il faille que i'endure; c'est à eux d'en iuger, & non pas à moy, qui aime beaucoup mieux être punie sur la terre, que d'en être châtiee dans les enfers. Bien loin d'enuier le

bon-heur dont vous aller iouir, ie m'en réjoüis de tout mon cœur, tant à cause qu'il finira vos ennuis, que pour ce qu'il ne m'en peut arriuer que du contentement, veu l'amitié que vous me portez, encore que i'en sois indigne. Ie cesse ce raisonnement, pour obéir au desir que vous auez que i'acheue à vous discourir de mon infortune. Apres que Claristee se fut vn peu reposée, comme si elle eût voulu prendre ce relâche pour songer à ce qu'elle vouloit dire, elle reprit la parolle, & continua son discours ainsi.

Suite de l'Histoire de Claristée.

QVand Filidias & moy fûmes de retour du Temple

de Dictine, nous demeurâmes le reste du iour au logis à faire des comptes de ce que nous auions veu & entendu.

Le lendemain, tous ceux qui auoient été à Sidon étans de retour, nous nous mîmes tous dans le vaisseau, duquel on mit aussi-tôt la voyle au vent. Côtayant l'isle, nous passâmes deuant Sidon : mais apres que nous eusmes passé le promontoire de Samonie pour tirer droit à Rhodes, le vent commença la nuit à se changer. Il continua le iour, & se renforça avec tant de violence sur le midi, qu'encore que les voyles fussent baissées, il n'y eut pas moyen de tenir autre route que celle que permit le vent, qui nous fit tourner le dos à Cypre où nous voulions aller. La mer étoit si enflée, les vagues si eleuées, & les

& les vens si furieux, que les matelots ne pouuâs gouuerner le nauire, furent contrains de l'abandonner à la merci de l'orage. A n'en point mentir, Madame, ie croyois que ce fût là le dernier de mes iours, ie l'estimois ainsi, d'autant plus asseurement que nos mariniers n'en croyoient point autre chose. Quelquefois nôtre nauire montoit aux nuës, & soudain il descendoit dans les abismes. L'eau ronflant à nos oreilles assez horriblement pour en auoir peur, entroit avec tant d'abondance dans le vaisseau, que nous pensions bien souuent être submergez. D'un autre côté, les vens souffloient si impetueusement à trauers nos cordages, que les vns en étoient brisez, & les autres sur le point de l'être. En ce pressant détroit, i'étois plus morte

L

que viue, & ie n'auois d'autre re^u
cours que de me ietter entre les
bras de Filidias, neme souciant pas
demourir, pourueu que ce fût avec
luy. Non, Madame, cette tempe-
ste fut si furieuse, que les cheueux
m'en dressent encore en la teste
quand i'y pense. Nous ne voyions
que del'eau, dessus, & dessous nous,
la pluye, & la gresle tomboient si
rudement sur nos corps, que nous
croyions en être accablez. Les é-
clairs, & les tonnerres continuels
augmentoient nôtre crainte, &
redoubloient nôtre mal. Lors que
ie voyois se fendre la nuë, & en
sortir vn feu merueilleux, ie m'ima-
ginois que l'enfer se ioignoit avec
le Ciel: mais Filidias me desabusa,
& me dit que cet effet n'étoit que
la rencontre de deux nûes pleines
d'eau glacee, qui se brisans l'vne

contre l'autre, iettoient ces éclairs, ainsi que fait la sintille du feu qui sort du caillou, quand il est frappé viuement del'acier, & que du hurt des deux nuages procedoit cet effroyable son, qui épouuentoit les hommes plus asseurez.

En fin, au lieu que nous auions dessein d'aller en Cypre, ce vent Grec, qui nous amena cette horrible tempeste, nous repoussa vers Cartage. Filidias auoit beau prier le pilote, d'employer tout son art pour nous détourner du chemin que nous ne voulions pas suiure, son experience ne luy seruoit de rien, il étoit métrisé par l'orage, auquel il étoit contraint de ceder. De la crainte qu'il eut des Sirtes, il ne voulut pas resister au vent pour tourner son vaisseau vers le Midi; mais iceluy étant plein de toutes

sortes de marchandises, & de la peur que donnant au trauers de ces bancs de sable, il demeurât là échoüé, & soudain fracassé par la tempeste, il fit ietter dans la mer vne partie des balles, & des caisses de marchandises fort precieuses, au grand regret de ceux à qui elles appartenotent. Filidias n'eut point de regret de la perte des sienes, il pensoit être assez riche s'il pouuoit seulement me sauuer.

Tant y a, qu'apres que nous eûmes fait nos prieres & nos vœux aux Dieux, & particulièrement à Neptune, nous apperceûmes sur nos testes les signes de Castor, & de Pollux, qui par leurs feux nous presagerent que nous étions garantis du naufrage. Soudain chacun s'écria de la ioye qu'il eut d'être preserué d'un peril si eminent,

& les vns & les autres montrèrent alors apparemment l'apprehension qu'ils auoient eüe de la mort.

Cette tempeste cessa au milieu de la nuit, & les eaux s'étans calmées, le Ciel se rendit serain, & nous montrant ses étoiles, nous nous mîmes à reposer. A la pointe du iour, nôtre pilote ayant donné à conduire nôtre nauire à vn autre, durant qu'il dormoit, s'éueilla, & voyant la terre, & la côte de Cyrene, & à la main gauche l'encoignure de la grand' Sirte, éueilla tous ceux qui dormoient, & les obligea de prendre les armes. Il ne faut plus craindre les Dieux, dit-il, nous ne deuons plus apprehender que les hommes; c'est à ceux-là auxquels nous pouuons auoir à faire; Qu'vn chacun songe à foy, & se munisse de courage pour

se defendre. Les peuples de ce païs font des brigands, qui volent le long de leurs côtes, les vaisseaux, que les vens bien souuent poussent sur les bancs de cette grande Sirte, où étans échoüez, ils les attaquent avec de petis vaisseaux plats, & legers, ausquels il ne faut que deux pieds d'eau pour les soustenir. Quatre de ces volleurs peuuent porter vne nacelle, tellement qu'ils les transportent en tous les endroits de cette Sirte, qui fait vn grand Golfe, qui s'étend fort auant dans la terre ferme, tant du côté de la prouince de Cirene, que de celui de l'Afrique, qui autrefois étoit sujette à la Republique de Cartage, & qui touche quasi à l'endroit même, où les Fileniés Cartaginois, aimèrent plutôt être enterrez que de reculer en arriere. Je vous prie,

dit alors Feliciane à Claristee, de me reciter cette histoire; puis qu'étant du pays vous en pouvez sçavoir la verité; j'en ay leu quelque chose dans nos liures: mais ie n'ay iamais pû croire que cela fût arriué ainsi qu'on le décrit. Ie m'en vay vous en discourir selon que i'en ay ouï parler à nos anciens, & suiuant l'instruction qu'ils m'en ont donnée, repart Claristee.

De tous les peuples les plus anciens de l'Afrique, on tient que les Cartaginois ont eü plus de puissance sur leurs voisins, & que pour s'accroître ils auoient cette coutume d'attaquer tous iours les provinces qui se confinoient aux leurs; de sorte qu'ils s'étoient des-jà rendus maistres de tous les pays qui sont depuis leur ville, iusques aux colonnes d'Hercule, entre la mer

Mediterranee, & le mont Atlas. L'enuie qu'ils eurent de conquerir l'Egypte, & la mettre sous leur domination, fit qu'ils porterent leurs armes vers le Leuant: mais auant que d'en venir là, il leur falloit vaincre les Cyreniens. Ce peuple possede vn pays qui est fort long, & qui côtoye la mer iusques aux confins del'Egypte: mais pour la sterilité d'iceluy, les habitans endurcis à toutes sortes de fatigues, ne font état d'aucuns viures, que de ceux qu'ils gagnent à force d'armes. Les Grecs ont surnommé ce pays du mot Pentapolis, qui signifie cinq villes, à cause que desirans trafiquer par toutes sortes de contrées, ils auoient bâty ces cinq villes le long de la côte, par la permission que leur en donnerent les Cyreniens, qui espererent en reti-

rer des commoditez, comme ils firent en effet. Ces peuples donc adonnez de long-temps à viure de rapine, pratiquoient de telle sorte cemétier, que le plus souuent ils ne pardonnoient pas plus à leurs propres citoyens, qu'aux étrangers mêmes. Ils se rendirent avec le temps si hardis, & si aguerris, que les Cartaginois les voulans supplier, les treuverent autres qu'ils ne pensoient pas dans plusieurs rencontres, où ils leur tüerent beaucoup de Capitaines. Ainsi les Cartaginois quiterent là le dessein qu'ils auoient eü de conquerir l'Egypte, pour se vanger contre les Cyreniens, de la perte qu'ils faisoient tous les iours de leurs meilleurs hommes. La guerre fut grande entre ces peuples: mais à la fin les Cartaginois ne pouuans venir

170 *Peristandre,*

à bout de leurs ennemis , furent contrains de s'accorder, & de faire trêue avec eux. Il fut arrêté pour faire cette paix durable, que deux Cartaginois partans de Cartage à Soleil leuant, deux Cyreniens partiroient aussi de la ville de Cyrene au même instant, & que là où ils se rencontreroient, il seroit mis des bornes pour seruir de limites à l'un & à l'autre peuple. Les Cartaginois s'auancerent fort dans la Cyrene: mais les Cyreniens alleguerent que les Cartaginois étoient plutôt partis de Cartage, que les Cyreniens ne s'étoient absentez de Cyrene; qui fut cause qu'on remit à un autre iour à faire encore ce voyage. Pour empêcher la fraude des Cartaginois, les Cyreniens firent arrêter de part & d'autre, que les vrayes limites seroient où les

uns & les autres arriuez voudroient être inhumez sur le champ. Cette condition ayant été sceuë à Cartage, par deux freres citoyens d'icelle, & fort dispos, ils entreprirent ce voyage. Leur diligence fut telle, qu'ils s'auancerent beaucoup plus auant dans la Cyrene, que n'auoiët pas fait les autres voyageurs. Les Cyreniens voulurent derechef contester, ils offrirent aux deux freres de renoncer à la condition arreté, s'ils vouloient se retirer en arriere d'une iournee seulement: mais les deux Pileniës qu'on nommoit ainsi, s'étans voüez à la mort pour l'accroissement de leur patrie, ne voulurent pas rebrousser de sorte, que les Cyreniens émeus de dépit & de rage, les tüerent pour seruir de victimes à leurs Dieux. Là ils furent enterrez par les Carta-

ginois, qui érigerent deux autels sur leurs corps, pour servir de bornes entre ces deux peuples à la posterité, & d'une gloire admirable à Cartage d'avoir nourri deux personnages d'une vertu si excellente, & d'un si grand courage. A dire vray, interrompit Feliciane, voilà une chose digne de mémoire, & qui doit bien rendre recommandables à tous-jours ces deux freres, d'avoir preferé l'amour de leur patrie à leur vie. Pourfuiuez vôtre histoire Claristee, maintenant que ie suis satisfaite de ce rare exemple, qui rauist encore mon ame, & mes sens.

Quand nous eûmes passé l'enceignure de la grande Sirte, qu'on nomme le promontoire de Borrée, continua Claristee, nous allâmes surgir à Berenice dans l'embou-

chure du fleuve Laton, où nôtre pilote fit ietter l'anchre pour rafraichir nos viures, & nos munitions, que la tempeste auoit fort endommagez. Il n'y eut pas vn des voyageurs, qui ne fût bien aise de mettre pied à terre, tant pour voir cette ville, issuë des Grecs, desquels les Cypriots confessent être descendus, que pour se reposer. Filidias me mena promener par Berenice, que ie treuuy bâtie bien autrement que Cartage, encore qu'il semble qu'elle soit située en même paralelle & climat du Soleil. Le vent de Septentrion donne droit dans Cartage, qui luy sert de raffraichissement : mais ce même vent ne sert de rien à Berenice, à cause du promontoire de Borree, qui la couure, & qui cause que la reflexion des rais du Soleil sont

renuoyez de ce cap sur Berenice.
Pour remedier à cette importante
incômodité, les habitans de ce lieu
ont fait bâtir autour du port, le
lôg des maisons, & en la place neu-
ue du marché, qui est au milieu de
la ville, des galleries, sous lesquelles
six hommes se peuuent promener
de front. Ces portiques sont sou-
tenus de colonnes de marbre gri-
zâtre à la Corintiene; les chapi-
teaux sont fort bien taillez, & les
branches, & feüilles d'Acante fort
curieusement représentées. Je n'é-
tois pas si sçauante en cet art, que
ie pusse remarquer l'excellence de
cet ouurage: mais Filidias, qui étoit
vniuersel, admiroit cette structure,
& me faisoit considerer ces mer-
ueilles. Mes yeux ne se pouuoient
ennuyer de regarder ces belles cho-
ses, ni mes pieds lasser de se prome-

ner sur vn marbre taillé en figure exagone fort poli. A ce que nous dirent quelques habitans, qui nous aborderent sous ces portiques, le marbre qui s'y voyoid dessus & dessous, auoit été apporté d Egypte, & les ouuiers étoient venus de la Grece; & sans ces galleries, nous asseurerent ces citoyens, il étoit impossible de demeurer dans Berenice, pour l'insupportable chaleur qu'il y feroit sans elles. Outre cela, & bien d'autres choses, que ie passeray sous silence, pour n'être ennuyeuse, nous vîmes que les marchans faisoient grand trafic de lions, & plus qu'il ne s'en fait pas en aucune autre ville de l'Afrique, & la raison étoit, nous apprit-on, qu'on les pouuoit transporter aisement en la Grece, en la Sicile, en la Syrie, & en autres pro-

uinces de l'Asie, où ces animaux, pour être rares, se vendent bien chers aux grands Seigneurs, qui sont fort curieux des choses étranges.

Quand nos yeux eurent été satisfaits de voir les beautez de cette ville, nous voulûmes à nôtre malheur, sçauoir quel étoit leur labourage. Nous sortîmes dehors de Berenice vers la cāpagne, où nous treuuâmes les cabanes des païsans qui cultiuent la terre, qui n'étoient faites que de rameaux de palmiers. Leurs grains sont orge, ris, & féues, qu'ils sement en leurs champs, qui ne sont pas de grande étendue, pour n'en pouuoir pas beaucoup labourer, à cause de la peine qu'il y a de conduire l'eau du fleuve par de certains petis canaux pour abbreuer la terre, qui sans
cette

cette aide ne produiroit que du fable. Vn peu loin de là , nous aperceumes de ieunes oliuiers , que nous voulumes voir de plus prez, folicitez à cela par ces payzans, qui nous donnoient courage de nous promener iufques là.

A peine fûmes nous auancez cinquante pas dans le champ de ces oliuiers, qu'aussi-tôt, par deuant, par derriere, & de tous côtez, nous fûmes inuestis par des volleurs, qui de peur d'être veus s'étoient couchés sur le ventre, & auoient laissé leurs cheuaux plus loin. Filidias, & deux autres, qui nous auoient accompagné, mirent les épées au poing, & se defendirent courageusement, tandis qu'on se faisoit de moy : Mais ces voleurs étans en grand nombre, & armez de jauc-lots, i'en vis donner vn coup à Fi-

lidias, dont le sang soudain coula en abondance le long de son bras, le second fut mis par terre, & ie ne sçay que deuint le troisiéme. Comme ie n'auois mes yeux attachez que sur Filidias, ie vis qu'ils se ietterent tous sur luy, qu'ils luy arracherent son épée, qu'ils le lierent, qu'ils releuerent son compagnon, & les emmenerent plus loin, en commandans à quatre de leur troupe de me conduire en leurs loges, & de les y attendre. Voylà comme Filidias, & moy fûmes séparéz. Le moyen de vous pouuoir exprimer les ennuis, & les tourmens que i'enduray à cette heure-là? Madame, ma douleur fut telle, que pour être trop extreme, ie ne pus ni pleurer, ni me plaindre, comme si en cet instant i'eusse été conuertie en vne roche.

Veritablement, la peur rendit mes esprits si stupides, que ie ne sçauois où l'on me menoit; Iugez de mon insensibilité. Ie ne sentis point, ni ne m'aperceus, comme ces voleurs me mirent sur vn de leurs cheuaux, qu'ils auoient cachez en vne fosse derriere ces oliuiers, ie fus ainsi longuement transie, iusques à ce qu'un autre accident me fit reprendre mes sentimens, & reuenir à moy. Durant que ces quatre voleurs me menotent à trauers vne raze campagne, tirant à vne forest de palmiers, où étoient leurs loges, ils apperceurent deux hommes à cheual, apres lesquels trois d'entr'eux se mirent à courir à toute bride. Sur le temps qu'ils étoient prests d'aborder ces fuyards, vne autre troupe d'hommes à cheual sortit de la forest, qui entreprirent

si viuemēt ceux qui poursuiuoient les autres, quen'ayans presque pas loisir de se reconnoitre, ils se sauuerent dans la forest.

Tandis que cela se passoit ainsi, celuy qui m'auoit en croupe derriere son cheual, voyant fuir ses compagnons, & ceux qui les auoient attaquez venir versluy, prit l'épouuente de telle sorte, qu'en faisant retourner son cheual vers le lieu d'où nous venions, ie tombay sur le sable sans qu'il s'en apperceust. A peine fus-ie releuée de ma cheute, que ie fus abordée à l'instant par quelques vns de cette grande troupe, qui parloient vn langage que ie n'entendois pas plus qu'ils entendoient le mien. Apres qu'ils m'eurent mis en croupe derriere l'vn de leurs compagnons, ils me menerent à leur Ca-

pitaine, & me presenterent à luy avec grand honneur, & respect. Iamais ie ne vy plus de ciuilité qu'en auoit cet étranger, il me salua fort courtoisement : mais comme il vid que ie ne pouuois répondre à ce qu'il me demandoit, il fit approcher vn truchement qui parloit Grec passablement. Ie fus surprise de tant de tristesse, que ie desiray de bon cœur être plutôt parmi les Lions de cette cōtrée, qu'entre les mains de ces nouveaux tyrans. Lors que i'entendis qu'à plusieurs fois ce truchement m'excitoit de parler ; ie luy dis en fin que i'étois la fille d'vn marchand de Cypre, qui m'auoit conduite à Berenice, pour me laisser entre les mains d'vn mien oncle habitant de cette ville, qui me vouloit faire son heritiere faute d'enfans. Com-

me les esprits arrêtez par quelque accident qui cause en eux cet effet, reprenent leurs fonctions l'un après l'autre, lors que l'un d'eux commence à se mouvoir; aussi ma langue déliée, donna vigueur à mes autres sentimens, de façon qu'ayāt l'usage de mon iugement, & de ma memoire, par la guerison de mon cerueau troublé, ie fis cette réponse. Je iugeay bien qu'il n'étoit pas bon que ie disse être natieue de Cartage, de laquelle les Cyreniens sont ennemis mortels, à cause de leurs anciennes querelles, & avec eux tous leurs autres voisins. Lors que ie connus que le Chef de cette bande me traittoit doucement, i'eus la hardiesse de raconter en quelle façon i'auois été prise par des volleurs, qui étoient ceux-là mêmes qui s'étoient saueez dans

la forest : mais qu'un plus grand nombre, qui tenoit un mien frere prisonnier, étoit encore aux aguets pour s'emparer de quelque nouveau butin. Je n'eus pas plutôt acheué de dire cela, que ces gens firent un cri effroyable, & ietterent leurs javelots dans l'air, galloperent soudain apres une autre bande d'hommes à cheual, qu'ils virent venir vers eux. Etonnée, si iamais fille le fut, je regarday où ils alloient, tandis qu'on m'emmenoit avec leur bagage, & je vy que ceux qu'on poursuivoit, étoient ceux-là même qui nous avoient chargez, & pris en ces oliuiers : Qui me le fit encore mieux croire, c'est que je connus parmi eux Filidias à son habit.

Ces miserables Cyreniens n'ont pour tout vêtement que deux

peaux de chéures attachees , & noüees sur l'épaule gauche, qui repassent sous l'aisselle droite en façon d'écharpe, pour auoir le bras droit libre. Ce qui couure leurs cuisses, & le reste de leur corps, sont des brayes qui leur pendent iusques au dessous du genoüil, faites d'une espece de gros tissu, qu'on fait en ce pays, avec du poil de chéure. Ils enuoloppent leur teste, d'une large bande de toile de coton, teinte en couleur iaune, dont vn bout pend par derriere sur le col, & del'autre qui est plus long, ils en couurent leur bouche, afin de cacher leurs dents, qui sont toutes noires & pourries, à cause des dattes qu'ils mangent pour toute viande. Voylà comme sont vêtus ces volleurs, iugez Madame, s'il ne me fut pas bien aisé de connoitre Filidias.

Quand ces canailles virent qu'on couroit à eux, pour euitier leur perte, ils se mirent à fuir, & Filidias avec eux. Helas! dis-je alors, pourquoy fuyez-vous, Filidias, au lieu de vous approcher de moy? Nous auons ci-deuant cherché tous les moyens de nous vnir, & maintenant par vôtre fuite vous vous éloignez de ma presence comme si elle vous étoit odieuse. Mais pourquoy, malheureuse, vous blâmay-je? sçay-je pas bien que vous ne me croyez pas si prez de vous, & que si vous le sçauiez vous vous jetteriez entre les bras de ceux même que vous fuyez? O fortune variable, qui ne fais état des amans, que pour t'en iouïr de même que le vent fait des feüilles seches d'un arbre! Tu te moques de Filidias, & de moy, en la presence de l'un,

& de l'autre. M'en prendray-je au destin ? non, il est ferme & constant ; C'est donc de toy seule de qui ie me dois plaindre. I'ay souffert de grands maux , i'en ay été deliurée, ie suis retombée en vn eminent peril, & ie ne sçay pas qui m'en pourra retirer ; puis que celui qui le deuroit faire est tombé en même peine, & peut-être en vne plus grande disgrâce. Ha ! Fortune, ennemie des humains ! mets toy tout à fait en colere contre-moy, abisme moy dans ces sablons , autrement ie diray que tu n'es plus Deesse : mais bien vne trompeuse, qui par de beaux semblans attire les hommes à te suiure pour les precipiter, & les perdre.

Cependant que j'iniuriois ainsi cette inconstante Deesse, il sortit de mes yeux vn deluge de larmes,

quidonna fin à ma plainte, qui ne fut point ouïe de ceux avec qui i'étois. Quand ie me fus vn peu remise, & que ie consideray que ni mes pleurs ni mes ennuis ne pouuoient en rien soulager ma misere, ie resolus d'auoir patience, & d'attendre constamment tout ce que les Dieux ordonneroient sur ce sujet. Mais Claristée, l'interrompit Feliciane, que deuint vôtres Filidias? Helas! Madame, que cette separation fut cruelle! ie n'en ay pû rien apprendre depuis, & ie suis encore à en sçauoir des nouuelles. Sans doute que les Dieux m'estimans indigne de posseder Filidias, m'ont priué de sa veüe à cette occasion. Ha Claristée! luy dit Feliciane, ie voy bien que vos auantures ne sont guere differentes des miennes, voylà pourquoy ie vous prie

d'en continuer le recit.

Tandis que i'étois avec ceux qui conduisoient le bagage, poursuivit Claristéc, ceux qui auoient couru contre les Cyreniens, furent tout le iour à la campagne pour attraper ces voleurs, & ne retournerent à nous que sur le soir, où nous arriuâmes à vn petit village composé de huit cabanes seulement, par lequel passe vn petit ruisseau, qui descend de la môtagne d'où sourd le fleuve Laton. Sur ce ruisseau, qui n'auoit guere plus d'vn pied de large, furent soudain leuées, & tenduës deux tentes & pauillons, & cependant qu'on les dressoit le truchemenr vint à moy, & me pria de ne treuuer point mauuais si son Seigneur ne me venoit pas voir, parce qu'il luy étoit defendu de parler à aucune femme durant le

voyage qu'il faisoit au Temple de Jupiter Hammon. Je fus bien aise, si ie le pouuois être dans mon malheur, de sçauoir que cet homme étoit si religieux, ie priay le truchement de dire à son maistre comme dès mon enfance ma mere m'auoit vouïée à Diane, que ie faisois profession d'être religieuse, & que ie le suppliois tres-humblement de permettre que ie m'en retournasse à Berenice, d'où nous n'en étions pas encore guere éloignez.

A demie heure de là, ce truchement me vint treuuer, & me rapporta que son Maistre étoit fort aise, de ce que l'occasion s'offroit de montrer à Diane, en m'assistant, la deuotion qu'il auoit pour elle, comme fille du Dieu au Temple duquel il s'acheminoit. Que pour témoigner le zele qu'il auoit de

les servir, il me feroit reconduire où ie souhaitois : mais que ce ne pouuoit pas être qu'en repassant, parce qu'il n'osoit pas pour lors se dégarnir de les gens, veu le difficile chemin qu'il auoit à faire parmi des volleurs, comme il venoit de l'épreuuer. Qu'à ce sujet il me prioit d'auoir patiëce, & de faire ce voyage avec luy, pour implorer l'assistance de Diane, & faire en sorte avec Iupiter qu'il eût bonne réponse de son Oracle qu'il alloit consulter. O Dieux ! m'écriay-ie deuant ce truchement, que ie m'estime heureuse parmi mon malheur, d'auoir été retirée d'entre les mains des volleurs pour être mise en la puissance d'un si religieux homme ! Que les mêmes Dieux le conseruent, & sa troupe aussi ! Mais, Monsieur, m'adressay-ie au même tru-

chement, faites-moy la faueur de me dire comme se nomme vôte excellent Capitaine, de quel pais il est, & pourquoy il va consulter l'Oracle de Iupiter? ie ne vous supplie de cette courtoisie qu'entant que vous puissiez satsfaire à ma curiosité sans vous nuire. Madame, repartit cet homme, ie ne blâme point vôte d'essein, au contraire ie le treuve iuste, est-il pas bien raisonnable que vous sçachiez qui nous sommes; puis que vous ne nous auez point celé qui vous étiez? pour vous contenter ie vay vous raconter ce que vous desirez sçauoir.

Nôte Capitaine s'appelle Sofonax, l'un des plus fameux personnages de nôtre Royaume, qu'on nomme Nasamone, situé prez la grand' Sirte, qui pour être prez de

la montagne est assez fertile à cause de la fraischeur des ruisseaux qui coulent au bas d'icelle. Nos habillemens, & les harnois de nos chevaux témoignent bien que nous ne sommes pas necessiteux, comme le sont ces voleurs de Cyreniës. Nous nous vétions de draps, que nous recourôs des marchands de Nubie, qui passent vne fois l'an par nôtre pais en s'en allans à Cartage porter des dens d'Elefant, de l'or, & des pierreries, en échange dequoy ils rapportent des draps, & des camelos, qu'ils nous distribüent pour des dattes, des sebestes, des juiubes, de l'orge, & autres fruis, qui leur manque dans leur pays, à cause de la chaleur excessiue qui regne dans leurs sablons. Ce qui oblige nôtre Roy d'enuoyer Sofonax à l'Oracle de Iupiter, est que ce Prince

Prince a songé en dormant, que son Royaume brûloit, quel incendie auoit commencé vers l'Etio pie, & que le feu durerait deux ans à consumer tout. A son réueil, il enuoya l'un de ses Prestres prier les Dieux sur la sepulture de son pere, sans qu'il bougeât de là qu'il ne fût endormi, afin que pendant son sommeil, il pleût à leur diuinité de reueller à ce Sacrificateur l'interpretation du songe que le Roy auoit fait.

Le lendemain, ce Prestre rapporta que ce songe signifioit vne grande secheresse causée par le vêt du Midi, qui souffleroit continuellement durant deux années. Cela remit en la memoire de ce Prince, ce que l'on disoit des Psilles, au Royaume desquels ses predecesseurs auoient succédé, qui auoient

été engloutis dans les sablons, que le même vent du Midi auoit assembles en vne si grande abondance, qu'il n'étoit resté pas vn seul de ses peuples. De peur qu'il en arriue autant aux Nasamoneens, le Roy enuoye au Tēple de Iupiter Hammon Sofonax, pour supplier sa Diuinité, de vouloir détourner son ire de dessus luy, & luy declarer quels sacrifices il souhaite, pour la recompense, & la memoire du bien qu'il espere en receuoir. Ce remüement de sablons arriue bien souuent en ces desers, aussi croy-ie que c'est ce qui a rendu ces lieux-là inhabitables. On pourroit auoir labouré, & semé en certain endroit avec vne grande esperance de recueillir les fruis de son labeur, qu'en vn moment le vent aura couuert tout le labourage de sablons de la

hauteur de douze pieds. Iugez
quelle apparence il y a de s'amuser
à cultiuer la terre en ces contrées!
Ceux qui passent par ces païs ne
connoissent point le chemin à la
trace ; ils se seruent d'un certain
instrument qui a vne aiguille sou-
tenüe sur vn petit puiot, sur lequel
elle se tourne fort lentement, & à
châque bout il y a deux petites la-
mes de même matiere percées, &
à chacune vn petit trou qui se re-
garde l'un l'autre. Le puiot est au
milieu de la circóference d'un cer-
cle, tiré sur vn tableau de bois, à
l'extremité duquel sont marquez
les vens. Pour s'en seruir il faut
tourner l'aiguille, iusques à ce qu'elle
se treuue sur le vent qui vient de
la region où l'on veut aller, & par
ces deux petis trous on remarque
le plus loin que l'on peut, quelque

chose à quoy l'on prend son chemin. Mais d'autant qu'en ces campagnes sablonneuses on n'y void guere, ni arbre, ni côtau, en cette difficulté on regarde la nuit à quelque étoille, par la clarté de laquelle, le iour pareissant, on suit son chemin comme l'on peut. Je vous ay dit cela, Madame, parce que ce même instrument nous seruira beaucoup quand nous aurons passé le mont de Barcites, & que nous entrerons dans les desers que nous n'abandonnerons point, que nous n'approchions le Temple où nous allons, qui n'a pris ce nom d'Hammon qu'à cause que ce mot signifie sablonneux. Ce n'est pas qu'il soit situé en vn lieu, ni sec, ni stérile: mais seulement parce qu'on n'y peut arriuer de quelque pays que ce soit, qu'apres auoir trauersé

ces grands desers pleins de sables. Je croy qu'il vous doit suffire de ce que ie viens de vous raconter, i'en demeure là, attendant que l'experience vous en apprene dauantage; cependant consolez-vous ie vous prie, ie vay treuuer Sofonax, & luy dire la constante resolution que vous prenez de l'accompagner. Apres qu'il m'eut salüée, il s'en alla sans me donner le temps de luy repartir.

Je songeois encore à l'horreur des desers dont ce truchement m'auoit entretenuë, & aux sablons mouuans, qui faisoient en si peu de temps de si hautes montagnes, quand ie le vis venir vers moy, avec plusieurs autres personnes avec lui, qui me dresserent vn petit pail-
lon, où ie fus mise toute seule, & où l'on me seruit comme si i'eusse

198. *Peristandre,*
été la fille même de Sofonax.

Le lendemain nous commençâmes à marcher, le Capitaine alloit deuant, & moy apres accompagnée des gens qu'il auoit ordonnez pour ma garde. Pendant quinze iours nous côtoyâmes tousjours la montagne, & fuiuimes ce chemin, quoy qu'il fût bien plus long, tant parce que celuy qui est le plus court est fort dangereux, pour les sables qui sont si deliez, qu'il est impossible aux cheuaux de hâter le pas, qu'à cause aussi des Lions, des Tigres, & des Leopars, qui se rencontrent frequemment dans ces desers, & qui deuorent les Hommes. Pour confirmer l'opinion qu'on auoit de moy, ie pris la coustume de m'abstenir par certains iours de viande, & ie neme couchois iamais guere, qu'apres auoir

fait certaines ceremonies. Le soir que la Lune commençoit à parétre, ie faisois mes prieres en langage Grec, sans me seruir de ma langue maternelle, de peur d'être reconnüe. Ainsi que nous marchions le long de la montagne, nous rencontrions souuent de petites veines d'eau, qui faisoient vn petit ruisseau, qu'à bien prez de là, nous voyions se perdre soudain dans le sable, sans laisser apres soy aucune humidité. Là nous faisions boire nos cheuaux, & leur faisions paistre l'herbe qui étoit le long de ces riuages. De toute nôtre trouppes, il n'y auoit que quelques esclaves Etiopiens, qui descendoient de cheual pour donner de l'eau dans des tasses de bois, au reste de la compagnie, qui ne mettoit pied à terre qu'au soir, & au lieu où l'on dres-

soit des tentes pour se reposer. Durant la nuit on faisoit bonne garde. La viande que nous mangions étoit du mouton seché, & cuit au Soleil, & des fruis secs nous seruoient de pain.

Quand nous eûmes passé la montagne de Barcites, l'instrument dont on m'auoit parlé nous seruit bien, nous fûmes 4 iours à passer ces desfers, avec vne grande apprehension que le vent du Midi s'eleuât, qui étoit la principale crainte dont l'on pouuoit être saisy en ces horribles lieux; parce que c'étoit de là que les passans treuuoient leur mort asseurée. L'imagination seule qu'on auoit de ce peril, donnoit de la frayeur aux personnes les plus hardies, Sofonax même n'en étoit pas exempt. Mais qui n'eût eu peur aussi de voir autour de nous les sa-

blons semez d'ossements de corps morts, qui auoient rencontré leur sepulture dans cette campagne effroyable, par vn semblable malheur que celui que nous craignions? A n'en point mentir, Madame, ie confesse que ie mourois de peur de voir ces épouuentables objets qui me representoient continuellement le visage de la mort.

Durant la nuit, il faisoit vne rosée si grande, qu'en moins de deux heures nous en recueillions dans des vaisseaux de cuiure assez suffisamment pour abreuuer nos chevaux. Il n'étoit que le iour, où eux, & nous, souffrions bien pour la soif qui nous tourmentoit, sans trouver moyen de l'étancher. De transporter de cette rosée en quelque bouteille, il étoit impossible, attendu qu'en vn instant elle étoit

corrompüe à tel point, que qui en eût voulu boire fût mort indubitablement. Pour plus de tourment encore, nous ne treuuiions aucun arbre pour nous mettre à couuert, & nous épreuuiions que sous nos tantes mêmes nous sentions vne chaleur plus étouffante que quand nous marchions.

Lors que nous eûmes trauerfé ce desert sans peril, nous entrâmes en vn autre qui n'étoit point different du premier, qu'en ce que le sablon de celui-ci étoit plus ferme, & pierreux qu'en celui-là. Le troisiéme iour de nôtre entrée en ce second desert, nous apperceûmes la region où est situé le Temple de Iupiter, que nous découurîmes par la cime des grands arbres qui sont en cette cōtrée, & qui font vne longue forest assise sur vne si haute

montagne, qu'à la regarder il sem-
ble qu'elle touche aux nûes. Qu'à
voir ce delectable lieu, nous mar-
châmes tous d'un grand desir d'a-
border ce gracieux ombrage, dont
nous n'auions ioüy il y auoit si
long-temps ! Le cinquième iour,
nos yeux eurent le contentement
de voir les oiseaux voller dans l'air,
quand nous fûmes plus prez nous
vismes aussi en la campagne des
Aigles, & des Corbeaux, non pas
ensemble : ceux-ci craignent trop
les serres de ceux-là.

Sofonax, qui vid que toute sa
compagnie se réjoüissoit d'une si
agreable veüe, defendit étroite-
ment à ses gens de ne point tirer
leurs arcs sur ces oiseaux, non pas
mesme contre aucune autre espece
d'animaux, de crainte qu'il fût tué
quelque beste consacrée à Iupiter.

Ce Capitaine étoit trop vniuersel, pour ne sçauoir pas que les Egip- tiens auoient plusieurs animaux en grande recommandation, & com- me les Hammoniens leur étoient voisins, il creut qu'ils étoient de même religion, & obseruoient mé- me ceremonie. Comme si Iupiter nous eust voulu donner vne bon- ne augure de nôtre voyage, il fit tomber du Ciel vne si douce pluye pour nous rafraichir de tant d'im- pitoyables chaleurs, & d'ardentes alterations que nous auions souf- fertes durant douze iours, que nous en fûmes tous ravis de ioye & de contentement. Que pendant ce temps-là, mon visage changea bien de couleur! l'ardeur du Soleil me le noircit de telle sorte, que ie n'étois pas connoissable. Que cette pluye nous fut agreable, &

que nous nous en seruimes avec delice! Apres que nous en eusmes fait nos tres-humbles remerciemēs au Dieu qui nous l'auoit enuoyée, & qu'à genoux nous luy en eusmes rendu des graces infinies, nous é-tanchâmes la soif que nous auions si long-temps endurée. C'étoit vn plaisir extreme de voir les differentes postures dont l'on se seruoit pour boire; ceux qui n'auoient point de gobelets pour receuoir l'eau, serenuersoient la teste en arriere, & tirans la langue hors de leur bouche, receuoient vne grande volupté de la sentir tomber dessus, & entrer dans leur estomac.

Enfin, apres plusieurs fatigues, & vn nombre sans nombre de tourmens, & d'apprehésions, nous nous vismes dans les forests que nous auions apperceuës de si loin.

Plusieurs ruisseaux d'eau douce, qui coulent sous la verdure des arbres, & qui causent vne fraicheur delicieuse, rauirent si bien nos sens, que pour trop d'aise & de plaisir, Sofonax, & toute sa troupe, en perdirent presque l'usage pour vn temps. A dire vray aussi, Madame, c'est vne chose du tout admirable, de treuver vn tel changement en si peu d'espace! A peine fûmes-nous sortis des ardentcs chaleurs, qui rendent ces desers inhabitable, que nous entrâmes dans vne region temperée, fraiche, habitée, & plaisante à merueille. A iuste raison pûmes nous dire que nous étions dans les isles fortunées, puis qu'à voir ce que nous vismes, & qui ne peut être creu que par ceux qui l'ont experimenté, il ne nous fut pas difficile à nous imaginer que

Jupiter se plaisoit à faire sa demeure en ce Temple, où avec tant de fuiet les Roys & les grands Seigneurs consultoient souuent son Oracle. Certes, ie confesse que ce lieu est tout rempli de diuinité, veu le transport que ie receus au moment que i'entray dans cette forest: Mon esprit s'émeut tellement, qu'il me sembla de parler avec les Dieux, & d'être plutôt au Ciel qu'en la terre. Sans doute que ce séjour est tout mysterieux, on y a trop de rauissemens pour ne le pas croire extraordinaire! Sa beauté, sa douceur, & son air temperé, donnent bien assez à connoître qu'un puissant Dieu y fait sa residence. Je ne fus pas seule en ces sentimens, Sofonax en eut de semblables, & beaucoup d'autres furent de nôtre opinion.

Ce qui nous confirma dauantage cette verité, fut l'humeur des habitans de cette contrée, qui en leurs gestes, en leur maintien, & en leurs discours, se montroient asseurez, contens, gracieux, & charitables. Comme s'ils eussent été nos parens ils nous prioient de descendre en leurs loges, nous voyans passer, pour y boire & manger : mais Sofonax les remercia courtoisement, sur ce qu'il auoit resolu de ne descendre en aucun lieu, qu'il n'eût auerti le Roy de sa venüe, & qu'il ne fût même allé visiter le Temple vers lequel nous nous acheminïos. Par le chemin nous voyions çà & là vn grand nombre de cabanes des habitans de ce païs, qui ne sont faites que de bois, & couuertes de feüillards si addroitement ployez & ferrez en pointes, que l'eau qui
tombe

tombe du Ciel n'y peut entrer. Quand nous fûmes à vne iournee du Temple, Sofonax fit auancer deux de ses gens avec vn Hammonien, pour auertir les gardes du Roy de son arriuee. Ma grande amie, l'interrompit alors Feliciane, ie vous prie de vous ressouuenir bien de tout ce que vous vistes dans ce fameux Temple, & de m'en faire le recit, parce que i'en ay oüy autrefois raconter des choses merueilleuses, & asseurer qu'il y a vn grand rapport, & correspondance de l'Oracle qui est en ce Temple, à celuy qui est à Dodone en nôtre pais. Madame, repartit Claristee, asseurez vous que ien'oublieray rien à vous conter de tout ce que i'ay veu, ie vay vous en entretenir.

Vous sçaurez donc, Madame,

luy dit-elle, qu'en cette heureuse contree il est vn Roy, qui commande à tous les peuples, & qui fait sa demeure au milieu des forêts, & dedans vn enclos de trois murailles, qui contiennent vn grand circuit, & qui sont separees les vnes des autres par vne fort longue espace. Dans la premiere se tiennent les gardes du Roy, en la seconde est le logement de ses femmes, & concubines, & de ceux & celles qui les seruent, & en la derniere est le logis du Prince même, & de ceux qui l'accompagnent, soit pour son plaisir, soit pour son seruice. Le Témple est en l'enceinte de l'appartement des femmes, il contient bien la moitié de l'enclos, tant pour la demeure des Prestres qui seruent au Temple, que pour les Religieuses. Les murailles de ce Palais n'ont

point été bâties pour seruir de forteresse, ni de rempart, cōtre aucuns ennemis: elles n'ont été faites que pour la beauté, & montrer qu'elles sont les marques d'une grandeur royalle, qui se doit distinguer d'avec les autres choses, qui sont au dessous d'elle, & qui n'égallent point, ni sa pompe, ni sa richesse. A quoy bon être forte cette charmante demeure, puis que les Roys, & les habitans de ce pays, ayans Jupiter pour leur assistance & pour leur compagnie ordinaire, ne craignent point d'être assaillis? Ils ont trop de fois éprouvé, leur ay-je ouï dire, pendant le séjour que j'ay fait en ces lieux, qu'il arriue toute prosperité à ceux qui font ce voyage avec bonne deuotion enuers leur Dieu, comme il auint à Alexandre le Grand, qui le fit sans y être obli-

gé que par sa deuotion particuliere. Qu'arriua-t'il à Cambises, qui resolut temerairement de conquerrir à force d'armes ce Royaume, & de brûler ce saint Temple? Lors que sa puissante armee fut bien auant dans ces desers affreux, s'éleua-t'il pas soudain vne furieuse tempeste, qui émeut tellement ces sables deliez, que toutes ses troupes en furent abismées, & qu'il ne resta pas vn seul homme qui pust dire des nouuelles de ce memorable châtiment? Reseruous ces particularitez à vne autre fois, Madame, & continuons nôtre voyage.

Lors que nous fûmes arriuez à l'entrée de la premiere muraille de ce Palais royal, nous attendismes quelque peu de temps le retour de nos gens, qui reuinrent avec vn des gardes du Roy, qui étoit allé

avec eux. Sofonax ayant eü permission d'entrerauec toute sa troupe, nous cominençâmes à marcher au milieu des soldas de ce Prince, qui étoient rangez en haye des deux côtez, tenans en leurs mains des jauelots fais de certaines canes, qui viennent d'Egypte, & qui sont si grosses qu'elles emplissent le poing. L'habillement de ces gardes est vn voyle de soye de telle couleur qu'il plaist à celuy qui le porte; ils le mettent en écharpe, & du bout qui pend ils s'en ccignent le ventre en forme d'vne ceinture, avec l'autre bout, & laissent tomber les deux, iusques au delà du genoüil. Ils portent sur leur teste vne forme de morion, la matiere duquel ne se void point, parce qu'il est tout couuert de plumes d'Autriche, au dessous pendent leurs che-

ueux, qu'ils ont tous crespez comme les autres habitans de l'Affrique.

Quand nous eûmes trauersé ce premier enclos, qui n'est point la demeure de ces gardes, nous rencontrâmes à l'entree du second, les Prestres du Temple. Dès que Sofonax les vid, il mit pied à terre, & le reste de sa troupe à son exemple, & les ayant saluez, ils inclinèrent fort bas leurs testas, & ayans par là témoigné l'honneur qu'ils rendoient à nôtre Capitaine, ils s'en retournerent tous vers le Temple. Apres ces Sacrificateurs, & sans aucun interuale, suiuiot vn grand nombre de femmes & de filles, qui nous firent vn pareil salut, & qui nous montrèrent par signe que nous les deuions suiure. Ces Religieuses en cheminant chan-

toient en leur langage des chansons à l'honneur de Iupiter. Lors que les Prestres furent arriuez à l'entree du Temple, ils se rangerent d'un, & d'autre côté, les Religieuses entrèrent dedans en continuâs leurs chants, & nous demeurâmes au dehors. A un moment de là, nous vismes quatre autres Prestres, qui venoient du profond du Temple vers nous, accompagnans le grand Sacrificateur, qui étoit porté dans vne chaire à cause de sa grande vieillesse. A son arriuee, tous les Prestres se prosternerent en terre, & nous aussi, alors ceux qui étoient venus avec ce venerable vieillard, mirent dans de certains vaisseaux d'or, pleins de feu, des drogues aromatiques, qui rendirent vne odeur si agreable, que nos sens en furent tous ravis.

Sofonax instruit par quelqu'un, s'avança vers le grand Prestre, & s'étant mis à genoux, ce vieillard luy dit; Que son Roy auoit pour agreable son arriuee, puis qu'elle n'étoit qu'à dessein de consulter l'Oracle de Iupiter, & adorer sa diuinité. Incontinent apres cette réponse, le grand Prestre s'en retourna avec tous les autres, & Sofonax accompagné des plus apparens de sa troupe le suiuit, me faisant signe d'aller avec luy.

Entrez que nous fûmes dans le Temple, nous vismes en forme d'un Autel, vne table de marbre blanc, soustenuë de quatre petites colonnes faites de même matiere, hautes de trois pieds. En cet endroit du Temple, qui est vers la porte d'Orient, se void encore quatre autres colonnes de marbre, de

la hauteur de quinze pieds, assises à neuf pieds l'une de l'autre, & entourées de quatre grands voyles de lin pendans depuis le haut iusques au bas. Apres qu'on eut tiré l'un de ces voyles qui sert de custode, Sofonax fit ses prieres & ses presens à Iupiter, qui furent, six dens d'Elefans en memoire de Bacus, qui accompagné de ces animaux, venans d'Indie, auoit subjugué la Libie qu'on nomme aujourd'huy Affrique, & de quatre peaux de Lion en l'honneur d'Hercules fils de Iupiter. Apres cela, il donna une grande coupe d'or, haute de deux pieds, pour ieruir deuant le Dieu en forme d'un encensoir. Ces presens furent mis deuant ces quatre petites colonnes sur un tapis de soye pendant iusques en terre. Le grand Prestre ayant té-

moigné que ces dōs étoient favorablemēt receus, fit signe à Sofonax de se retirer, ce qu'il fit aussi-tôt.

Auant que de sortir de ce Temple, ce Capitaine demanda à l'un des Prestres qui l'auoit conduit, s'il n'y auoit pas moyen de parler à la Supérieure des Religieuses? Il luy fut répondu qu'elles étoient toutes égales: mais que tant qu'elles étoient, leur humilité les faisoit volontairement obeir à la plus ancienne, qu'il alla querir incontinent. Cependant, Sofonax me fit entendre par le truchement qu'il étoit obligé d'aller saluer le Roy des Hammoniens de la part du sien. Que la crainte qu'il auoit de faire faire vn mauuais iugemēt de moy, s'il me menoit ainsi seule, & sans être accompagnée d'autres femmes, étoit cause qu'il auoit resolu

de prier ces Religieuses de me recevoir en leur compagnie, iusques à ce qu'il me viendroît reprendre. Je le remerciay le plus humblemēt que ie pus, luy faisant dire que ie luy étois trop obligée du soin qu'il auoit de moy, & que ie treuuois parfaitement bonne sa resolution.

Tandis, l'ancienne de ces Religieuses vint à nous, & Sofonax luy ayant fait représenter par son truchemēt de quelle façon il m'auoit deliuree d'entre les mains des voleurs, & que i'étois vne Religieuse voüée à Diane, la fit supplier de me retirer avec elle pendant qu'il iroit faire la reuerence au Roy. Cette vieille Dame me vint aussi-tôt baiser, me faisant dire, qu'elle & toutes ses compagnes se sentiroient fort heureuses de m'auoir avec elles, non pas seulement pour si peu

de temps : mais tout autant qu'il me plairoit. Que pour me diuertir, & empêcher que iem'ennuyasse, elle me feroit entretenir par des filles de mon âge, qui parloient fort bien le langage Grec. A peine m'eut-elle fait dire cela, qu'elle me prit par la main, & ayant pris congé de Sofonax, qui s'en alla treuver le Roy, elle m'emmena avec elle. Les gens de ce Capitaine allerent loger en des cabanes destinées à retirer ceux qui viennent à cet Oracle, & qui sont nourris par des hommes qui leur fournissent de viures aux despens du Roy.

A côté gauche de ces loges, est la demeure des concubines du Roy, qui est enclose de muraille, & l'on n'y entre point que de l'enceinte où est le Palais du Prince, non plus qu'aux maisons de ses femmes, qui

sont derriere celle des concubines,
& plus proches du Palais.

Le Temple est à main droite, & à l'un des costez, il y a vne entrée pour aller dans la demeure des Prestres, & à l'autre côté sont les logis des Religieuses. Ce fut en cet endroit que cette Abbesse me conduisit, & de là nous allâmes dans vne grande salle toute garnie de feüillards, où ie vis assises sur le plancher, vn grand nombre de filles qui tenoient chacune quelque ouvrage en la main. Soudain que nous fûmes entrées en ce lieu, toutes ces Religieuses se leuerent, & baissans la teste, témoignoiēt faire honneur à cette vieille Dame, qui leur dit ce qu'elle auoit appris du truchement de Sofonax, touchant, & ma profession, & l'état où m'auoit treuuee ce Capitaine quād

il me dégagea d'entre les mains des Cyreniens.

Aussi-tôt que cette Abbessc leur eut dit que i'étois vouëe à Diane, elles vinrent toutes par bandes me salüer, me faisant parétre par leurs actions qu'elles faisoient vne grande estime de moy. Ainsi que ie m'efforçois à mon possible d'vser enuers elles de toute la ciuilité requise, pour les dignement remercier de l'honneur qu'elles me faisoient, . vne ieune Dame de mon âge me dit en Grec, qu'elle étoit extrêmement aise de ma connoissance, & qu'elle auoit vn particulier desir de seruir ceux de ma nation. Au même temps que ie voulus répondre, ie commençay à me treuuer si extraordinairement mal que ie fus contrainte de le dire à la Religieuse qui venoit de me par-

ler, qui en auertit à l'instant l'Abbesse, laquelle luy commanda de m'emmener en sa chambre, & d'auoir soin de moy. A peine y fus-ie renduë, qu'une foiblesse me contraignit de me jetter sur le lit, où sans doute ie me fusse éuanoüie, si l'on ne m'eût promptement fait boire du vin de palme, qui me donna vigueur, & me fit reprendre courage.

Ie me doutay bien que mon mal naissoit d'auoir jûné trop longtemps, aussi n'auois-ie pas mangé depuis le soir precedent, & à cette heure de mon indisposition il étoit presque nuit. Tant y a que ma douleur augmenta de moment à autre, & ie fus saisie d'une forte fièvre. La crainte que i'eus que mon mal empêchât que ie m'en retournasse avec Sofonax, redou-

bla ma fièvre si violemment, que
i'en eus de furieuses réuerics, qui fi-
rent bien mal iuger de ma vie, du-
rant deux iours, & autant de nuis.
Tandis ie ne sceus point de nouuel-
les de Sofonax, le Roy l'auoit plus
long-temps retenu qu'il n'auoit
pas pensé, on luy auoit fait sçauoir
les singularitez du Royaume des
Nasamones, & des desers qui sont
au delà du mont Atlas.

Comme il eut quitté le Roy, il
s'achemina vers le logis des Pre-
stres pour me faire appeller par
quelqu'un d'eux; ce fut là qu'il ap-
prit ma maladie, & de mal-heur
pour moy, c'étoit à l'heure que la
fièvre me tourmentoit le plus. Il
eut tant de pitié de mon mal, qu'il
s'en affligea beaucoup; comme il
voulut me visiter, il apprit que les
hommes n'entroient iamais dans
l'appar-

l'appartement des Religieuses : mais qu'il luy étoit permis de parler à l'Abbesse dans le Temple. Qu'il fut affligé, me dit-on, de ne me pouuoir parler, ni executer la promesse qu'il m'auoit faite de m'emmener avec luy ! Il attendit encore deux iours, esperant qu'en cette espace de temps ma douleur diminueroit : mais elle augmenta dauantage, & mes maux furent bien si puissans, que durant que ie les souffris ie ne me ressouuenois ni de Sofonax, ni de Filidias, ni de moy-même.

Enfin, ce Capitaine apprenant que ie n'auois point de relâche, qu'au contraire mon mal empiroit tous les iours, & qu'il n'y auoit point d'esperance de me voir remise de long-temps, fut contraint de se resoudre à s'en aller. Auant que

de quitter cette demeure, il entre-
tint l'Abbesse dans le Temple, &
luy representa le sensible regret
qu'il auoit de mon mal, & de se
voir contraint à m'abandonner,
par les importantes affaires de son
Roy, qu'il obligeoient à l'aller treu-
uer en diligence. Que depuis son
audiance de congé du Roy Ham-
monien, il n'auoit sejourné qu'à
dessein de connoitre si ma douleur
ne s'appaiseroit point pour me ra-
mener avec luy. Mais que puis
qu'il étoit impossible, qu'il sup-
plioit tres-humblement cette Da-
me d'auoir pitié de moy, comme
d'une fille vouée à Diane, aban-
donnée de ses parens, & éloignée
de son pais. Qu'il luy plût d'en a-
uoir vn soin pareil à celuy qu'elle
auoit de ses autres filles Religieuses,
& qu'en faisant cette belle œuvre,

qui augmenteroit la renommée de sa sainte vie, elle en seroit recompensée du grand Dieu qu'elle seruoit, & de la Deesse de laquelle i'étois Religieuse. Que s'il plaisoit à Iupiter me redonner ma santé, il la conjuroit au nom de cette puissante Diuinité de me faire reconduire à Berenice ville des Cyreniens, si la commodité s'en presentoit. Pour marque de la bonne volonté qu'il auoit pour moy, il donna à cette Abbessse vne bague d'or enchassée d'une belle, & precieuse table d'emeraude de grande valeur, & vne lettre écrite en Grec par son truchement, pour me bailler le tout quand ie serois guerie. Apres auoir ainsi ordonné toutes ces choses, & auoir été asseuré par cette vertueuse Abbessse de les obseruer à son possible, il luy dit à

Dieu, & s'en retourna, & depuis n'ay- ie pas sceu de ses nouvelles, que lors que reuenüë en santé on me donna sa lettre, & la bague qu'il m'auoit laissée. Dés que i'eus en mes mains ces marques de bienveillance, ie me retiray à l'écart, & ouuris la lettre de Sofonax, que ie leus être telle.

SOFONAX A
CLARISTEE.

S*I vôte maladie ne m'eût point empêché de vous ramener à Berenice comme ie vous l'auois promis, ie m'en fusse allé hors de ce saint lieu beaucoup plus content que ie ne*

suis pas. Je n'ay pû séjourner
dauantage, mon honneur, &
mon deuoir m'ont contraint me
separer, ayant veu que de long-
temps on ne me faisoit esperer
vôtre guerison. Je vous laisse
avec de meilleures ames que
celles d'où ie vous ay retiree.
Remerciez les Dieux de ce
qu'ils vous ont fait treuuer un
si fauorable asyle. L'Abbesse
de ce lieu m'a promis qu'incon-
tinent que vous seriez guerie
elle vous renuoyeroit à Bereni-
ce, ie luy en ay laissé les moyens,
excusez mon depart, & tra-
uaillez à vôtre guerison, pour
faire plutôt vôtre retraite.

Cette lettre m'ayant fait voir le

retour de Sofonax, m'affligea beaucoup plus qu'elle ne me consola. Quand ie me vis renfermée dans ce Temple, sans esperance d'en sortir de long-temps, pour voir Filidias, que les volleurs auoient enleué, le moyen de retenir mes larmes? i'en versay vn deluge, mal-gré l'effort qu'on faisoit d'en arrêter le cours. Eusse-ie bien pû penser à cette mal-heureuse absence, & ne m'en plaindre pas de bonne sorte? Il n'y eut point d'industrie capable d'empêcher que ie ne fisse cette plainte. Ha! mon cher frere Filidias, ie connois bien que la rigueur de mon sort veut que ie vous die vn eternal à Dieu; puis que ie perds l'esperance de nous reuoir iamais. Je suis renfermée dans ces desers comme dans vn sepulcre: mais quand ie songe que vous pouuez

être encore en vn plus pire état que moy ; il n'est point de tourment qui égalle la peine que cette pensée me donne. Sofonax m'a retirée d'entre les mains des volleurs qui nous prirent : mais quoy ? est-ce être hors de tyranie, & sçauoir que vous y êtes engagé ? I'ay sujet de me louer de la rencontre que i'ay faite de tant de belles ames, qui prennent beaucoup de soin à me soulager : mais, Filidias, est-ce viure heureuse, que de viure sans vous, & n'auoir point d'esperance de vous reuoir iamais ? Qui vous pourra dire l'état où ie suis ? qui vous fera sçauoir de mes nouuelles, & qui m'en apprendra des vôtres, étans separez par des desers inhabitables, & si peu frequentez, qu'en vingt années à peine y void-on quelqu'un qui viene icy ? le sçay

bien que si vous sçauiez où ie suis, qu'il n'y auroit point de difficulté qui vous empêchât de me venir treuuer, deussiez vous employer toute vôtre vie à faire ce voyage, qui n'est facile qu'aux Roys. A Dieu donc mon frere Filidias. Si en vôtre absence ie parle seulement à vôtre esprit, receuez du mien ce baiser que ie vous donne. Je ne doute point que le Ciel ne permette que quelque bon demon soit le messager de nos belles affections, & qu'en dormant, ou veillant il ne vous represente la douleur que j'endure à vôtre sujet. Quelques horribles que soient ces lieux, ie conjure les Dieux de me faire voir souuent vôtre visage, vos actions, & vos desirs, afin qu'en trompant mes ennuis ie puisse lire en vôtre cœur, quoy que ie ne

puisse vous toucher.

A peine eus-je acheué ce discours, que je me sentis tellement oppressée, que mes larmes, ma parole, & mes soupirs finirent tout à coup, tant la douleur me mit en mauvais état. A cet instant, Manethisse (ainsi nommoit-on la Religieuse qui me gouvernoit, & qui parloit Grec) me fit boire vn grand verre d'eau mêlée de quelque peu de vin de palmier, qui me soulagea grandement. Apres ce soulagement, je me sentis libre de soupirer à mon aise, ce que je ne pouuois pas faire auparavant. Mais comme j'en pratiquois trop frequemment l'usage au gré de Manethisse, elle m'entretint de ce docte discours pour me consoler. Ma sœur, je ne puis raisonnablement accuser le déplaisir que vous ressentez d'é-

tre icy demeurée seule avecque nous; la compagnie de Sofonax est trop charmante pour ne vous en faire pas regretter l'absence. C'est vn témoignage de vôtre bon naturel, & vne marque de vôtre belle ame que ce sentiment, & pour n'en être pas touchée il faudroit auoir la dureté du marbre, & l'insensibilité des plantes. Les bons demons ont bien de semblables passions, comme nous l'enseigne nôtre Theologie. Lors qu'ils perdent le gouuernement d'une ame vertueuse, par l'abandonnement qu'elle fait de son corps, pour se retirer dans le Ciel, nous tenôs qu'ils en ont vn extrême regret, & que pour signe de leur deüil, ils font en l'air des hurlemens, & y excitent des tempestes. Cette passion leur vient à cause de la communication

qu'ils ont avec nous, viuans en nôtre même air, & participans à ce sujet à beaucoup de choses qui nous sont communes. Mais comme cecy les rend aucunement semblables à nous, ils ont cet auantage, au dessus de nôtre nature, qu'ayans vn libre commerce avec le Ciel, par cette grande étendue de l'air, qui leur est libre, pour ne pouuoir être contenus en quelque lieu limité, à cause qu'ils n'ôt point de corps sensible; ils sont doüez d'une immortalité qui les exempte de la fin des humaines passions, qui procedent de la terre corruptible, & sujette à routes sortes de changemens. C'est la cause pourquoy leurs passions ne durent pas comme les nôtres, étans supprimées par leur immortalité, qui leur apprend ce qu'il faut suiure, & ce qu'il

faut quitter. Or comme ces démons ont vne double communication, par l'vne desquelles ils reparent le defect qui vient de l'autre, les Dieux nous ont baillé la même faculté, bien qu'elle soit plus tardiue à operer en nous ses effets, parce que nous sommes comme prisonniers en nos corps, & consequemment plus sujets qu'eux en ces passions terrestres, desquelles nous sommes composé en grande quantité. Cette faculté pour nôtre regard est la raison, qui nous donne l'vsage des vertus, & qui nous les approprie. A n'en mentir point aussi sans cette regle, nous ne sçaurions agir qu'en confusion. C'est elle-même qui oppose à nos passions corporelles, les vertus de l'esprit, qui doiuent auoir plus de force, d'autant que ce qui est diuin

surmonte tous-iours ce qui est profane. Je n'ay dit cecy, ma chere sœur, que pour vous faire connoître que c'est par cette faculté que vous modererez sans doute vos ennuis, pourueu qu'en vous seruant de vôtre esprit, vous consideriez seulement qui vous êtes, & pour quel sujet vous êtes née. Alors vous ferez beaucoup plus d'état de ce qui est immortel, que de ce qui est perissable, de façon que ni le corps, ni ce qui en procède, ne vous sera point nullement considerable. Si vous vous êtes vne fois acquise cette puissance, d'élire les bônes, d'entre les mauuaises choses, vous vous representerez bien-tôt être cet esprit qui ne meurt point avec le corps, comme fait l'ame sensitiue, qui finit avec les brutes. C'est sans difficulté, que si nous ne faisons re-

luire en nous les rayons de cette belle vertu, qui nous separe des animaux, priuez de raison, & que nous n'en pratiquions incessamment les effets, que nous serons semblables à eux-mêmes, selon les humeurs dont nôtre corps sera composé. Pour euitier ce mal-heur, considerez, ma chere sœur, vôtre état, & vous connoitrez qu'étant vn feu tiré de ce premier feu celeste que l'on nomme esprit, vous deuez vouslaisser aller à la liberté de vôtre ame vertueuse, qui ne fera iamais rien d'elle-même, que ce qui est conforme à la Diuinité, selon l'usage de la raison, qui a tousjours accompagné Dieu en la creation de toutes ses œuvres. Quittez donc ces passions qui vous tourmentent si fort, & permettez que cette même raison vous guide à vn repos

qui n'est iamais troublé d'inquietude. Quel sujet auez-vous de vous plaindre excessiuement? les plaintes limitées sont permises: mais celles qui trauaillent le corps, & l'esprit sont defenduës. Auez-vous pas sujet de vous réjouïr, si vous considerez qu'étant tombée sous le pouuoir des volleurs, vous auez eü ce bon-heur d'en auoir été retirée par vn homme inconnu, au milieu des desers, & en vn país qui n'est accessible qu'à ces brigands, deuez-vous pas iuger que c'est par le secours du Ciel que vous auez été deliurée, veu qu'apres vótre deliurance vous auez été amenée en ce lieu saint & consacré au Dieu, qui est le pere de la Deesse à laquelle vous êtes voüée? A quoy bon accuser la Fortune, de ce que vous êtes tombée en ce peril! assurez-

vous, ma sœur, que c'est vne preuoyance de Diane, qui n'a pas voulu que vous receussiez les biens de vos parens, de crainte que par leur abondance vous oubliassiez son seruice, qu'elle aura aussi agreable en ce Temple, qu'au sien qui est en Efese. Vous vous affligez del'absence d'un frere: mais si vous pensez bien, qu'au lieu de vos plus proches, vous en auez treuue icy qui ne vous seront pas moins acquis ni affectionnez, vous vous imaginerez aussi-tôt que vôtres changement de sejour, n'est que comme si vous étiez venuë en celieu pour y voir des freres, & des sœurs que vous n'auriez iamais veus. Tant qu'il y a de Religieuses en ce Conuent, elles sont toutes autant affectionnées pour vous, que si elles étoient issues de vos memes parens,

rens, vous devez vous en asseurer, & faire autant d'état de ce qui est en leur puissance, comme de ce qui seroit absolument vôtre. Pour ce qui est de moy, croyez que ie ne vous delaisseray iamais, & que ie vous assisteray tous iours de la même sorte que vôtre merite & mon zele m'y obligent.

Voilà ce que me dit Manethisse, dit Claristee à Feliciane, iugez de l'esprit de cette fille, Madame. Je ne vous ay raconté cela que pour vous faire connoitre la science, & la sagesse qu'ont les anciennes Religieuses; puisque celle-ci, qui n'auoit que dix-huit ans, raisônoit de cette sorte, & en des termes si sçauans. Je vous laisse à penser la peine que i'eus à repartir à tant d'excellentes choses : Je fis ce que ie pus pour témoigner à cette obligeante Dame,

Q

que ie me rauissois des consolations qu'elle me donnoit, & que ie me ressouuiendrois toute ma vie de l'extraordinaire soin que ie voyois qu'elle prenoit, & pour m'assister, & pour remettre mon esprit affligé.

Pour si peu que ie luy pussé dire, elle me repliqua encore plus eloquemment, & avec plus de doctrine, ce me sembla, qu'elle n'auoit point fait. Cela n'est il pas étonnable, Madame, d'oüir parler si pompeusement, & avec tant de grauité, sans l'auoir appris, ni par liures, ni en des escolles particulieres. Pour le vous faire entendre, vous sçaurez que ces belles choses ne s'apprenent, entre ces Religieuses, que par les deuis familiers qu'elles ont ensemblement, lors qu'elles s'occupent à leurs ouurages; de fa-

çon que par cette pratique ordinaire, les sciences s'apprenent insensiblement, & demeureront avec elles, tout autant de temps que leur Temple, & leur religion dureront. Madame, il faut que j'avoue que ie receus vne parfaite satisfaction du discours de Manethisse, non pas encore tant pour les charmes dont ils étoient tous remplis, que pour cette pure & bonne affection que ie voyois qu'elle me portoit. Je n'étois pas si préoccupée que ie ne remarquasse bien qu'elle se contraignoit fort à retenir ses larmes, de peur d'exciter les miennes, & de crainte aussi de montrer qu'elle étoit sujette aux passions qu'elle venoit de blâmer, & de combattre.

A la suite de cet agreable entretien, toutes les autres Religieuses,

meües de compassion de mon infortune, me vinrent visiter, & Manethisse sans s'ennuyer, se plaisoit à m'interpreter, les discours, les raisons, & les persuasions même dont chacune d'elles se seruoient pour diuertir mes ennuis, & m'obliger à la patience.

En fin, quand i'eus bien considéré en moy-même, que tous les humains étoient sujets à de pareilles peines que les miennes, & que tôt, ou tard, il falloit se resoudre à souffrir patiemment les disgraces, veu que pour nous en garentir, il ne nous estoit pas permis de nous priuer de la vie que les Dieux nous auoient donnée, ie portay bien mon esprit à d'autres penſées. Ie deuins telle en vn moment, que changeant de passion, ie resolus d'oublier ma patrie, mon pere, Fi-

lidias & moy-même, & de n'auoir autre objet dans mon esprit à l'auenir, que ce qui se presenteroit de nouveau deuant mes yeux.

Pour mettre en pratique cette ferme resolution, ie m'efforçay le plus qu'il me fut possible, d'apprendre la lague du pays, afin d'entendre les discours de ces sçauantes Religieuses, qui n'ont point d'autre plus agreable entretien entre elles, apres la deuotion qu'elles professent, pour le Dieu qu'elles seruent. Sans vanité, Madame, i'appris plus avec elles, & de leur langage, & de leur doctrine, que ie n'en eusse pû apprendre en l'escole des plus sçauans Filosofes qui soient, ni en nôtre pays, ni en la Grece même, qui a la reputation de nourrir vn grand nombre de telles gens. Claristee, interrompit

Feliciane, vous sçavez bien que dès les premiers iours que i'eus vòtre connoissance, ie remarquay l'excel-
lence de vòtre esprit, & que ie ne pûs m'abstenir de le vous dire. Ie ne m'en étonne plus, maintenant que vous m'avez fait sçauoir d'où vous avez appris tant de belles choses; cela ne s'accorde pas mal à vòtre naissance, qui veut que vous soyiez eleuée au dessus des personnes communes. Lors que i'auray été remise en mes biens, assurez-vous, que si Octauiene me refuse point, ie vous emmeneray avec moy, pour vous en faire ioùir, & m'efforcer à vous faire viure d'une vie plus tranquile, & plus heureuse que n'est pas celle-là dont vous vivez en seruitude. En attendant que ce bon-heur m'arriue, ie vous prie de me raconter plus particu-

lièrement que vous n'avez pas fait, ce que vous avez appris du Temple de Jupiter, & de ses Prestres, & Sacrificateurs. Je me souviens bien que vous avez passé fort légèrement dessus ces circonstances, par ce que vous ne vous êtes étendue que sur vos mal-heurs, comme il étoit bien raisonnable à la vérité: mais à present que vous avez perdu si misérablement Filidias, efforcez-vous d'en supporter la perte avec constance, sans renouveler vos ennuis en y songeant. Ce n'est pas que ie ne vous estime fort louable, de vous représenter vn objet si aimable, & de n'en point noyer la memoire dans vos pleurs: mais il ne faut pas que pour y penser, vous vous en rendiez inconsolable. Madame, repartit Claristee, [¶]Filidias étoit trop parfait en toutes choses,

pour ne plaindre pas la perte que i'en ay faite, en le perdant i'ay tout perdu : mais pour vous répondre sur ce que vous venez de me dire, vous sçaurez que ie connois si apparemment l'affection que vous me portez, qu'encore qu'en Octauius i'aye le meilleur maistre qui se puisse treuuer, toutefois ie m'estimeray bien-heureuse de finir mes iours chez vous en telle qualité qu'il vous plaira; il n'est rien au monde à quoy ie me plaise plus qu'à vous obéir. Mais par ce que ie ne puis vous reciter qu'auec beaucoup de temps les merueilles du Temple de Iupiter, ni les ceremonies que i'y ay veües pratiquer pendant dix ans, que i'ay demeuré en ce lieu, ie vous prie de consentir que ie remette ce discours à l'issüe de vôtre dîner; il est tard. Allez.

faire vôtre charge, luy dit Feliciane, nous parlerons de ces belles choses quand vous ferez hors de vos occupations.

Dés que Feliciane eut disné, Claristee la laissant seule en sa chambre, s'en alla aussi prendre son repas. Apres qu'elle eut mangé, & mis ordre à ses affaires domestiques, elle fut revoir Feliciane, qu'elle treuva couchee sur le côté, ayant la teste appuyee de sa main, & les yeux tous humides, & baignez de larmes. Hé! quoy, Madame, luy dit Claristee, mes malheurs vous ont-ils tellement émeu, qu'ils ayent obligé vos yeux à couvrir vôtre visage de vos pleurs? Je ne doute bien que le déplaisir que vous recevez de ma peine, vient de vôtre bonté naturelle, qui vous excite à prendre cõpassion des miserables,

& que l'amitié même que vous me portez vous incite à plaindre mes maux. Claristee, replique Feliciane, à dire vray, vos tristes auantures sont à faire pitié, & à moins d'être barbare, on ne peut pas en ouïr parler sans en être touche bien sensiblement. Je confesse qu'aussi tôt que vous m'avez laissée seule, ie me suis si bien representee vos disgraces, que ie n'ay pû m'empêcher, ni de les plaindre, ni de les pleurer. Voulez-vous que ie vous parle franchement? Claristee, votre histoire est pareille à la mienne, & ie ne feray point difficulté de vous la dire, pourueu que vous me promettiez de n'en point parler, ni à Octaue, ni à pas vne autre personne: en vous la disant, ie me déchargeray d'une partie de mes ennuis, que, iusques icy, j'ay cachez

Je mieux que i'ay pû. Si vous avez bien dissimulé vos amours, en tēps & lieu, ie croy qu'il est fort important que i'en fasse de même. Madame, répondit Claristee, ne doutez point de ma fidelité; & croyez que i'aimerois mieux mourir que de vous trahir en découurant vos secrets, ni à Octaue, ni à aucune autre creature. Vous me faites trop d'honneur de vous confier à moy, & de m'estimer digne de sçauoir vos auantures, assurez-vous que vous ne vous repentirez point d'vser de cette franchise en mon endroit; Quand il vous plaira de les reciter, ie suis disposée à les ouïr. Alors Feliciane, faisant asseoir Claristee auprez d'elle, commença à discourir en ces termes.

*Histoire de Feliciane, & de
Peristandre.*

VOUS m'auez dés-ia ouïy dire à Octaue quel étoit mô pere, & sa condition, & quelles étoient sa fortune, son estime, & sa probité, ie n'ay plus à vous entretenir maintenant que de mes malheurs. Sçachez donc, Claristee, que ie demeuray orfeline de pere & de mere à l'âge de treise ans en nôtre ville de Melibee, & que ie fus mise sous la tutelle d'un mien parent, que Persez même choisit pour la conservation de mes biens, & de ma personne. Environ ce temps-là, il arriva en nôtre ville vne ieune Gentil-homme Athenien, que l'on nommoit PERISTANDRE, le

plus beau & le plus accomply en toutes sortes de belles, & de bonnes qualitez qu'on eût pû voir. Tous les plus apparens de Melibee faisoient estime de luy comme d'une merueille, tant à cause de ses perfections, qu'à raison de son pere, qui étoit vn riche Seigneur citoyen d'Athenes, qu'on nomme Policrates. Au sujet de quelque coup d'épee qu'auoit donné Peristandre en vne querelle d'importance, il fut contraint de sortir de sa ville, pour euiter la rigueur des Ordonnances, que le Senat faisoit seuerement obseruer pour maintenir mieulx l'Etat de la Republique. Encore que Policrates eût bien souuent fait des notables seruices au public, tant à la ville qu'à la campagne, soit dans les armées, ou autrement, il ne fut pas plus considéré qu'une autre

personne de moindre condition. Sa prudence luy conseilla de faire absenter Peristandre, afin que par son éloignement, & le temps, son crime se rendist plus excusable; Il le fit donc secretement embarquer sur la mer, pour se rendre à Melibee, où il se logea chez vn de nos citoyens, qui auoit épousé vne sienne tante sœur de Policrates. Il est certain que sans cette alliance il n'eût pas osé sejourner à Melibee, attendu que nous n'auions point de communication avec les Athéniens, parce que nous auions épousé le parti des Macedoniens ennemis de leur Republique.

La premiere fois que ie vis Peristandre, ce fut le iour qu'on celebrait la feste en l'honneur de Minerve. Je croy qu'auant que ie vous die ce qui reüssit de cette entre-

ueuë, vous sçerez bien aise que ie vous represente les belles ceremonies dont l'on vse pour témoigner combien l'on estime cette Deesse. Les filles les plus apparentes de Melibee, dont ic me treuuy du nombre, firent ce iour-là vne danse selon leur ancienne coûtume, & vne partie de cette troupe fut conduite par l'Abbesse du Temple, habillée tout ainsi qu'on a accoûtumé de représenter Minerue sur ses Autels, ou en quelque place publique, que l'on eleue son simulachre. Voicy comme étoit vétuë cette Religieuse; sa teste étoit couuerte d'un morion Corintien, & son corps iusques à la ceinture armé d'un harnois de guerre fait à la Gréque, & de là iusques en terre pendoit sa juppe, tissüe de fil d'or, & d'argent, & de soye, teinte en couleur bleu

celeste. Ses bras étoient nuds, elle tenoit en sa main droite vne lance, & de l'épaule du même côté luy pendoit en écharpe la courroye de cuir, à la boucle de laquelle étoit attache son écu, fait d'un gros tissu sur quoy étoit collee vne peau de chéure, au milieu de laquelle étoit peint vn visage de Gorgonne environné de serpenteaux, entrelassez les vns dans les autres, au lieu de cheueux. C'est de cette façon qu'étoit vêtue cette Abbessé, qui conduisoit vne troupe de ces filles dont ie vous ay naguere parlé. L'autre bande suiuit en grande ceremonie vn ieune garçon âgé de seize ans, qui representoit Apollon, & dont la cheuclure blonde pendante sur ses épaules deuant & derriere s'eleuoit en ondes, & de telle sorte, que ses cheueux ainsi bien disper-

sez, &

fez, & entourans son visage, rendoient vn pareil éclat que font les rayons mêmes du Soleil. Sa robe étoit d'un drap de soye verte, semée de plusieurs belles fleurs, & de diuerses couleurs, qui luy pendoit iusques au dessous du genoüil, ayant le reste de la jambe garny de bottines faites de cuir argenté, sur lequel étoient tirees en or quantité de figures differentes. Il portoit derrière le dos vne trouffe faite d'une grosse canne d'Indie, garnie en haut, & en bas, de deux cercles d'yvoire avec vne boule d'or, par où passoit l'écharpe faite d'un tissu de soye cramoisie. Il tenoit en ses mains vne lire, qu'il touchoit si admirablement bien, qu'on eût creu que c'étoit le même Dieu Apollon; Ses chansons n'étoient que des hymnes à la louange de Minerve,

& de ce Dieu de la lumiere. Au son de cet instrument dansoient en cadence les deux bandes de garçons, & de filles, avec la meilleure grace qu'il leur étoit possible. Cette douce armonie étoit facilement entendüe des deux troupes; par ce que la danse étoit de telle sorte ordonnée, que par les tours, & détours qu'on faisoit en plusieurs, & différentes figures, le ieune Apollon se treu-
noit presque tous-iours au milieu des deux bandes.

Cependant que l'on dansoit ainsi au parvis, qui est deuant le Temple, Peristandre étant venu voir cette feste, en admiroit, & la ceremonie & les pas, & les demarches de ceux, & de celles qui se faisoient considerer en cette danse. Je me ressouuiens que ce ieune homme étoit appuyé sur les murailles

du parvis qui entoure le Temple, & qu'à remarquer son action, il étoit tout aisé à reconnoître qu'il se plaisoit fort à voir nôtre rejoüissance. Il ne faut pas douter, qu'après auoir attentiuement regardé, & nôtre Minerue, & nôtre Apollon, il n'occupât sa veüe à regarder aussi les plus beaux visages qui fussent en cette compagnie. J'admirois en moy-même la peine que ie luy voyois prendre à nous obseruer toutes, comme si en la reueüe qu'il faisoit, il eût deu donner quelque prix à celle qui eût passée pour la plus belle en son esprit. Il fut assez long-temps occupé à ce diuertissant exercice: mais ie fus bien étonnée de voir, qu'à quelque moment de là, cessant de promener ses regards en tant d'endroits, il ne les attacha plus que sur moy. Ce n'est

pas que ie m' imagine vainement, que ie fusse plus digne d' être confideree que les autres, i' étois l' vne des moindres de cette bande de filles. Tant y a que Peristandre n' eut plus autre mouuement en ses yeux, que pour me regarder tant que dura nôtre danse. A dire vray, i' auoüe que dès que ie vis ce ieune homme appuyé sur le parvis du Temple, ie remarquay en luy des graces, & des agreemens, que ie n' auois point encore veus en personne de son âge. Mon cœur, & mes yeux, me le faisoient voir plus beau, & plus agreable que les autres, & quand apres luy ie regardois quelqu' autre visage, ie n' en treuuois point, ni de si rauissant, ni de si bien acheué que le sien. Madame, l' interrompit Claritree, le changement ne se fit pas en vous sans mystere, il faut que

vous croyiez qu'au moment même que vous enuifageâtes Peristandre, & qu'en luy vous treuuâtes tant de moyens pour le vous faire admirer, que ce fut l'Amour qui le rendit ainsi agreable à vos yeux. Vous commençâtes dès lors à l'aimer, & Peristandre à cet instant se rendit le maistre de vôtre cœur, comme auant cela cette même Diuinité vous auoit rendüe aussi la maistresse absolüe du sien. Sçachez, Madame, qu'aussi-tôt que cet agreable Grec arrêta sa veüe sur vous, c'est qu'il y vid tant de beautez, & de perfections, que de toute cette troupe de filles, il vous treuua seule digne de ses vœux, & de son amour. Je vous laisserois continüer; Claristee, repartit Feliciane; mais parce que ie voy bien que vôtre dessein est de parler de mes loüanges, & de

m'exalter plus que ie ne mérite, ie vous veux interrompre pour vous acheuer le discours que ie vous ay commencé de Peristandre. Ainsi, Madame, replique Claristee, aurez vous meilleure grace de conter vos vertus, & les siennes, que de souffrir qu'une autre bouche que la vôtre publie leur excellence; au recit que vous allez faire, i'y vay admirer, & la puissance del'Amour, & celle de vôtre beauté. Continuez, Madame, & ie ne vous interromperay plus.

Ma grande amie, poursuivit Feliciane, vous avez la repartie si prompte, que pour vous répondre il faudroit auoir vn esprit aussi bon que le vôtre. Mais pour vous parler de Peristandre, plus ie m'occupay à regarder son visage, son port, & ses actions, & dauantage me

sentis-ie forcee à luy vouloir vn bien, que ie n'auois encore iamais voulu à personne. Tant que dura la danse, nous ne cessâmes de nous regarder l'un l'autre reciproquement, ie connoissois bien qu'il n'auoit pas moins de plaisir à considerer mes gestes, que i'en receuois à remarquer les siens, & que cet effet procedoit d'une même cause. A la fin, vne honte naturelle me surprit, & ie me representay que c'étoit trop se licencier pour vne fille d'honneur, que de regarder si attentiuement vn ieune homme qui en pourroit tirer auantage, & en faire vn mauuais iugement. C'est ce qui m'obligea d'vser de plus de retenüe, & à chaque fois apres que ie passois deuant luy en dansant, ie baïssois la veüe: mais à peine auois- ie outrepassé Peristandre, qu'il

m'ennuyoit qu'à la dérobee ie ne reuiffe cet objet qui me plaisoit tant. Pour tout dire, nos yeux furent les premiers messagers de nôtre passion, & sans y penser, Peristandre & moy fûmes blesez egalelement d'une même playe, qui nous sembla douce, bien qu'elle causât vne grande émotion dans nôtre ame.

Ce déreglement me changea de telle façon, que ie ne pris pas garde à celle qui d'entre nous emporta le prix; Iugez, Claristee, si mes sens étoient troublez! Encore que ie ne visse pas adjudger la gloire à celle qui la merita, ie ne veux pourtant pas vous taire en ce lieu de quelle ceremonie on vse à la distribution de cet honneur. Apres que les Magistras ont pris le sentiment de la Religieuse, & du Prestre, &

appris d'eux laquelle des filles a la mieux chanté son Hymne s'accordant à l'harmonie de la lire de ce ieune Apollon, & mariant sa belle action avec les charmes de sa voix, ces directeurs de la chose commune ordonnent le prix à celle qui a la mieux réussi. Pour les marques de cette insigne louange, la Religieuse entre dans le Temple, & là se deuétant des habits & des ornemens de Minerue, qu'elle portoit durant la feste, elle les donne à la fille qui a remporté la victoire, qui s'en pare: Ainsi vêtue, cette Religieuse la prend par la main, la mène à l'entree du Temple, & la laisse avec les autres filles. Là cette victorieuse se met à genoux sous le portique avec toutes ses compagnes, & apres auoir rendu des actions de graces à la Dcesse, elle se releue ;

puis le ieune Apollon marchant le premier, & sonnant de salire, elle le suit, & toutes les autres filles, deux à deux, vont apres elle, sans prendre garde à l'âge, aux biens, ni à la parenté. Cette glorieuse promenade se fait par les principales rues de Melibee, & lors que cette pompe s'est faite voir par les endroits les plus signalez de la ville, enfin, l'on conduist cette nouvelle Minerue dans sa maison, & chacune des autres filles aussi se retire dans la siene.

Certes, ma chère Claristee, il faut que ie vous die, que quand ce vint à mon tour à chanter mon Hymne, ce feu lecret que i'auois dans l'ame, au sujet de Peristandre, broüilla tellement mes sens, qu'étant toute confuse, ie ne sceus agir à rien qu'auec vn desordre conti-

nuel. Ma voix changea, ma veüe deuint égaree, & ma contenance si déreglée, que toutes ces mauuaises choses ne conspirerent pas à me faire gagner le prix. Ce n'est pas que ie veille dire qu'hors ce trouble, il y eust en moy des qualitez pour le meriter, ie n'auois pas assez de perfections pour vn si glorieux auantage; Et si aux deux dernieres anneés, i'eus l'honneur de l'acquérir, il faut croire que ce fut plutôt par faueur qu'autrement.

Tant y a Claristee, que ie me retiray chez mon curateur au plus pitoyable état qu'une fille le puisse être. Ie ne fis que réuer depuis mon retour iusques au soir, & continuellement ie pensois à Peristandre, & à toutes les actions que ie luy auois veu faire. Quoy que ces pensees agitaissent extraordinaire-

ment mon esprit, ie m'y plaisois tant neantmoins, que rien ne m'étoit plus agreable.

Quand il fallut soupper, il me fut impossible de m'ager, mes continuelles réueries donnerent assez à connoitre que i'auois quelque nouveau déplaisir. Eustenes (c'étoit le nom de mon curateur) ayant pris garde à la bizarrerie de mes actions, me demanda ce que i'auois, & d'où prouenoit que ie ne mangeois point; Il fist tout ce que ie pus pour luy ôter l'opinion que ie fusse malade. Mon amy, luy dit sa femme Nicosie, ie croy que la maladie de Feliciane ne vient que de l'ennuy qu'elle a de n'auoir pas eu le bon-heur de r'emporter pour la troisiéme fois, le prix de la danse que l'on a ce jourd'huy adjudgé à la fille de Protagoras. Aussi croy-ie

à n'en point mentir, qu'il y a eü de la faueur en cette election, & que pour gratifier le pere au sujet du soin qu'il prend des affaires de nôtre ville, on a voulu donner cet honneur à sa fille au prejudice de la nôtre. Pour repartie, Eustenes se mit à me faire des remontrances sur l'honneur, & la gloire du monde. Ce n'est pas pour nôtre particulier, que nous deuons aspirer à ces auantages, me dit il, cela les rendroit plutôt vicieux que vertueux. Ces prix, & ces glorieuses recompenses qu'on donne à la jeunesse, n'ont été instituees par nos anciens, que pour augmenter le courage des enfans, afin qu'étans paruenus à vn plus grand âge, & deuenus plus forts & plus capables d'être employez aux affaires publiques, ils ayent le cœur, & l'ambi-

tion d'aspirer aux états, & dignitez, qui ne se possèdent que par ceux, qui s'étans portez genereusement à servir le public, sont estimez dignes des premiers honneurs d'une Republique. Il en est de même des prix qu'on attribüe aux enfans, qui ne les doiuent pas poursuiure vainement : mais bien rechercher avec tant de modestie, de sagesse, & de conduite, qu'ils se les puissent acquérir d'une si bonne sorte qu'un chacun puisse iuger qu'ils les ont iustement meritez. Que si quelqu'un emporte ce prix par dessus quelqu'autre, & en est estimé d'un merite plus parfait, il ne faut pas en être enuieux, au contraire, il est necessaire que celuy qui a été supériorité, s'efforce à imiter son vainqueur, afin que par son étude, & sa propre vertu, il puisse à l'auenir jouir

d'une pareille gloire.

De ce discours venant tomber sur mon sujet, il me dit que j'auois vne grande occasion de me contenter sur ces choses; puis qu'aux deux dernieres annees, j'auois eu le bon-heur d'auoir remporté cet honneur du triomfe par dessus toutes les filles de Melibee. Encore que mon esprit fût extremement troublé, si faut-il que ie vous auoüe Claristee, que j'étois fort aise qu'Eustenes, & Nicolie attribüoiēt la cause de mon ennuy à l'imagination qu'ils auoient prise, que ie fusse jalouse de la gloire d'autrui; parce que i'eus dauantage de moyen de m'attrister, sans qu'ils pussent decouurir d'où venoit ma veritable affliction.

Après qu'Eustenes m'eut dit tout ce que bon luy sembla, Nico-

ſie m'obligea de m'aller coucher, & ce fut bien là le meilleur office qu'elle me pouuoit rendre. Quelle plus douce interualle peut receuoir vn affligé, que d'être ſeul à ſ'entretenir avec ſes penſees? Ie ne reſiſtay point à la ſommatation de Nicofie, ie luy obéis plus librement que i'auois fait à quelque choſe qu'elle euſt iamais deſiree de moy.

Dés que ie fus en ma chambre, ie me mis au lit: mais ce ne fut pas pour dormir, mes inquietudes m'en ôterent bien la puiffance. Mes actions durant la nuit, furent ſemblables à celles de quelqu'un qu'une ardente fièvre tourmente inceſſamment. Il me ſembloit à tous momens de voir Peristandre, ſa beauté, ſon port, & ſa taille ſe preſentoient avec tant d'éclat à mes yeux, qu'encore que ie fuſſe par-
mi les

mi les tenebres, ie ne laissois pas à mon auis, de considerer ces merueilles, aussi bien que si i'eusse été en plein iour. Il ne se void guere de plus grande réuerie, que i'en eus le long de cette nuit. Lors que ie considerois les mouuemens que Peristandre auoit eus pendant nôtre danse, que ie me ressouuenois des frequens regards qu'il m'auoit lancez à tous momens, & que ie representois à ma memoire l'estime qu'il auoit témoigné faire de moy, ie me persuadois aisémét, que tout cela n'étoit pas sans passion, & c'est ce qui flattoit extraordinairement ma douleur.

A n'en point mentir, Claristee, ie ne me trompois pas de m'imaginer que Peristandre m'aimoit. Dès que nôtre compagnie eut commencé à se mettre en ordre pour

déloger du parvis du Temple, ce ieune homme ne me perdât point de veüe, me suiuit en tous les endrois de la ville où nous fûmes nous promener, & ne m'abandonna point qu'il n'eût appris le logis où ie demeuroid. Ie scay cette verité par luy-même, & ie l'appris lors qu'il me fit l'honneur de m'offrir son seruice, & de me declarer son amour. Ce qui me faisoit resoudre à aimer Peristandre, que i'estimois pourueu de toutes les bonnes qualitez qui rendent vn ieune homme recommandable, étoit que i'étois libre de mes volontez, & non pas assujettie sous les loix de pere, & de mere, qui étoient morts il y auoit long-temps. Cette liberté me faisoit croire que ie pouuois absolument disposer de moy, & que sans me faire tort, ni

à mes parens, ie pouuois sans crime affectionner Peristandre, dont la majesté, & la richesse de ses habis montroient assez apparemment qu'il étoit issu d'une noble famille, & d'une bonne maison. Si ie m'imaginois qu'il n'eût pas tant de biens de fortune, comme mes proches en desireroient, aussi-tôt, i'opposois cette raison à leur difficulté, que j'en auois assez abondamment pour nous deux. Quoy que ie vous fasse parétre mon amour violente, Claristee, si vous puis- ie véritablement asseurer que iamais il n'outrepassa les bornes de la vertu, & que dès le moment que ie me mis à aimer Peristandre, ce fut pour mariage, & non pas par des desirs illicites, & dereglez. Je croirois pecher contre le Ciel, & contre toute la Nature, Madame, l'interrompt

Claristee, si i'auois vne seule pensee qui choquât vôtre pureté, i'ay receu trop de témoignages de vôtre sagesse, pour faire vn iugement temeraire. Je sçay bien qu'ayant aimé, c'est vertueusement, vous continuerez, s'il vous plaist Madame, à cette heure que ie vous ay fait la repartie, que i'ay creu être obligee de vous faire, pour vous montrer à quel degré d'honneur & de gloire, ie fais monter toutes vos actions.

Iamais personne ne passa vne nuit plus fâcheuse, que me fut celle dont ie viens de vous parler, pourfuiuit Feliciane, ie ne dormis point du tout, mes sens furent en vn continüel desordre, & pour être si confuse, ie me leuay en vn beaucoup plus pire état que ie ne m'étois pas couchee. Nicosie en fut autant fâchee que le peut être vne femme

qui s'afflige du mal qu'elle void endurer à vne personne qu'elle affectionne grandement. Quand i'eusse été la propre fille de cette Dame, elle ne m'eût pas pû aimer dauantage. Il n'est point de belles, ni de bonnes choses que Nicosie ne me dist pour me consoler sur la cause qu'elle s'étoit imaginee de mon mal. Pour diuertir mon ennuy, & allegger ma tristesse, ie fus avec deux filles de nos voisines au Temple de Iunon, pour prier cette Deesse de soulager mon affliction, & m'vnir bien tôt par mariage à Peristandre, si elle iugeoit que cette vnion fût vtile à l'vn & à l'autre, & agreable à sa Diuinité. Je confesse de n'auoir iamais prié, ni Dieu ni Deesse avec plus de zele, ni de deuotion, que ie fis celle-là.

Après que i'eus acheué ma prie-

re, & mes compagnes la leur, nous nous en retournâmes ensemblement chez Eustenes, où la civilité de ces deux ieunes filles les obligea de me venir conduire. Bien tôt apres qu'elles m'eurent quittees, ie reconnus fort apparemment que les Dieux ne sont iamais sourds à ouïr les prieres de ceux qui les inuoquent pour des choses iustes. Voicy comment ie reccus cette douce experience.

Peristandre ayant bien remarqué ma demeure, comme ie vous ay dit naguere, Claristee, il s'en retourna chez son oncle, non pas moins troublé pour la bonne volonté qu'il eut pour moy, dés qu'il me vid, que i'étois transportee de l'affection que ie luy vouïay au moment même que ie le vis. Durant le soupper, ce neveu raconta à Tra-

fibule (c'est le nom de son oncle) les belles ceremonies de nôtre feste, & les danſes qui auoient long-téps raui ſes ſenſen admiration. Ce recit fait avec le plus d'auantage que le put cet admirateur, il demanda fort hardiment à Traſibule, à qui appartenoit le logis auquel il m'auoit veu entrer. Son oncle luy répondit qu'il étoit à vn fameux citoyen nommé Euſtenes, qui étoit curateur d'une fott belle, & vertueuſe fille qui n'auoit ni pere, ni mere, & tellement eſtimee d'un chacun, qu'il ſouhaiteroit paſſionnement qu'elle fût ſa femme, tant à cauſe de ſa beauté, que des biens qu'elle poſſedoit en bonne quantité. Il eſt vray, continua Traſibule, qu'il n'y a pas grande apparence que ce mariage ſe pût faire, attendu que difficilement ſes parens

permettroient-ils qu'elle fût mariée avec vn Athenien. Peristandre sans se contraindre, dit à son oncle, que ce n'étoit pas sans dessein qu'il luy auoit demandé à qui étoit le logis d'Eustenes. Que durant la feste de Minerue, il m'auoit treuuee si fort agreable, que pour sçauoir ma demeure, il m'auoit suiui, & appris le lieu de mon sejour. Que ie vous aurois vne sensible obligation, dit-il à Trasibule, si vous me vouliez faire l'honneur d'inuenter quelque moyen pour me faire parler à cette rauissante fille, non pour aucune autre intention que pour l'épouser, ce que ie croy être fort aisé, nonobstant les diuers partis de Melibee, & d'Athenes, puis qu'elle n'a ni pere, ni mere, & que par consequent elle est maistresse de ses volontez, aussi bien que de

ses richesses. Mon neveu, luy repartit Trasibule, à ce que m'a dit depuis Peristandre, vôtre contentement m'est extrêmement cher, & parce que vous aspirez à vne gloire que ie voudrois que vous eussiez des ia acquise, ie ne vous celeray point que ie connois Eustenes. Ie viens de me représenter que sous couleur de quelques affaires, ie le puis aller voir, & vous mener avec moy, le bôn-heur vous pourra être si fauorable, peut-être, que de vous fournir l'occasion pour parler à Feliciane, & là l'entretenir de la passion que vous avez pour elle. Peristandre ne treuvant iamais rien mieux à son gré, que ce que luy dit Trasibule, arréta de l'accompagner le lendemain apres disner chez mon oncle.

Que ce temps fut long à passer

à Peristandre ! iamais il n'auoit eü vne telle inquietude. De la peur qu'il eut que le voyage qu'il feroit chez moy fût inutile en ne m'y rencontrant pas, il creut qu'il feroit fort bon de m'écrire dès le matin, vne lettre qui pût m'apprendre tout le secret de son ame.

Ainsi que ie retournois du Temple de Iunon chez nous, ie treuuy à l'entree de nôtre porte la seruantte du logis, qui me presenta vne lettre, qu'elle venoit de receuoir, medit-elle, d'un ieune homme qui en deuoit venir querir la réponse bien-tôt. Ie luy demanday, si Eustenes, & Nicosie en sçauoient rien, elle me répondit que non, & que l'un étoit allé au port, & l'autre au marché. Dès que ie fus dans ma chambre, & sans guere me mettre en peine d'où pouuoit venir cette

lettre, ie creus aussi-tôt qu'il falloit que le ieune homme qui m'auoit tant consideré le iour de la feste de Minerue, me l'eût indubitablement écrite. Pour en être plus certaine, i'ouure cette lettre, & i'y leus ces termes.

PERISTANDRE
A FELICIANE.

Q*ue les Dieux m'ont été fauorables, de me faire absenter d'Athenes pour me faire voir à Melibee le plus excellent objet de toute la Nature! Je vous treuuy si parfaitement belle le iour de la feste de Minerue, Feliciane, que dés*

lors ie fis vœu de vous aimer toute ma vie. Ma passion est si extreme, qu'il m'a été impossible de vous la celer plus longuement. Pardonnez à ma temerité ; puisque l'Amour me la fait commettre, & qu'il est impossible de resister à sa puissance. Jugez de mon amour par mon artifice ! J'ay prié mon oncle Trasibule, chez lequel ie suis logé, de me mener aujourd huy apres disner chez vous, afin que sous ombre de traiter de quelques affaires avec vôte curateur Eustenes, ie puisse treuver l'occasion de vous entretenir de ma passion, & de vous témoigner qu'il n'est rien au monde,

*que Peristandre cherisse tant,
que Feliciane.*

Je ne faisois que d'acheuer de lire cette lettre, quand l'on me vint dire que celuy qui l'auoit apportee en demandoit la réponse. Je le fis venir parler à moy, & l'ayant assez long-temps obserué, ie luy donnay charge de dire à son Maistre que ie ne luy écriuois point, parce que i'esperois en bref de le voir.

Dieux! que ie fus aise de cette rencontre, Claristee, mon contentement en deuint tout extreme, & ie ne croy point que plaisir égalla iamais le mien! La plus grande partie des réueries que i'auois en ma passion, ne procedoient que de ce que i'aimois vn homme inconnu, & duquel ie ne l'gauois point la demeure, ni le moyen de la pou-

voir découvrir. Iugez si ayant appris tout cela en vn moment, & lors que ie l'esperois le moins, i'eus sujet d'être satisfaite!

La lettre de Peristandre me fit aisement iuger que c'étoit luy-même que i'aimois, & i'auoüe que les discours ne m'en furent pas seulement agreables: mais que le nom de Peristandre fut bien le plus gracieux mot que conserua iamaïs ma memoire. Cependant, ie ne voulus pas faire de réponse, craignant de me tromper, enfin ie surmontay ma melancolie, & mon visage reprenant son teint ordinaire, la ioye me fit deuenir telle que i'étois auât ce desordre. Que Nicosie fut aise de me voir si promptement reuenüe à moy! le plaisir qu'elle receut à disner de ma gayeré, la transporta toute, tant elle auoit peur que

quelque grande maladie ne me survint de l'affliction qu'elle pensoit que i'eusse.

A l'issuë du repas, ie ne me separay point de la salle, où ie m'entre-tins avec Eustenes de plusieurs choses differentes, tenant en ma main vne gasc sur laquelle i'auois des-ia commencé à peindre avec de la soye la fable d'Europe, & de Iupiter. Comme si toutes les choses eussent fauorisé mon bon-heur, Nicosie ne venoit que de sortir pour aller visiter vne siene voisine, qui étoit grieuement malade, quand l'on vint dire à Eustenes que Tra-sibule étoit à la porte, qui demandoit à luy parler. Mon curateur ayant commandé qu'on le fit entrer, il s'en vint droit à la salle, où nous étions, accompagné de Peristandre, qui voyant son oncle, &

mon curateur occupez à parler de leurs affaires, vint vers moy me saluer d'une si bonne grace, qu'il me fut bien facile à connoître qu'il n'étoit pas apprentif à conuerſer avec les Dames. D'abord nous ne nous entretinſmes que de diſcours communs : mais lors que nous viſmes qu'Eustenes, & Traſibule étoient en vn demelé d'affaires, qui ne leur donnoit pas le temps à ſonger à d'autres choſes, Peristandre, & moy ne fûmes pas guere à parler d'une matiere qui nous touchoit bien plus viuement que les entretiens indifferens. Mon amant, ie le dois nommer tel ; puis qu'il ſe declara, apres m'auoir ſolemnellement iuré ſon ſeruice, & dit toutes les rauiffantes choſes qui ſe peuuent dire ſur vn ſemblable ſujet, m'aſſeura, qu'il ne penſoit point que le
bon-heur

bon-heur dont il ioüissoit auprez de moy luy fût arriué autrement que par la disposition de quelque Dieu. Qu'il croyoit que comme sa passion étoit nee à vn iour memorable, comme étoit celuy de la feste de Minerue, que la fin en seroit heureuse pour nous deux, si ie voulois contribuer du mien à treuuer les moyens de nous voir dorenavant en quelque lieu, où nous pussions librement discourir de nos affections. Outre que ie connoissois bien que son cœur parloit par sa bouche, ses yeux me donnoient à tous momens de veritables preuues de l'amoureuse passion qu'il iuroit auoir pour moy. I'eusse creu être trop inciuile, & trop ingrate à la reconnoissance de l'honneur que me faisoit Peristandre, si ie ne luy eusse fait quelque

T

repartie digne de l'obliger, & de me satisfaire. Voicy ce que ie luy dis. Monsieur, ie croy bien que vous ne vous seriez pas si-tôt mis en peine de me faire sçauoir votre bonne volonté, si le iour de la feste de Minerue, vous n'eussiez connu à mes actions, que i'étois disposée à vous vouloir du bien. Je confesse qu'il me fut impossible d'empêcher que ie vous témoignasse par mes regards l'amitié que i'eus pour vous, des que ie vous enuissageay appuyé sur le parvis du Temple, le iour même de nôtre grande feste. Je ne veux point vous taire, qu'à l'instant que ie receus votre lettre, i'en fus toute réuïe, parce que i'appris, & qui vous étiez, & chez qui vous faisiez votre demeure, qui estoient les deux choses du monde qui me donnoient le plus d'inquietude.

Puis que nôtre bien-veillance est reciproque, & qu'en vn même moment vous auez été touché de cette amoureuse passion, qui fait que nous nous aimons egallement, il faut en imputer la cause à la souveraine puissance de quelque Dieu, qui ait trauaillé à l'vnion de nos cœurs, au moyen de cette fatale rencontre. Cela est-il pas étrange, qu'aussi-tôt que j'eus ietté ma veüe sur vous, ie fus contrainte à vous affectionner, & à ne plus voir d'objet qui me fût agreable côme le vôtre? Madame, me repliqua Peristandre, mon changement ne fut pas different du vôtre, dès que mes yeux vous eurent apperceus, il leur fut impossible de regarder plus rien que Feliciane, ce fut elle que ie pris tous-iours pour Minerue, & dans cette danse publique, ie n'y pûs ia-

mais remarquer vn visage qui approchât tant soit peu de la beauté du vôtre. Mon cœur me fut ravi à cet instant, & ie n'étois plus occupé à considérer la pompeuse ceremonie de cette feste, tout mon plus charmant exercice estoit de voir vos admirables actions, & de sentir les flammes que vôtre beauté allumoit dans mon ame. Cessez de me parler de cette sorte, l'interrompis-je, & employons le temps que nous auons à dire les choses vtilles, ie fais trop d'état de vous pour ne me pas persuader que vôtre intention soit sainte, la mienne est si pure, que hors la consideration du mariage, ie n'aurois pas vne seule pensée pour vous, quoy que ie confesse vous aimer beaucoup. A quelle plus grande gloire pourrois-je aspirer? repartit Peri-

standre; c'est là où buttent toutes mes esperances, & ie ne suis icy auprez de vous que pour vous conjurer par vos perfections de me treuver digne de vôtre alliance, par vn lien qui vnît inseparablement les corps avec les ames, selon que les Dieux l'ont ordonne. Puis que vos desirs sont semblables aux miens, répondis-ie, attédons avec patience ce que lunon ordonnera pour nôtre mariage. Cependant ie vous supplie de me dire le plus brefuement, que vous pourrez, quelles sont vôtre naissance, vôtre patrie, & les affaires qui vous ont amené icy.

Madame, me repliqua t'il, ie suis Athenien, fils vnique de Policrates, l'vn des plus fameux citoyés d'Athenes, qui à tous-iours été employé, & l'est encore pour les

affaires de la ville, tant au dedans que au dehors. Il est extrêmement vieil, fort expérimenté en toutes sortes de choses, & connu en beaucoup de Royaumes, & de Républiques. Ses biens sont assez considérables pour être estimé riche. Encore qu'il ait rendu beaucoup de services signalez, & qu'il continue d'en rendre tous les iours à la ville d'Athenes, neantmoins il a été contraint de me faire separer d'auec luy pour n'enfreindre pas l'ordonnance de la République, qui veut que celuy qui met l'épee à la main en la ville, en soit bany pour trois ans, quoy qu'il n'y ait personne de blessé. Ce malheur ne m'est arriué, Madame, que pour m'être employé trop librement à secourir mon ami, contre lequel deux autres auoient tiré l'épee pour l'assassiner. Le me

fuis exilé à Melibee à cause de mon oncle Trasibu'e, & pour n'être pas éloigné de mon pere. La profession que me fait exercer Policrates est celle des armes, & autres exercices, honnestes & conuenables, auxquels s'employent ordinairement les personnes de ma condition en la Republique d'Athenes. S'il peut sortir quelque bon effet de nos des-seins, ie vous assure, Madame, que vous aurez sujet de vous contenter de mon pere, de mes parens, & de mes biens. Nos deux villes ne sont pas amies à cause des differens partis qu'elles suiuent: mais que sçait on, si au moyen de nôtre mariage, que nous cōtracterons, elles ne se reconcilieront pas? Nous voyons tous les iours arriuer des euenemens plus étranges.

A n'en point mentir, Claristee,

ie receus vn grand plaisir d'oüir ainsi parler franchement Peristandre. Je voyois tant d'ingenuité en tout ce qu'il me disoit, que i'y croyois ainsi qu'à vn Oracle. Que ie fus rauie de sçauoir que ie n'aimois point vn homme qui en fût indigne! la qualité de Peristandre me sembloit en tout être egalle à la miene; Si ie confrontois les vertus de son pere à celles du mien, ie les estimois pareilles, ils auoient tous deux eu l'honneur de seruir en des affaires importantes leurs Republiques, & tous deux s'étoient acquis des loüanges qui les rendoient recommandables à la posterité; l'âge de leurs enfans ne differoit pas beaucoup, & cette proportion que ie remarquois en Peristandre & moy, me faisoit aisement imaginer que rien ne pouuoit empêcher nô-

tre vnion, qui estoit reciproquement desirée de nous deux.

Quand nous eûmes bien parlé de nôtre mutuelle amitié, nous songeâmes au moyen de nous voir bien souvent. Peristandre n'auoit pas assez de connoissances en Melibee, pour treuuer personnes chez qui nous pussions jouir de nôtre entreuëue. Apres que i'eus bien reuë en quel lieu nous pourrions conferer enséble de nos affections, ie n'en treuuay point de plus honneste, ni de plus propre que le logis d'une veufue ma voisine, fille de Trasimache, nommee Pamfilie. Là il fut arrêté entre Peristandre & moy, que de deux iours l'un, nous nous y treuuerions, & que par adresse mon amant se faciliteroit l'entree de cette maison au moyen de son oncle, qui auoit été parfai-

tement ami du mari de Pamfilie, durant sa vie. De ma part, i'en eus point de peine à auoir accez chez cette honorable vefue, elle étoit l'une de mes plus intimes amies, & peu de chose se passoit au cours de ma vie qu'elle ne sceût, par ce que ielui communiquois tout, comme à vn esprit puissant qui scauoit treuuer des expediens aux affaires les plus difficiles. Peristandre me prioit, que pendant nôtre entreveüe chez Pamfilie, ie trauaillasse conformemét avec luy à faire consentir nôtre mariage à nos parens. Lors que nous vîmes Trasibule prendre congé d'Eustenes, c'est à cet instant que finit nôtre amoureuse conference, & que Peristandre prit congé de moy, sans témoigner rien de nôtre intelligence, ni

à Eustenes, ni à Trasibule, qui me
dit à Dieu.

A deux iours de là, Peristandre
ne manqua point de se rencontrer
chez Pamfilie, à laquelle Trasibule
auoit nettement dit l'intention de
son neveu, aussi bien que ie luy a-
uois conté la miene. Deuant Pam-
filie même nous discourions libre-
ment de nos affections à toutes les
fois que nous étions chez elle: mais
il est vray que cette prudente vefue
ne nous abandonnoit iamais de
veüe, elle étoit tous-iours presente
à nos actions, afin d'être témoin de
nôtre vertu. A la verité ie l'auois
prieé d'en vser de la sorte, & ie croy
bien que sans cela, elle ne se fût pas
gêné à se captiuer à ce point, con-
noissant assez mon humeur. Peri-
standre fut trop sage pour treuuer
mauuais que nous ne pussions rien

dire, dont Pamfilie n'eût la connoissance; Elle s'interessa trop en nos amours pour ne nous pas donner sujet d'être contents de sa bonté, & de sa naturelle courtoisie. Jamais vn amant ne fut plus discret que Peristandre, tous-iours la modestie & la retenüe regloient, & ses paroles, & ses actions, & tous ses gestes plaisoient tant à Pamfilie, qu'elle me vantoit la plus heureuse fille de la Grece, si i'épousois Peristandre. Iugez si c'étoit là pour le faire haïr, & si avec l'inclination que i'auois à l'aimer ce n'étoit pas m'obliger à l'affectionner dauantage!

Enfin, nous continuâmes à nous voir de cette sorte chez Pamfilie, plus d'un an, tant pour attendre à passer le temps du bannissement de Peristandre, que pour travailler cependant à nôtre mariage, dont

Trafibule eut charge de Peristandre d'en parler à Eustenes, qui remit l'affaire au gré de mes parens, ne se voulant mêler que de la garde de ma persône, & de mes biens, selon que le Roy Persez l'auoit ordonné. Eustenes agist en cela prudemment, il ne voulut point de sa teste faire vn mariage pour être blâmé & accusé peut-être d'auoir fauorisé Peristandre, sous pretexte de quelque present; Il témoigna la sincerité de sa conscience, en n'imitant pas la coûtume ordinaire des tuteurs, qui le plus souuent s'enrichissent à toutes mains du bien de leurs mineurs, qu'ils donnent bien souuent à des debordez, qui deuorent en moins de rien les moyens qu'ils deuoient conseruer aussi cherement que les leurs propres. Si Eustenes refusa de ne rien

faire de son chef, touchant mon vnion avec Peristandre, il s'offrit fort ciuilement d'en parler à mes plus proches, & d'en deliberer avec eux, selô que la raisô, & mô interest y obligeroient les vns & les autres.

Cependant quel'on parla de ce mariage, Peristandre prit la coûtume de me venir voir avec Trasibulle chez Eustenes: mais ce n'étoit qu'une fois le mois, & pour couvrir nôtre entre-veüe, qui se continuoit tous-iours chez Pamfilie à la maniere accôûtumee.

Encore qu'il n'y eût pas vn seul ieune homme en Melibee, qui eût songé à me demander en mariage, dés qu'on sceut que Peristandre aspiroit à m'épouser, il se presenta incontinent quatre partis pour moy tout à la fois. Entre ce nombre là, il y en eut vn qui ayant beau-

coup plus de presumption que les autres, s'imagina d'être plus digne de m'acquiescer, esperant que les grandes richesses dont il iouïssoit, couuriroit les imperfections dont il étoit tout remply. Iamais personne n'eut tant de peine à s'embellir que celuy-là, il vsoit de fard, & se frizottoit les cheveux pour rendre son visage plus agreable. Pour auoir de la grauité dans vne rue, il contrefaisoit ses pas & ses démarches; mais parmy toutes ses contraintes, l'on remarquoit qu'elles ne seruoient qu'à le rendre encore plus difforme.

Les visites que me rendoit ce presumptueux amant m'étoient fort importunes, & ie ne pouuois pas les voir, sans rire de sa folie qui l'obligeoit à plâtrer son visage pour le rendre plus gracieux à ma

veüe. Toutefois, il fit tant par ses boutades, & par ses extrauagances, qu'il bannit d'auprez de moy ceux de Melibee qui le vouloient competitor, & ce ne me fut pas vne perte qui me fût sensible, d'autant qu'il n'y en auoit pas vn de ceux-là qui me pleût, ni à qui ie songeasse pour le dessein qu'ils auoient de m'épouser.

Vn iour ce vain amoureux, rencontra auprez de moy Peristandre; Pensant agir, à l'endroit de luy comme il auoit fait enuers ceux, qu'il auoit étonnez de ces brauades, il voulut occuper inciuilement sur luy la place qu'il auoit à ma main droite. Que cet audacieux fut mal-mené! Peristandre ne croyant pas iuste de ceder à vn si furieux orgueil, témoigna par son action, & par ses discours à celuy qui s'en

qui s'en étoit voulu seruir, qu'il sca-
uoit bien châtier les insolens. De
tant plus Peristandre m'auoit té-
moigné être paisible & doux, da-
uantage parut-il alors fougueux,
remuant, & colere. Sans pourtant
fausser le respect qu'il me portoit,
il rabbatit si adroitement la vaine
gloire de cet outrecuidé, que quel-
que resistance qu'il pût faire, ou de
parolles ou d'action, Peristandre
fut tous-iours son maistre. Que ne
luy dit-il point sur l'artifice dont il
paroit son visage! Quelle seuerre
reprimande ne luy fit-il pas, de l'a-
uantage qu'il auoit temerairement
voulu prédre sur luy, & en de quels
termes graues & beaux, n'exprima-
t'il point son ressentiment, & le
sujet qu'il auoit eü de s'offenser de
cette audacieuse entreprise? Enfin,
pour le vous faire court, Peristan-

dre, qui comme ie vous ay des-ia dit, ne s'étoit iamais montré deuant moy que le plus rassis homme de la terre, changea tellement, & d'humeur & de contenance, que ie me persuadois à tous momens de voir Mars en colere, & que ce Dieu se fût mis en luy, comme fait l'esprit d'Apollon, quand il loge au corps de la Pithie. Ie croy que Polizanes (c'est ainsi que s'appelloit ce temeraire) le treuua encore plus épouuentable que ie ne dy pas. Il n'osa iamais faire de repartie à Peristandre, qui l'offensât, non pas même s'approcher de moy, depuis que mon Amant luy en interdit l'accez. I'oyois bien qu'il marmottoit entre ses dens; mais cela ne répondoit point aux offenses que luy faisoit Peristandre. Ainsi mal traité, s'il le fut de sa vie, il se vid con-

traint de s'en retourner la honte sur le visage, & le déplaisir au cœur d'auoir voulu choquer vn homme qui l'auoit soumis de la même sorte, & encore beaucoup plus rudement que Polizanes mêmes n'auoit pas fait ses riuaux.

Desesperé d'acquérir mes bonnes graces tant que Peristandre auroit la liberté de me frequenter, & ne songeant à rien moins qu'à tirer raison de l'offense qu'il auoit receüe, comme vn lâche, il treuua les moyens de faire éloigner de moy Peristandre, & le faire sortir de la ville. Pour faire reüssir son dessein, Eustenes decouurit auant que Peristandre s'absentât, que Polizanes auoit donné vn memoire au Dicearche de Melibee; qui exprimoit qu'aucuns étrangers depuis quelque temps s'étoient reti-

rez à Melibee, & notamment Peristandre ieune homme Athenien, qui possedoit de grands biens, & appartenoit aux plus Grands de son païs. Qu'il y auoit raison à soupçonner cette retraite en leur ville, sous pretexte d'un bannissement, pour faire quelque entreprise contre elle, en corrompant par argent certains citoyens à la faueur des Romains, qu'on sçauoit bien qu'ils se preparoient à faire la guerre à Persez. Qu'on ne pouoit pas douter que les Atheniens associez à ces Tyrans, n'entreprissent tout ce qu'ils pourroient à leur auantage, contre eux, attendu qu'ils sçauoient bien que Melibee tenoit ouuertement le party du Roy.

Le Diccarche ayant à plusieurs fois leu cette instruction, iuge rai-

sonnable d'en informer le Senat, il asseure Polizanes d'en parler, & de faire remedier à cette affaire. Ce lâche ennemi ne se contentant pas de cela, gagne derechef vn Marchand de la ville son intime a ny, qui venoit nouuellement arriuer de Thessalonique, & ayant vn iour épié l'occasion que Trasibule ne pouuoit aller au Senat, pour quelque indisposition qui luy étoit suruenüe, il presse tant le Dicearche de faire rapport du memoire qu'il luy auoit donné, qu'il y satisfit.

Ce Marchand même à la suscitation de Polizanes, apres que le Dicearche eut parlé, ajoûta fausement qu'il auoit eu l'honneur d'auoir veu le Roy Persez à Aretuse, qui luy auoit commandé d'a-
uertir le Senat, qu'il fist bien prendre garde à ce que les Atheniens

n'eussent point de communication avec leur ville, pour empêcher qu'ils ne pussent travailler à sa ruine. Ces choses ainsi déduites, le Senat ordonna, qu'il en seroit amplement informé. Apres que la perquisition fut faite, on fit commandement à Trasibule, qui étoit encore malade, de faire sortir Peristandre de la ville dans deux iours.

Jugez, Claristee, de la douleur que receut Peristandre de cet inique Arrest! Lors qu'il sceut que la necessité le contraignoit de s'eloigner de moy, & de l'apprehension qu'il eut que cette absence refroidist l'amitié que ie luy auois témoignée, il deuint si extraordinairement triste, & melancolique, qu'il n'en étoit pas connoissable. Avec cette humeur, & ce changement de visage il me vint treuver à mon

logis. Ha! Madame me dit-il, apres qu'il m'eut salüée. Que le Ciel m'est contraire! Que le Senat de Melibee m'est cruel, & que leur Arrest est injuste! il me condamne à mourir, & ie ne l'ai pas merité. O Dieux! Claristee, que deuins-ie quand j'ouïs parler de ce mot de mourir? peu s'en falut que ie n'éuanoüisse, & si Peristandre ne m'eût bien-tôt retiree de l'erreur où il m'auoit mise, peut-être eusse-ie bien pu mourir veritablement, tant ie me trouuay oppressee. Enfin, pour me faire reuenir à moy, il me dit que c'étoit bien l'auoir condamné à mourir, puis qu'on auoit ordonné qu'il s'eloigneroit de moy, luy étant impossible de viure content, & ne me voir pas. Quand les soins de Peristandre m'eurent tout à fait remise, il commença de me conter

tout ce que ie viens de vous représenter, qui est le commencement de son malheur, & du mien. Lors que nos soupirs & nos larmes, eurent vn peu soulagé la douleur de nos cœurs, nous nous consolâmes le mieux que nous pûmes, & iurâmes derechef de nous aimer iusqu'à la mort, & de n'être iamais satisfaits que par nôtre mariage. Pour ôter le soupçon qu'on auoit donné de Peristandre & de Trasibule, sans que nous sceussions certainement quel lâche ennemy nous eût fait cette piece, mon Amant me demanda si ie ne treuuerois pas bon, qu'il découurist à Eustenes l'amour qu'il me portoit, afin qu'il ne pût pas douter de son intention. Treuant & iuste, & raisonnable ce dessein, ie l'approuuay, & aussitôt Peristandre s'en alla treuuer

mon curateur dans sa chambre, auquel deuant moy il parla de cette sorte.

Monsieur, ie croy que vous n'ignorez point l'ordonnance que le Senat a faite contre moy, côme y pouuant auoir assisté, ni le commandement qu'en suite il a fait à Trasibule de me faire sortir de cette ville, comme si mes deportemens auoient donné sujet d'entrer en desiance de moy. Ie ne blâme pas tant le Senat de cette injustice, que ie fay ceux-là qui luy ont fait commettre par vn faux rapport, qui offense egallement, & Trasibule, & Eustenes, pour auoir eü l'honneur de loger en la maison de l'vn, & frequenté la maison de l'autre. Mon oncle sçait bien le sujet qui m'a contraint de sortir d'Athenes, pour me refugier à Meli-

bce, & ce qui m'a obligé d'y demeurer plus long-temps. que ie n'esperois pas: mais parce que vous n'en sçavez point l'occasion, ie feray fort aise que vous permettiez que ie vous en die la verité avant que de m'eloigner de vous. Si Trasibule ne vous a dit la cause de mon absence d'Athenes, ie ne veux point vous celer que ie n'en suis fortý que pour obéir à l'Arrest de nôtre Republique, qui condamne à s'abséter de la ville pour vn temps limité, ceux qui ont mis l'épee à la main pour quelque querelle que ce soit, encore qu'il n'y ait eü ni meurtre, ni blessure. Trasibule ayant épousé la sœur de mon pere Polocrates, il fut treuvé bon par tous ceux qui avec mon pere, s'interessent en la peine de son fils, que ie me refugiois chez mon oncle

pour vn temps. C'est icy, Monsieur, que i'ose bien vous dire que le sejour que i'ay fait en cette ville, n'a été qu'au seul sujet de l'affectiō mutuelle qui est entre Madame vôtre mineure & moy, & à l'occasion de laquelle Trasibule, à ma priere, s'est entremis pour sçauoir si vous & ses autres parens voudriez consentir à nôtre mariage. Or pour vous en asseurer dauantage, faites moy l'honneur de vous en informer presentement de Madame que voicy, afin que vous ne puissiez pas vous imaginer que ce soit vne inuention dont ie me fois voulu seruir pour quelque dessein inconnu.

Eustenes aussi-tôt s'adressant à moy, me tint ce discours. Ma fille, voicy Peristandre fort affligé, comme vous auez pû entendre, de ce

que pour raison de quelque faux bruit qu'on a semé à son prejudice, & dont il se iustifie deuant moy, il est contraint de sortir hors de cette ville pour satisfaire à la volonté du Senat quil'a ainsi ordonné. Il m'a fait la faueur de me declarer pour quelle occasion il s'est venu retirer à Melibee, & pourquoy il y a fait tant de sejour, ne craignez point à me parler nettement de l'amour qu'il vous porte, & du témoignage qu'il vous en a donné, aussi-bien Trasibule m'en a-t'il entretenu, & vous ne ferez que confirmer ce qu'il m'en a dit.

Monfieur, repartis- ie à Eustenes, ie suis extremement fâchée de ce que mon malheur soit tel, que de donner enuie aux médifans de vous nuire, de me prejudicier, & de faire absenter Peristandre. Je me doute

bien que sa persecution ne naist
que de la lâcheté de Polizanes, qui
s'étant veu mal-mené auprez de
moy, par vn autant genereux A-
mant, qu'il est orgueilleux, & infame,
a dressé cette partie, pour rui-
ner le contentement de son com-
petiteur & le mien. Afin de satis-
faire à la rage de cet ennemy, en fa-
ueur duquel sans doute, le Senat a
fait vne si cruelle ordonnance, ie
vous supplie de permettre que ie
m'en aille avec Peristandre, si le
Destin veut qu'il sorte de cette vil-
le. A ne vous en point métir, Mon-
sieur, c'est separer vne ame de son
corps, que d'éloigner Peristandre
de Feliciane, & Feliciane de Peri-
standre, tant leur amour est reci-
proque, & leur vnion indiuisible.
Ie ne veux point vous déguiser que
j'aime autant cet Athenien, que ie

ſçay qu'il m'affectionne, & ſ'il ſ'en va pour être ſoupçonné de tramer ſecretement des pratiques contre la ville, eſt-ce pas moy ſeule qui en ſuis la cauſe, veu que c'eſt à mon ſujet qu'il a tant ſejourné à Melibee? Afin que vous puiſſiez convaincre nos ennemis, qui veulent faire croire que l'amour que me fait Peristandre n'eſt que pour couvrir ſes illicites entrepriſes, ie vous confeſſe ingenuement que nôtre amitié mutuelle eſt la ſeule cauſe qui l'a fait demeurer ſi long-temps en cette ville. Je ſçay bien que ſ'il n'étoit forcé d'en déloger, il n'en ſortiroit point, qu'il n'eût fait conſentir mes parens à nôtre mariage, duquel Traſibule vous a parlé. Jamais ie n'épouſeray que Peristandre. Je luy ay donné ma foy, ie ſuis aſſeuree de la ſienne; lugez, Mon-

sieur, s'il y auroit de la Iustice à vouloir détruire deux volontez si conformes, & deux amitez si reciproques. S'il ne m'est pas bien-seant d'accompagner Peristandre, permettez que ie me retire aux champs chez quelqu'un de nos amis. Quand on sçaura nôtre absence, les citoyens de Melibee perdront la mauuaise opinion qu'ils ont conceuë de Peristandre, & vous, Monsieur, & Trasibule, serez estimez innocens du crime de perfidie dont vous êtes soupçonnez, pour auoir receu en vos maisons celui qu'on a creu n'être venu en cette ville que pour y faire des pratiques contre Persez, en la faueur des Romains. Je ne sçay pas qui me donna cette pensee que ce fût Polizanes qui eût machiné cette méchanceté, Claristee: mais dès que i'eus

proferé son nom, ie creus qu'infal-
liblement il auoit commis ce cri-
me, pour se vanger du mauuais
traitement queluy auoit fait Peri-
standre, qui repartit à ce que i'a-
uois dit de cette façon.

Madame, ce n'est pas d'aujour-
d'huy que i'ay receu des témoigna-
ges de vôtre bien-veillance, vous
n'auiez cessé de m'en donner depuis
que ie suis vôtre captif; il faut vous
en contéter, sans de nouveau m'en
vouloir encore rendre de plus pres-
sans. Ce seroit vous tromper, &
me peiner en vain, de vouloir vous
faire croire que pour cette nouuel-
le faueur que vous venez de me
rendre, i'en sois plus vôtre obligé,
ni que ie vous en aime dauantage.
On ne peut rien ajouter à l'extre-
me amour que ie vous porte. qu'on
ne s'étonne pas des effets de nôtre
correspon-

correspondance. D'un amour vertueux comme le nôtre, il n'en peut jamais sortir que des choses excellentes, & tellement extraordinaires, qu'on les doit admirer. Mais, Madame, ie vous coniure par ce Dieu qui nous anime, de modérer votre affection, & de ne souffrir pas qu'elle outre passe les bornes que la raison luy prescrit. Consultez Eustenes, & ie m'assure qu'il ne vous conseillera pas de le quitter pour me suiure, d'autant que ce seroit traualler pour nôtre perte, & non pas pour nôtre bien. Iugez que par vne telle absence, vous augmenteriez nôtre mal, au lieu de le guerir, & bien loin d'ôter les soupçons qu'on a de moy, vous en feriez naistre de nouueaux, qui seroient plus preiudiciables à votre honneur, que ne sont pas contre le

mien, ceux dont l'on me calomnie. Ne treuvez donc pas mauuais, Feliciane, si Eustenes vous refuse la priere que vous luy avez faite de consentir à vôtre délogement, il est trop interessé dans tout ce qui vous touche, pour vous permettre d'agir, autrement que vous ne devez pas. Pour ce qui regarde nôtre mariage, ie ioins bien mes prieres avec les vôtres, & ie vous supplie tres-humblement de les interiner, s'adressa-t'il à Eustenes, afin que l'on puisse dire de vous, que comme vous avez cherement conserué les biens de Feliciane, que vous luy avez de même conserué ce qu'elle aime le plus au monde.

Eustenes repliquant à Peristandre, luy dit qu'il étoit fort content de ce qu'il luy auoit parlé librement; Qu'il s'efforceroit à faire

reuoquer ce qui auoit été arrêté au Senat : mais que comme le temps étoit bref, il étoit force d'obeir au commandement qu'on auoit fait à Trasibule, parce qu'il n'y auoit point moyen d'appaiser si-tôt ceux qui portoient l'intérest de ses ennemis contre sa propre innocence. Parce qu'il auoit sceu que ie soupçonnois de cette trahison Polizanes, il s'enquit de Peristandre, pour quel sujet il se doutoit, qu'il luy eût voulu faire cet affront. Il y auoit trop de choses à dire à l'auantage de mon Amant pour en discourir luy-même, i'entrepris d'en parler, & ie contay tout ce qui s'étoit passé, à Eustenes. Ie puis aisément découurir si ce compagnon est l'auteur de ce mal, dit-il à Peristandre, & si ie l'en trouue coupable, assurez-vous que i'ay le pouuoir

de vous en vanger, & de le faire punir pour d'autres crimes dont il ne croid pas être châtié, auant même que vous sortiez de cette ville. Que ie vous en auray d'obligation, Monsieur, repartit Peristandre, il y a autant de merite à châtier les méchans, comme il y a de gloire à recompenser les bons. Laissez-moy faire, ajouta Eustenes, dès que ie vous auray quitté, j'iray travailler à cette affaire. Mais pour reuenir à vous, Feliciane, me dit Eustenes, & répondre à ce que vous m'avez demandé tantôt, ie ne puis m'en ressouuenir que ie ne sois contraint de vous dire que l'amour vous transporte. Croyez-vous qu'on puisse iamais treuuer bon, ni honnête, qu'une fille de vôtre condition choisisse vn mary à sa fantaisie sans le gré de ses parens? Vous

demandez à sortir de cette ville avec Peristandre, cette sortie tireroit apres elle, la rüine entiere de vôtre honneur, & la plus mauuaise estime qu'une fille s'acquît iamaïs. Vous voyez que vôtre Amant même n'est pas de vôtre aïs; c'est en quoy ie iuge qu'il vous aime parfaitement, & qu'il est vertueux. Ce n'est pas assez de viure sagement, il faut encore regler de telle sorte les mouuemens de nôtre vie, que nous puissions ôter le suiet aux médifans de parler mal de nos actions. Ce n'est pas pour vous faire voir que i'aye auersion pour vôtre mariage, que ie parle ainsi, ie le souhaite avec passion, & Trasibule sçait bien ce que ie luy en ay dit. Mais il faut auoir patience, & ne precipiter pas cette importante affaire, comme il semble que vous le vouliez faire

inconsiderement. Si l'on faisoit ainsi vôtre mariage à la hâte, il y a assez de langues médifantes, pour publier par tout, que vous, qui êtes de l'une des meilleures, des plus riches, & des mieux apparentees maisons de Melibee, auriez épousé vn étranger, vn banny, & vn inconnu. Ceux qui parleroient au desavantage de Peristandre, connoitront avec le temps ce qu'il est, & quels sont ses moyens, & sa famille, & au lieu de le calomnier, ils luy donneront des loüanges, & au bout de son exil l'estimeront digne de vous posséder. Pour vous, Peristandre, reposez-vous sur moy, connoissant comme ie fay vôtre pere, ses richesses, vôtre probité, & vos bonnes mœurs, ie croy faire beaucoup pour Feliciane, que de favoriser vôtre recherche. Je vous treu-

ue tous deux si auantageusement pourueus des dons de la Nature, & tellement conformes d'humeurs, & de volonte, que ie m'estimerois à l'auenir le plus malheureux homme de la terre, si i'estois cause que vous ne fussiez point mariez ensemble. Apres que Peristandre eut ciuilement remercié mon curateur de sa bonne volonté, pour nous donner loisir de conferer ensemble, il pria Peristandre de l'attendre, & luy dit, qu'il alloit s'informer si Polizanes étoit l'autheur de l'Arrest qu'on auoit donné contre luy.

Dés qu'Eustenes fut sorty, nous nous entretinmes de nos affectiôs, nous rauissans de l'esperance que nôtre mariage s'accompliroit bientôt. Au bout d'une heure, Eustenes arriua où nous étions, en la plus

belle humeur que ie l'eusse iamais
veu. Il se mit d'abord à nous dire
qu'il auoit découuert que c'étoit
par l'artifice de Polizanes que le
Senat auoit condamné Peristandre
à quitter la ville. Enfin, Claristee,
Eustenes nous raconta tout au
long, la méchâceté de cet enuieux,
& ses ruses, ainsi que ie vous les ay
naguere déduites, & selon qu'il les
sceut du Dicearche, dont ie vous
ay tantôt parlé. Quand Peristan-
dre, & moy, nous fûmes vn peu ré-
ioüis de sçauoir quel étoit nôtre
ennemy, Eustenes nous iura de ne
dormir point qu'il n'eût fait em-
prisonner & Polizanes, & le mar-
chand son amy, que le Dicearche,
luy dit auoir trempé à cette noire
malice. Peristandre ayant remer-
cié de fort bonne grace Eustenes,
& de ce discours passant à vn autre,

il le pria fort gracieusement de permettre qu'il me donnât vne bague en faueur de mariage, à peine eût-il fait cette priere, qu'il me baïsa, & me presenta cet anneau, qui est celuy-là même que vous me voyez au doigt.

Ces ceremonies ayans été faites, Peristandre prit congé d'Eustenes, de Nicosie, & de moy, & s'en retourna chez luy, pour nous treuuer le lendemain chez Pamfilie, où nous auions arrêté de nous rendre.

A peine Peristandre fut il dehors de la maison d'Eustenes, que ce curateur me dit en secret, qu'il treuuoit fort étrange que pour si peu de frequentation que j'auois eüe avec cet Athenien, ie m'étois engagée à l'aimer si extraordinairement sans auoir pris son auis, ni celuy de mes autres parens. Qu'en

la consideration de l'amitié qu'il me portoit, & de l'honnêteté qu'il auoit reconnüe en Peristandre, il feroit son possible enuers mes proches, pour leur faire treuuer bon mon mariage, pourueu que ie ménageasse si addroitement mes actions, que de ne leur faire rien connoitre, ni de ma volonré, ni de ce qui s'étoit passé sur le sujet de ces amours. l'accorday à Eulenes que ses remontrances étoient iustes: mais que ie pensois être exempte de blâme, parce qu'auant que de laisser prendre de fortes racines à mon amour ie luy auois demandé conseil, en permettant que Trasibule luy declarât la passion de son neveu. Qu'ayant reconnu que mes plus proches ne faisoient point d'état de moy, ie croyois de n'être point obligée de leur communi-

quer mes affaires, me deuant conter de les luy faire sçauoir à luy seul, duquel seul ie voulois entiere-ment releuer comme representant mon pere.

Quoy qu'Eustenes eût été seue-
re à me reprendre du commence-
ment, si approuua-t'il de telle for-
te tout ce que ie luy dis, & de mes
parens & de moy-même, qu'il ne
fit point difficulté d'auoüer que i'a-
uois raison. Sçauoit-on treuuer
vn plus suffisant témoignage du
mépris qu'ils ont fait de vous, me
dit-il, que de ne vous être pas venus
visiter, non pas seulement enuoyé
sçauoir en quel état vous viuiez de-
puis que vous avez été sous ma
charge? Ne laissons pas pour cela
ma fille, à leur faire plus d'honneur,
qu'ils ne vous en ont rendu, ce sera
les mettre en leur tort, & d'autant

plus appuyer le sujet que vous avez de vous plaindre d'eux. Cepédant, assurez vous que ie ne suis pas plus affectionné à la conseruation de vos biens, que ie suis zélé à rechercher en toutes choses le succez de vôtre contentement. Allez vous entretenir avec ma femme, vous y treuuez tous-iours vn diuertissement qui vous est agreable, pour moy, ie vay faire la guerre à Polizanes & à son complice, & en ma poursuite i'espere vanger Trasibule, Peristandre, Feliciane, & Eustenes, de la trahison del'vn & del'autre. De cette façon Eustenes me quitta, & ie m'en allay treuuer Nicosie.

Cette Dame m'aimoit trop, pour luy rien celer de ce qui s'étoit passé en son absence, ie luy racontay tout nôtre entretien. Les assen-

rances qu'elle me donna derechef de porter mes intereſts comme les ſiens propres, & de confirmer ſon mary en la volonté que ie luy fis ſçauoir qu'il auoit d'obliger Periftandre, & moy, ſoulagerent beaucoup les ennuis que i'auois du depart de mon Amant. Nous ne ceſſâmes de parler de ces amours, que nous ne viſſions de retour auprez de nous Euſtenes, qui nous dit que Traſibule, & luy, auoient ſi bien trauaillé, qu'ils auoient fait mettre priſonniers Polizanes, & ſon marchand, pour des crimes aſſez notables pour les en faire châtier exemplairement. A n'en point mentir, Clariftee, ie fus toute affligee de cette nouuelle, encore que ie ſeuſſe bien que ces deux méchans hommes étoient les auteurs de la perſecution de Periftandre, & le ſujet

de mes larmes, Eustenes fut tout étonné de me voir plus triste, que gaye de cette vengeance : mais ce que ie luy dis pour m'en excuser fut treuvé si raisonnable, qu'au lieu de m'en blâmer, il m'en loua grandement.

Enfin, l'heure du soupper étant venue, il fallut se mettre à table, où ie mangeay plus que ie n'eusse désiré y étant conuiee, & par Eustenes, & par Nicosie. Pour auoir sujet de me retirer en ma chambre, ie feignis être indisposée incontinent apres l'issuë du repas, & par cet artifice, il me fut plus facile de prendre congé de la compagnie, & de me coucher.

O Dieux ! quelle nuit, ce ne fut pas pour dormir que ie me couchay, ce fut pour persecuter mon esprit de tant de reveries & d'in-

quietudes, que ie m'étonne encore comme il me fut possible de resister à tant de peines & d'ennuis. Ie m'imaginerois que Peristandre en colere au dernier point, de l'affront qu'on luy faisoit de le bannir de Melibee, comme il l'auoit été d'Athenes, s'en iroit exposer à mille dangers pour treuuer sa mort, & s'exempter du tourment qu'on luy auoit fait endurer durant la vie, & c'étoit moy-même me faire mourir que d'auoir cette pensee. Pour redoubler mon affliction, ie me representois que cet Amant cloigné de moy, pourroit aussi-bien changer d'amitié que de climat, & en imitant l'exemple des infidelles, qu'il oublieroit Feliciane, pour adorer le merite de quelqu'autre fille plus digne de l'acquérir. Iugez, Clarifsee, si c'étoit là pour auoir du

relâche! & si cette reverie n'étoit pas suffisante de m'outrager! Je m'arrétois là dessus, comme si la chose que ie m'étois imaginee eût été veritable, lors qu'une autre pensée détruisant celle-là, me fit connoître que i'offensois plus cruellement Peristandre que ses ennemis. Que mes yeux verserent de larmes pour le peché que i'auois commis! que ie demanday pardon de bon cœur à Peristandre du mauuais iugement que i'auois fait de luy! & qu'enfin ie changeay bien d'humeur, & de creance! Quand ie me remis deuant les yeux, la bonne mine de ce genereux Amant, que ie representay à mon esprit la constance du sien, les sermens solennels de nôtre amour mutuelle, que mon cœur m'eut nouuellement assuré de la foy de ce digne Athenien,

nien, ha! m'écriay-ie, Peristandre est trop homme de bien pour être infidelle! Quel sensible déplaisir ne m'a-t'il point tantôt témoigné supporter, de se voir contraint à obeir à la loy du Senat? Helas! ses yeux, son cœur, & sa langue, m'ont donné de si apparentes marques de l'affliction qu'il a de m'éloigner, que ie suis bien incredule, si i'en doute.

Ce ne fut pas sans pleurer que ie parlay à moy-même de cette sorte, ie mouïllay tout mon oreiller de mes larmes, ie remplis ma chambre de mes soupirs, & mes yeux las de se fondre en eau, n'eurent plus d'autre vſage qu'à regarder vers les fenêtres, pour decouvrir si le iour venoit point, afin de me leuer, & aller derechef dire à Dieu à Peristandre chez Pamfilie. De long-

temps ie ne vis plus luire la clarté que ie desirois tant, & parmi l'obscurité qui regnoit par tout, ie n'eus plus d'autre occupation, sinon qu'à songer à Peristandre, à maudire la seuereloy qui nous separoit, & à ietter feux & flames contre le lâche Polizanes, qui auoit injustement animé le Senat contre luy.

Enfin le iour parut, & dès que i'en eu apperceu la lumiere, ie me leuay, & m'habillay fort negligemment, ne iugeant pas qu'il fût raisonnable de me parer, veu le sujet que i'auois de m'affliger. Les marques de mon ennuy parurent assez par mes habis, treuuant iuste de porter aussi-bien, sur mes vêtemés, & sur mon visage les signes de mon déplaisir, comme ie l'auois peint dans mon cœur.

En cet état ie sortis du logis, & m'en allay chez Pamfilie, où ie treuuay Peristandre, qui, en m'attendant, auoit dit à cette vefue tous les discours que nous auions eus avec Eustenes, le iour precedent.

Dés que cette Dame m'eut veu entrer dans sa chambre, elle me dit, Que ce n'est pas sans raison que l'on tient que la vie des Amans est tousiours trauaillee de quelques nouuelles peines, qui les suit, à mesure qu'ils cherchent le triomfe de leur amour! L'experimentez-vous pas Peristandre, & Feliciane? Ne vous affligez point de cet euenement, qu'autant que vous le deuez, les biens ne s'acquierent iamais qu'avec de grandes difficultez, & les excellentes choses que nous possedons sans trauail demôtrent qu'elles ne seront pas de duree, ou que

nous n'en iouïrons pas l'og-temps. Afin d'obliger les Dieux à travailler pour votre conseruation, ie vous conseille de les implorer sans cesse. Allez tous deux au Temple de Iunon qui est proche d'icy, avant que de vous separer, & là, conjurez le plus puissamment que vous pourrez cette Deesse, afin qu'elle protege votre mariage, contre toutes les puissances qui auront enuie de le rompre. Vous nous obligez trop, Madame, repartis-ie à Pamfilie, de participer à nos ennuys, & de plaindre nôtre disgrâce. Mais i'espere que comme le progres de nos amours est trauersé, que la fin en sera plus glorieuse. Ne l'esperez-vous pas ainsi Peristandre? ouïy, Madame, me repliqua-t'il, & ie croy le Ciel trop iuste pour ne pas maintenir vn a-

mour vertueux contre toutes fortes d'attaques. Je pardonnerois à Polizanes, si en voulant vous acquérir il se fût serui d'autre moyen que de la lâcheté. La prison de ce temeraire amant, est la recompense de sa mauuaise action, & si ie ne sçauois bien qu'Eustenes ne vous a pas celé la peine qu'il endure, ie m'efforcerois à vous la raconter. Laissons dans sa prison ce méchant homme, & vous assurez, ma chere maistresse, que iamais, ni le téps, ni l'absence, n'ôteront de mon ame le veritable portrait de vôtre beauté que l'Amour y a graué avec tant de soin, & de peine, que l'on n'en sçauroit pour tout effacer la figure.

Pour vous en donner vne plus veritable assurance, ie suis d'auis, que nous suiuiions le conseil

de Pamfilie, & qu'auant de nous dire à Dieu, nous allions au Temple de Iunon, non pas seulement pour la prier de conduire nos amours: mais aussi pour en sa presence, & de son Prestre, nous iurer la foy de mariage l'un à l'autre. Cependant, puisque mon malheur est tel, de ne pouuoir retourner à Athenes, ni demeurer en ce pais, qui est sous la puissance de Persez, ie me resous d'aller en Efese, pour passer là le temps avec aucuns de mes parens, par le moyen desquels ie pourray auoir bien souuent de vos nouuelles. Durant mon absence, ie vous supplie tres-humblement de vous souuenir de moy, & de ne diminuer point vôtre affection; la miene durera autant que ma vie. Ha! Peristandre, luy dis-je, en l'interrompant, à vous ouïr

parler, il semble que vous doutiez de ma fidelité, non, non, croyez qu'elle sera inuiolable. Sçachez qu'en quelque lieu que vous puissiez aller, que quelques Mers que vous traufferiez, & que quelque contree que vous soyez forcé d'habiter, ie ne croiray iamais pour cela que vous soyez parjure. Pour vous faire parétre comme ie veux vous obéir, allons jurer nôtre mariage deuant Iunon, & son Prestre, afin que vous ne puissiez plus douter de mon amour, qui me fait être plus à vous que ie ne suis pas à moi-même.

Là dessus nous commençâmes à faire nos Adieux, Peristandre fut le premier à prendre cōgé de moy, & en me baillant il se mit à pleurer avec tant d'abondance, que pour luy ténoigner que ie n'étois pas

moins touchée d'affection que luy, mon cœur se fondit tout en pleurs, & mes yeux en baignerent tout mon visage. Comme il eut dit à Dieu à Pamfilie, & l'ayant remerciée de ses bons offices, il s'en alla deuant au Temple, où ie fus le treuver incontinent apres avec Pamfilie.

Dés que nous y fûmes arriuees, Peristandre nous mena vers le Prestre, auquel il raconta toutes nos affections, le sujet qui l'auoit fait venir à Melibee, & pour quelle raison il étoit contraint d'en sortir. Qu'enfin, pour mettre en euidence les innocentes, & vertueuses pensées de son cœur, il m'auoit priée de me treuver en ce Temple, pour deuant la Déesse, & lui-même, faire les promesses mutuelles de nôtre mariage. Le Prestre ayant

ſceu ma volonté par ma bouche,
nous mene tous deux au deuant
l'image de Iunon, avec deux flam-
beaux allumez; puis ſelon la coûtu-
me, Periftandre profera tout haut
ces parolles. *O Deeſſe! à qui
rien ne peut être caché, vous
ſçavez la vertueuſe amour que
ie porte à Feliciane. Puisque
ie n'aspire qu'à un mariage de
nous deux, agreez nos promeſſes
mutuelles, & permettez que ie
donne cétte ſeconde bague à ma
Maîtreſſe.*

Après que Periftandre eut ache-
ué ſa priere, nous nous releuâmes
tous deux, ſupplians conjointe-
ment le Preſtre, de rendre témoi-
gnage de nôtre celebre action à
toutes les fois qu'il le croiroit iuſte,
& qu'il en ſeroit requis. Comme

nous n'étions pas en vn lieu à faire des ceremonies, Peristandre & moy nous separâmes, sans pouuoir parler, tant nous fûmes également affliges de nôtre separation. Pamfilie, qui m'auoit accompagnée au Temple, me fit l'honneur de me reconduire au logis de mon curateur. Ce que nous venions de faire étoit trop important pour le celer à Eustenes, cette vefue l'en entre tint tout au long deuant Nicosie, qui s'en raut de l'aise qu'elle en eut.

Les ennemis de Peristandre penserent creuer de rage, & de desespoir, d'oûir dire à Eustenes ce qui s'étoit passé entre mon Amant, & moy. Les Dieux sçauent comme ces bouches infames parloient à mon desauantage ! Mais tout ce qu'on pouuoit dire de moy ne me

touchant point, n'eut d'autre vertu, sinon que de m'enflamer encore davantage pour l'amour de mon mal-heureux Amant.

Pour vous dire ce qu'il deuint, apres qu'il m'eut laissée, i'ay sceu que pour preuenir l'enuie de nos ennemis, & ne manquer pas au depart que le Senat luy auoit limité, il s'embarqua soudain en vn petit vaisseau, qu'il auoit fait retenir au port. Sçauiez vous ce que ie fis apres l'absence de Peristandre? Claristee, rien autre chose, sinon que me représenter à tous momens la beauté de son visage, les excellens effets de son esprit, & sur tout son amour, & sa constance; Iugez si ie pouuois auoir des entretiens plus agreables. Les autres me déplaisoient tant aussi, que pour n'en être point importunée, ie me mis à fuir

les compagnies, & à la reserve d'Eustenes, de Nicosie, & de Pamfilie, ie ne frequentis plus personne.

Tant y a que ie deuins toute solitaire, & que la solitude me fut vn charme si doux, durant beaucoup de temps, que ie ne treuuois rien de plus agreable qu'elle. Eustenes, & Nicosie auoient beau me représenter que ma melancolie me rendroit malade; c'étoit plutôt irriter mon mal, que de le soulager; aussi furent-ils contrains de me laisser viure au gré de mon humeur, voyãs que leurs persuasions étoient inutiles. Pour soupirer & me plaindre à mon aise, ie leur fis treuuer bon de quitter leur logis pour aller demeurer au mien. C'est où i'allay faire mon séjour, avec ma nourrice Atalante, qui étoit ma principale compagnie, qui me donna d'autres

personnes de la connoissance à me
seruir.

Durant que ie viuois ainsi de cet
air, & vn iour que ie n'auois point
d'autre objet en ma pensee que Pe-
ristandre, l'un de mes seruiteurs me
vint dire qu'un Marchand étran-
ger me prioit de luy vouloir per-
mettre de parler à moy. Je fus re-
ceuoir à l'entree de ma chambre cet
homme, qui d'abord me salüant
avec beaucoup de respect, me pre-
senta vne lettre, où i'y leus ces pa-
rolles.

PERISTANDRE
A FELICIANE.

MADAME,

La mer, & les vens m'ont été

si favorables, que ie suis arrivé
à Efese heureusement. Je ne
vous veux point parler des en-
nuis que me cause nôtre absen-
ce, vous en pouvez assez aisé-
ment iuger par mon amour. J'ay
treuvé des ennemis à Efese aus-
si-bien qu'à Melibee, & icy
l'iniquité regne aussi absolument
qu'en cette autre ville-là. A-
voir mes disgraces, semble-t'il
pas que le Ciel ait arrêté de me
rendre perpetuellement mal-
heureux? Ceux contre qui ie
mis l'épee à la main dans Athe-
nes faisant leur sejour à Efese,
maintenant, ont supposé que
j'auois tué un de leurs compa-
gnons. Pour m'affranchir de

*l'accident qui m'en pourroit ar-
riuer, & laisser écouler une an-
née qui m'est si contraire, ie vay
considerer les ruines de Troye,
& voyager au Royaume de
Pont, pour voir la façon de com-
batre des Scites, contre qui le
Roy de ce pais a une sanglante
guerre. Je ne puis mieux assen-
rer ma liberté, que de m'éloigner
de ceux qui me la veulent rair.
Vous êtes trop equitable pour ne
donner pas vôte consentement
à une entreprise si necessaire, &
trop sçauante en mes desseins,
pour vous imaginer que i'en aye
iamais d'autres, que pour vous
témoigner que ie veux viure, &
mourir vôte seruiteur.*

Que ie fus touchee de douleur pour la nouuelle persecution de Peristandre! Ie me pleignis aux Dieux assez modestement, de ce qu'ils enduroient ainsi, que la Vertu fût offensée: mais quand ie me representay qu'ils ne permettoient bien souvent l'usage du mal aux ames malignes, que pour en rendre plus glorieux celuy qu'elles affligeoient, ie me resolus, à laisser entièrement regler à leurs Diuinités le cours de la vie de Peristandre, & ie n'eus plus mon esprit occupé qu'à luy faire cette réponse.

FELICIANE A PERISTANDRE.

I' Aurois sujet de me réjou.
de vous sçavoir arrivé heu-
reusement à Efese, si ie n'appre-
nois du mesme temps, que les
hommes vous sont plus cruels
sur la terre, que les vens & les
inclemences du Ciel ne vous
l'ont pas été sur les eaux. C'est
une chose étrange, Peristan-
dre, de ce que vous n'êtes pas
plûtôt sorty d'un mal-heur, que
ie ne vous voye plongé dans un
autre. Je ne doute point de vos
ennuis, le sujet des miens, me
fait assez connoitre la cause des

354 *Peristandre,*
vôtres. Allez vous promener
où bon vous semblera, recreez
vos yeux de la ruine du Royau-
me de Priam, voyez celui de
Pont, admirez la façon de
combatre des Scites, sans vous
méler parmi le peril, tout cela
me contente davantage, que si
vous étiez réduit à ne voir lui-
re la clarté, que dans l'enclos
de quatre murailles. Qu'en
quelque part que vous alliez ie
scache tous-iours de vos nou-
velles! c'est là le plus grand bien
dont ie puisse jouir en vôtre ab-
sence. Je ne veux plus m'affliger,
que de ne voir pas assez-tôt Pe-
ristandre.

Incontinent que j'eus leuë &

cachetee cette lettre , ie la baillay
au Marchand qui m'auoit baillee
celle de Peristandre, & le conjuray
de la meilleure grace que ie pus, de
la rendre à mon Amant, ce qu'il
me promit de faire, sans y manquer
aucunement. Helas! ma chere
Claristee, c'est la derniere fois que
ie receus des lettres de Peristandre,
& de ses nouuelles, & qu'il receut
aussi des mienes, & nous ne nous
sommes pas reueus depuis que
nous fûmes tous deux au Temple
de Iunon avec Pamfilie. I'auois du
tout perdu l'esperance de iouïr ia-
mais de sa veuë, quand à mon mal-
heur, ie le vis l'autre iour enchainé
au deuant le charriot de triomfe de
Paul Emile. O Dieux! que ce tri-
ste spectacle me causa de maux!
encore que Poliris, & vous, Clari-
stee, en ayez veu vne partie, i'ay

pourtant à vous asseurer, que mon cœur en souffrit beaucoup plus, que mes yeux, ni ma langue ne pûrent pas vous le témoigner. Suis-je pas bien mal-heureuse, d'auoir veu Peristandre captif, & de ne le voir pas affranchy comme moy ? Voilà ma douleur, c'est là le sujet du tourment que vous m'avez veu endurer, & ie vous supplie d'auoir cette retenüe, que de n'en parler à personne.

Madame, l'interrompit alors Claristee, iusques ici i'auois vécu en cette erreur, de croire qu'il n'y eût point au monde, vne fille plus mal menée du mal-heur, que ie suis : mais le recit de vôtre histoire, me montre bien que Claristee n'est pas seule, qui endure du tourment & des peines. Je ne m'étonne plus de vos larmes, ni de vos soupirs, le

malheur de Peristandre vous y oblige assez. Cela est bien cruel à vne Macedoniene, d'auoir été si long-temps sans voir son Amant qu'elle cherit, ne sçauoir en quelle partie de la terre il est, douter de sa vie, & de le reuoir à Rome parmy des miserables captifs, enchainé & trainé par les ruës & au deuant d'un charriot de triomfe. Je confesse, Madame, que pour souffrir patiemment vne telle disgrâce, il y faut bien toute vôtrecoustance, & qu'à moins de sçauoir l'usage de supporter courageusement les afflictions, il y auroit lieu à succomber sous vne si pesante charge. Puis que vous m'auez fait l'honneur de me raconter le commencement & le progres de vos chastes amours, ie vous supplie tres-humblement, Madame, de vous fier en moy, &

de croire pour vrai, qu'il n'est point de tourmens, que ie n'endurasse plutôt que de reueler ce secret que vous m'avez confié, & au sujet duquel vous ne sçauriez être blâmée, quand tout le monde le sçauroit. Les actions que la vertu autorise, ne sont iamais sujetes à être censurées, au contraire on les admire, & bien souuent elles seruent de flambeaux & de lumiere pour éclairer ceux qui les veulent imiter. Je croirois manquer par trop de reconnaissance à l'amitié que vous me faites l'honneur de me porter, si ie n'employois tous mes soins, & mes seruices, à rechercher curieusement les moyens pour decouvrir si Peristandre est à Rome au rang des captifs, ou s'il est du nombre de ceux qui ont été deliurez. Que vous êtes prompt à m'obliger, repartit

Feliciane, & que vôtre esprit est prompt à treuver des expediens pour fauoriser les miserables! Trauaillez ma chere amie, Feliciane sans doute sera soulagee; puis que Claristee entreprend d'agir pour elle. Laissez-moy faire, reprit Claristee, ie ne treuve rien d'impossible quand il s'agist de vous seruir.

Ainsi que Feliciane vouloit repartir, Oëtaue arriuant du Senat, entre dans la chambre de cette Grecque, la saluë, & s'informe de l'état de sa santé, selon sa coûtume. Apres qu'elle l'eut courtoisement remercié de ses soins, & qu'elle eut connu à son visage que son humeur étoit extraordinairement gaye, elle le supplia fort adroitement de permettre qu'elle enuoyât querir à Melibee des hommes, & de l'argent pour son voyage, puis

qu'il luy donnoit la liberté de s'en retourner chez elle.

Encore qu'Octaue ne pût pas iuger des facultez de Feliciane autrement que par sa bonne nourriture, & par ses precieux habis, il luy offrit tout ce qu'elle auroit à faire, pour aller chez elle, son intention n'étant pas, luy dit-il, de la laisser sortir de sa maison, qu'il ne luy eût donné les moyens de se pouuoir rendre dans la siene, en l'état que le requeroit sa naissance, & sa condition. Feliciane auoit l'esprit trop bon, & l'ame trop franche, pour ne repartir pas à Octaue, de la même sorte qu'elle y étoit obligee.

Comme ils en étoient là dessus, Claristec vint dire à Octaue que la compagnie qu'il auoit conuies à soupper étoit rendüe; & cela l'obligea de prendre Feliciane par la

main, & la conduire en la salle, où ses amis l'attendoient. Quand chacun eut été au bain, l'on s'assit à table, & la sœur d'Octaue fit mettre auprez de soy Feliciane, qu'elle prit en affection au premier moment qu'elle la vid. Durant le soupper, ces Senateurs ne parlerent point des affaires de la Republique; la chose étoit de trop grande consequence pour en discourir deuant des esclaves, desquels on se doit tous-iours défier, comme étans le plus souuent traistres & perfides. Mais apres plusieurs deuis indifferens, & facetieux, les plus curieux de cette troupe, demanderent à Octaue de quelles forces étoit composee l'armée de Persez, quelles raretez il y auoit dans le Royaume de Macedoine, & si les villes maritimes qu'il auoit prises étoient

abondantes en richesses , & fort peuplees d'hommes d'esprit, & de iugement.

Encore qu'Oetauie eut pû dire merueilles sur ce sujet, sa prudence fut telle de ne vouloir point s'étendre là dessus, parce qu'il ne pouuoit exalter toutes ces choses, qu'en se loüant soy-même, & glorifiant sa victoire. Il parla seulement de Persez, de ses mœurs, de ses actions, de la beauté du Royaume de Macedoine, & de sa fertilité: mais il ne voulut point parler de Thessalonique, de Samotrace, de Melibee, ni de tant d'autres villes maritimes qu'il auoit conquises avec son armee nauale, tant comme i'ay dit, pour ne vouloir point parler à son auantage, que pour ne remettre point deuant les yeux à Feliciane, sa perte, & le malheur qui luy étoit

arriué. Pour obliger plutôt que d'attrister son hôtesse, ce Sénateur approuua fort la grace que le Senat auoit faite aux Macedoniens de les renuoyer libres en leur país, & les remettre en la possession de leurs biens, comme il luy auoit des-ia raconté vne autre fois.

Feliciane ne pouuant pas laisser échapper vne occasion si fauorable à son dessein, s'emancipa de demander à Octauié de quelle façon l'on auoit traité ceux qui auoient fuiuy le party de Persez, & qui n'étoient point de Macedoine, ni d'aucun país sujets à ce miserable Roy. C'est à ceux-là, ma fille, repondit Octauié, enuers qui le Senat a vsé d'une plus grande gratification, qu'aux Macedoniens, les ayans tous enuoyez libres, quoy qu'ils fussent beaucoup plus punis-

sables que les sujets de ce Roy captif. Les Traciens, qui sont la plupart associez au peuple Romain, meritoient ils pas d'être châtiez comme perfides? & toutefois on leur a pardonné, & l'on a élu Haminie, Nerue, & Rebile, pour les mener à leur Roy, avec son fils, le Prince Bitis, qui s'est mis en cette guerre pour Persez contre les Romains. Parmi les captifs de Trace il s'est treuvé vn ieune homme Athenien, duquel la taille & la majesté le rendent aimable, qui s'est rendu coupable du même crime que les Traciens, & neantmoins à la priere qu'en est venu faire son pere Policrates au Senat, on luy a rendu son fils, en consideration des seruices que cet honorable vieillard a rendu en diuerfes occasions aux Romains. Hier le pere,

& le fils vinrent ceans me remercier, & prendre congé de moy pour s'en retourner à Athenes, où ils tiennent l'un des premiers rangs.

A ce mot de Policrates, Feliciane ne douta plus de la deliurance de Peristandre, & cette assurance la réjouit à tel point, qu'une couleur vermeille parut tout aussi-tôt sur son visage, qui la fit estimer si belle par cette compagnie, que l'on l'en creut adorable. La beauté de Feliciane étant ainsi augmentee en un moment, donna de la curiosité à un chacun de s'enquerir d'où elle étoit, iugeant bien à sa mine releuee, & à son action, qu'elle n'étoit pas Romaine. Octaue en dit tout ce qu'il creut être raisonnable, & les conuiez charmez de voir tant d'attraits & de graces en cette Dame, luy firent des offres, qui témoi-

gnèrent bien qu'ils ne la prenoient pas pour vne fille commune.

Quand on eut souppé, Oëtaue fit venir vn esclaue qui bouffonnoit fort bien, & ce fut là le diuertissement que receut cette notable compagnie, iusques à ce que la nuit étant fort auancee, les flambeaux furent allumez, & que chacun se retira dans son logis, & Oëtaue, & Feliciane dans leur chambre.

Dés que cette ieune Grecque y fut entree, Claristee l'y alla treuuer pour sçauoir si elle auoit appris quelque chose de bon de ce qu'elle desiroit. A peine cette fille fut-elle entree dans la chambre de Feliciane, qu'elle luy tint cel langage. Ma grand'amie, les Dieux ont eü pitié de mes peines, Peristandre est deliuré, & Oëtaue a parlé durant soupper si favorablement de Poli-

crates, auquel le Senat a donné son
fils, pour des considerations impor-
tantes, que ie ne doute plus main-
tenant d'auoir recouuert ce que ie
pensois auoir perdu. Peristandre
n'est plus captif, il s'en est retourné
à Athenes avec Policrates, iugez à
cette heure si ie n'ay pas suiet de me
réioüir, & d'esperer que nôtre ma-
riage s'accôplira bien-tôt, veu que
le genereux Octaue me met aussi
en liberté, & me donne le moyen
de m'en retourner. Croiriez-vous
bien, Claristee, que Policrates, &
Peristandre sont venus ceans: ils
s'y sont trāsportez pour remercier
Octaue, à ce qu'il m'a dit, de ce
qu'en plein Senat il a fauorisé leur
cause, & montré par là qu'il auoit
vne particuliere affection pour les
personnes qualifiees. Pour vôtres
satisfaction, Claristee, ie desire pas-

fionnement, que comme le Ciel
fauorable à mes vœux, a mis Peri-
standre en état de me le faire voir
bien-tôt, qu'il vous rende de même
Filidias, afin que de compagnes
d'infortune, nous iouïssions de
même bonheur & de même gloire.
Il y a trop long-temps que ie suis
abandonnée des Dieux, & que ie
suis en leur disgrâce, repartit Clari-
stee, pour esperer vn contentement
égal au vôtre; ie croy que Filidias
ne soit plus au monde, & que si
nous deuons nous reuoir, ce sera
sans doute dans le Ciel. Si vôtre
mal-heur est tel d'empêcher que
vous jouïssiez du bon-heur que ie
vous desirer, poursuiuit Feliciane, à
tout le moins vous assurey-ie bien
que vous participerez à celuy que
i'espere posseder. Nous finirons le
reste de nos iours ensemble, Cla-
ristee,

ristee, & vous épreuueriez dans peu de iours, & aussi-tôt que ie seray de retour chez moy, que ie ne fais point de promesse que ie ne l'exécute. Octaue est trop obligeant, & i'ay trop connu ses courtoisies, pour croire qu'il me refuse Claristee, quoy qu'elle luy soit fort utile; c'est vn genereux, qui preferera tous-iours l'interest d'autrui au sien propre; peu de personnes aussi sont dignes de triomfer comme luy. Claristee ayant montré fort apparemment le desir extreme qu'elle auoit de demeurer en la compagnie de Feliciane pour toute sa vie, cette ieune Dame l'interrompt de cette sorte. Vous pouuez bien iuger maintenant de mon impatience, Claristee, & vous presenter le iuste sujet que i'ay de quitter Octaue pour aller reuoir Peristandre.

Je seray fort aise qu'avant de nous separer, vous acheuiez à me reciter le reste de l'histoire de vos fortunes, afin que ie la sçache toute, comme vous auez sceu celle de mes malheurs. Madame, repartit Claristee, remettons, s'il vous plaist, à demain à vous dire le reste de mes maux, l'heure du repos est venue. Felicienne ne voulant point contredire à Claristee, s'accorda fort facilement à ce qu'elle voulut; puis s'étant faite coucher, elle donna la liberté à Claristee d'en aller faire autant.

Fin du II. Livre.



PERISTANDRE,
O V
L'ILLVSTRE
CAPTIF.

LIVRE III.



A liberté de Peristandre
ayāt étably le repos dās
l'ame de Feliciane, fut
cause qu'ellen'eut point
d'inquietude toute cette nuit, &
qu'elle dormit avec beaucoup plus
de tranquillité, qu'elle n'auoit point
fait depuis qu'elle étoit à Rome.

Le Soleil luisoit des-ia dans sa chambre, quand elle s'éueilla, & que Claristee lui alla donner le bon iour, oyât qu'elle ne dormoit plus. Il y auoit des-ia long-temps qu'O-
staue étoit sorty du logis pour aller au Senat, de sorte que Claristee en ayant moins d'occupation, habilla Feliciane à loisir, puis cette Grecque prit quelque ouurage de point couppé pour y trauailler, & faisant asseoir Claristee auprez de soy, elle continua de raconter son histoire ainsi.

*Suite de l'Histoire de
Claristee.*

MADAME, Puis que vous desirez que ie poursuiue le cours de ma miserable fortune, il est bien iuste que ie vous obéisse.

Si i'ay la memoire bonne, ie croy que ie finis mon discours au moment même que vous me demandâtes les particularitez du Temple de Iupiter, & de la façon de viure de ses Prestres, par ce que i'auois trop peu de temps pour vous pouuoir discourir de tant de choses. Maintenant que i'ay la liberté de m'étendre sur cette matiere, sans crainte d'être interrompuë, ie suis fort aise de vous en parler, & de vous dire veritablement ce que i'en sçay.

Ce beau Temple de Iupiter, qu'on nomme Hammon, est aussi appellé Thebain, & la raison en est fondée sur vne Histoire que l'on tient pour fort vraye en ce Temple. Voicy ce que i'en ay appris. Apres que les Feniciens eurent longtemps couru les Mers, & visité

beaucoup de Royaumes, & de Provinces, ils se mirent enfin à voguer sur le Nil, pour en auoir ouï dire des merueilles, & descendirent en la fameuse ville de Thebes. Pour remporter avec eux des marques de leur long, & penible voyage, ils enleuerent impunement de Thebes deux Religieuses consacrees à Iupiter, qu'ils vendirent en s'en retournans, l'une aux Grecs, & l'autre aux Affriquains. Celle des Grecs, fut cause qu'on erigea le Temple de Iupiter, qui est en Dodone, & celle des Affriquains aussi donna lieu qu'on bâtit celuy, dont ie parle, qui n'est surnommé Thebain que pour le sujet de cette Religieuse rauie. Quoy quel'on donne la gloire à ces Religieuses enleues, de l'edification des Temples de Dodone, & d'Hammon, toute-

fois les Prestres de ce dernier, soutiennent que l'origine de ces superbes bâtimens vient bien d'ailleurs. Ils affirment qu'après que Bacus eut conquis toute l'Asie, & qu'il se mit en deuoir d'en faire autant de l'Afrique, ayant pour cet effet donné le rendez-vous general à toute son armee au lac Marcotique, qu'il se munit de toutes les prouisions necessaires pour passer les desers: mais que les viures luy manquans par le chemin, il étoit sur le point de perir, lors qu'on vid vn belier au front de son armee, que plus on s'efforçoit de prendre, & dauantage auoit-il de ruse pour s'échapper. Alors Bacus creut que c'étoit asseurement vne guide que Iupiter luy enuoyoit que ce belier, tellement qu'il resolut de suiure sa route, & il se treuua si bien de l'auoir tenüe,

qu'enfin il arriua en cette prouince, où est bâty ce fameux Temple, & où il treuua vne abondance de viures pour rassasier son armee. Qu'en memoire de cet extraordinaire bien-fait, Bacus auoit fait bâtir en ce lieu-là vn Temple à l'honneur de Iupiter, le nommant Hammon, qui signifie sable, non pourtant pas, tient-on, à cause que la situation de cette prouince est sablonneuse: mais bien par ce que ce grand Dieu se presenta à ce Prince sous la forme d'un belier, & en vne campagne pleine de sablons. Pour preuuer cette verité, les mêmes Prêtres remontrent que c'est pour ce seul sujet quel'image de Iupiter en leur Temple porte la semblance de la teste d'un belier, plutôt que de celle d'un homme. Que les perles, & les émeraudes dont cette image

est enrichie depuis la teste, iusques à la ceinture, sont de celles que ce Roy conquerant apporta d'Indie, étant chose fort asseuree que telles pierreries ne se treuuent point en Affrique, si elles n'y sont apportees par les Troglodites, qui les troquent avec les Marchans de Saba pour d'autres marchandises.

Quant à la structure du Temple, telle qu'on la void aujourd'huy, les Religieux n'asseurent pas qu'elle aye été ainsi projectee par Bacus, d'autant que l'ouurage est Ionique, & qu'ils croyent que ce Roy a regné long-temps auparauant, que les Ioniens s'adonnassent à embellir ainsi leurs bâtimens. Tant y a que les mesures, & les compartimens de l'edifice de ce Temple sont si bien obseruez, que ces Prestres ne peuuent pas s'imaginer que cet

industrieux artifice soit sorty de la simplicité de l'esprit des anciens, qui viuoient du temps de Bacus.

Les Religieux, qui seruent au Temple, & qui font les ceremonies que l'on y pratique, ne sont point mariez, & si quelqu'un qui le soit veut s'établir en cet ordre, il faut qu'il quitte sa femme, & qu'il ne la fréquente plus. Leur coutume est de laisser croistre leurs barbes, qu'ils ne coupent iamais, ils ont les cheveux de la teste razez, & se la couvrent d'une petite calote qui est de couleur bleüe, & qui est bordée par le bas d'un passément d'or. Leurs robes sont fort longues, & fort larges par le bas, & comme elles sont de lin, ils sont grâdement soigneux de les tenir blanches. Leurs souliers sont de deux façons, la semelle est tirce d'un arbre que l'on nom-

me Lotte, & le dessus est fait de l'écorce des cannes que l'on appelle Papires. Il est parmy eux vn Prince, que nous nommerions en nostre païs Archiprestre, & l'on l'élit, d'entre les douze les plus âgez de la compagnie. C'est luy qui reçoit les Seigneurs, & les Ambassadeurs des Roys, & des Republiques, qui vont à ce Temple, & qui leur donne la réponse du Dieu. Son bonnet n'est pas semblable à celuy des autres Prestres, le sien est beaucoup plus élevé, il est couuert de passément d'or, & le bas bordé d'une bande de soye rouge, sur laquelle sont attachées sept riches émeraudes separees, & mises par égales distances, entre lesquelles se void vne grosse, & precieuse perle. Sur la robe de lin, ce Prince des Prestres porte vne tunique sans manche,

qui luy pend sur le genoüil; elle est de drap de soye de couleur bleüe, enrichie de certaines figures inconnües, & autour d'icelle, il y a vn passemét d'or large de trois doigts. Au bas de cette tunique pendent plusieurs petites boules d'or. Sa chaussure n'est point differente de celles des autres Prestres, qu'en ce qu'elle est beaucoup plus épaisse que la leur.

Lors que Sofonax voulut aller à ce Temple, ces Prestres, dont ie viens de parler, se presenterent bien à luy parez de ces habis, mais ils n'apporterent point sur leurs épaulles l'image d'Hammon, comme aucuns croyent qu'on l'auoit portée au deuant d'Alexádre le Grand, lors qu'il visita ce Temple. I'ay sceu que ce fut pour flatter cet Empereur, duquel ils redoutoient la

puissance, qu'ils firent cette ceremonie inusitée, ayans ouï dire que ce grand Prince mettoit sous sa loy toutes les prouinces où il entroit. Pour éuiter cette tyranie, & gagner le cœur de cet ambitieux, ils inuenterent cette ruse de faire porter au deuant de luy ce Dieu, & le grand Prestre de son mouuement, dit hautement à Alexandre, qu'il étoit fils de ce Dieu même, & qu'il commanderoit à toute la terre. Cela fut dit adroitement, parce que ce Prince des Prestres auoit sceu que c'étoit par là qu'on s'acqueroit la bienveillance de cet Empereur, qui pour se faire mieux respecter de ses soldats, & leur donner plus d'esperance de ses conquestes, disoit ouuertement qu'il étoit fils de Iupiter.

Les Prestres dont ie parle, ne connoissent que ce Dieu qui com-

mande à toutes les choses crees, & qui pour ordonner de tout, fait sa demeure dans le Ciel. Ils pensent ne pouuoir appaiser sa colere, que par les prieres, par les supplications & par les parfums qu'ils luy offrent continuellement. Ils croyent qu'il n'y a qu'un Ciel, & qu'un monde visible, & qu'en cet vniuers vn seul Dieu s'y cõmunique en esprit & en verité. Certes, Madame, toutes les ceremonies de ces Prestres, leurs actions, & leurs habis mêmes, sont remplis de mysteres; leurs callotes par leur couleur bleuë, ne signifiēt-elles pas le Ciel, auquel leur esprit doit tous iours mediter? Leur grande robe de lin montre-t'elle pas qu'ils doiuent être ennemis du vice, & amis de l'innocence, representee par la blancheur? Leurs souliers, qui sont fais d'écorces d'ar-

bres, & de roseaux, qui naissent
parmy les eaux, & les maréts, té-
moignent-ils pas l'inconstance de
ce monde où nous viuons? L'habit
du grand Prestre est bien encore
plus mysterieux; Sa tunique azu-
ree luy enseigne d'auoir le cœur
tous-iours élevé au Ciel, pour ad-
mirer les merueilles de Dieu, & les
differentes fleurs dont elle est enri-
chie, font-elles pas voir que l'ado-
rable qualité de ce bien-heureux
sejour, nous est inconnüe? Que
peut-on dire du bonnet de ce Prin-
ce des Prestres, & de ses patins, qui
sont plus hauts que ceux de ses
compagnons, sinon qu'il doit re-
luire en toutes sortes de vertus, &
de bonnes actions, au dessus de
ceux-là, qui sont au dessous de luy?
Les sept émeraudes representent-
elles pas les sept Planetes, & les

boules d'or, les Etoiles du Firmament? Ces bons Religieux ne vivent que de fruis, qui sont cuis au Soleil, d'herbes & de racines, & l'eau seule étanche leur soif. Ils couchent sur des feüilles seches de Palmes, étédües sur deux aix qu'ils eleuent de terre sur deux pilliers de bois. Châque Prestre a sa chambre separee, qui ne se ferme que par le moyen d'un voyle qu'on tend la nuit pour empêcher le serain. Pour se garantir de la chaleur du Soleil, ils n'ouurent point leurs chambres, que lors que les vens de Midi, & de Septentrion regnent sur la terre. Au deuant de leur porte il y a vne gallerie soutenüe de colonnes tailles à l'Ionique, sous laquelle ils se promenant pour discourir ensemble, & de leur Philosophie, & de leur Teologie. Iamais ils ne se se-
parent

parent de leur enclos que lors qu'il vient vers eux quelque Prince, ou quelque Ambassadeur de Roy, ou de Republique.

Durant dix ans que i'ay logé parmy les Religieuses de ce fameux Temple, ie n'ay iamais veu sortir ces Prestres de leur demeure que deux fois, l'une à l'arriuee de Sofonax, & l'autre à celle de l'Ambassadeur du Roy d'Etiopie, qui fit vn present merueilleux. Son don fut la representation de ce Roy, auquel on voyoid les mains liees, & les pieds enchainez. Cette image d'or pur & toute massiue, étoit haute de trois pieds, & portee sur vne plaque quarree de même matiere de la largeur d'un pied, & de l'épaisseur de trois doigts. Ce riche present fut accompagné de deux charges de chameau d'encens, & de

parfuns, dont la plus grande partie fut brûlée durant le séjour que cet Ambassadeur fit au Temple. Cette offrande fut mise avec grande ceremonie en la nef de ce Temple, sur vne petite colonne vis à vis du present d'Alexandre, qui est vne grande table d'or, longue de huit pieds, large de quatre, & épaisse de trois doigts. On void artistement graué là dessus la figure des Royumes, & des prouinces de tout le monde, & par ce tableau on connoist assez l'ambition de ce grand Prince, qui creut faire des merueilles d'offrir à Dieu tout l'Vniuers, comme s'il eût été des-ia sous sa puissance. Ce Temple est bien orné de plusieurs autres tableaux: mais non pas en vne si grande quantité, ay-ie oüy dire, comme il y en a dans ceux de Delfes, & d'E-

fese. Les difficultez qui se treuvent à voyager dans cette prouince, empêchent que ce Temple ne soit si fréquenté que les autres, & ie croy pour moy, que n'étoit que les réponses de l'Oracle n'y sont iamaïs douteuses, comme elles sont ordinairement ailleurs, que personne ne voudroit hazarder sa vie, pour entreprendre vn si penible voyage.

Ie croy, Madame, vous auoir assez suffisammét parlé des Prestres de ce Temple, & ie m'assure que vous n'aurez point de s'agreable que ie vous discoure maintenant des Religieuses, avec lesquelles i'ay demeuré si long-temps. Madame, il faut que ie confesse n'auoir iamaïs eü vn plus parfait contentement, que celuy que ie receuois lors que i'étois en la compagnie de ces sages

filles; leur occupation n'est autre chose que la pratique de toutes les plus belles vertus. Tout est charmant parmy elles, les affligez y reçoivent de grandes cōsolations, & le mépris qu'elles font du monde, oblige tellement les ames libertines à le quitter, qu'il n'en est point qui aime son salut, & qui les entende parler de son inconstance, qui ne le fuye, & qui ne suiue leur exemple. Les habis de ces vertueuses Dames sont vne grande robbe de lin, qui leur couure tout le corps, attachee par le deuant d'une boucle d'or, & par dessus elles ont encore vn manteau de même étoffe, qui leur pend iusques au genoüil; il est vray qu'elles ne s'en couurent point, que lors qu'elles sortent de leur enclos. Leur teste est couverte d'une petite mitre, qui est faite

de la seconde peau qu'on treuve
deffous l'écorce des Papires. Sur
cette mitre elles ont vn voyle de
toile de lin fort claire, & fort fine,
qui est enrichy, de tel ouurage que
le defire la Religieuse qu'il le porte,
& qu'il le fait. Par deffous ce voyle,
on void leurs cheueux qui pendent
par derriere, & qu'elles lauent d'v-
ne eau qu'elles tirent de certaines
herbes, qui a la vertu de les desse-
cher, & de les faire croistre. I'en ay
veu faire l'experience sur vne fille
natiue de Birfa, qui auoit ses che-
ueux tellement crépez, & cours,
que les lauant de cette même eau,
ils creurent de telle sorte, qu'en
peu de temps apres, elle les eut aussi
longs que les autres Dames. Leurs
souliers sont fais d'vne petite natte
cordonnee, de feüilles seches de
palmier; elles viuent de la même

nourriture que les Prestres, & leurs lits sont tout de même. Pour leurs chambres, & leurs galleries, elles sont bien semblables : mais en chaque logement couchent deux Religieuses en deux lits separez. Elles ont cette coûtume parmy elles, de mettre avec vne ieune Religieuse, vne ancienne, afin d'apprendre les vnes des autres les Status de leur Temple, les ceremonies qui s'y pratiquent, & les raisons pourquoy on les a instituees, & les memorables histoires, qui verifient l'antiquité de leur pais, & de toute la Prouince. Le vœu particulier de ces Dames, est la chasteté, & leur plus commun exercice est de prier Iupiter pour la conseruation de toutes ses creatures. Claristee, dit alors Feliciane, ie ne m'étonne plus de ce que vous regrettez l'absence

de ces sages filles; il faut auoüer que leur Ordre est excellent, leur Regle aïsee à obseruer, leur science inimitable, & la conduite de leur vie sans exemple. Que vous auez tiré de profit de leur douce conuersation! C'est dans cette fameuse écolle que vous auez appris à raisonner de toutes choses, & que vous vous êtes renduë si sçauante en l'art de supporter patiemment toutes les disgraces qui arriuent au cours de nôtre vie. Je pourrois bien vous prier de m'entretenir de la Teologie de ces Prestres de Iupiter, & de la Philosophie naturelle, qui apprend à regler les mœurs, & à suivre la vertu. Mais pour le present, ie me contente de m'informer de vous, ce que c'est de la Table, & de la fontaine du Soleil, quel'on m'a dit être asseurement dans la Pro-

Madame, repartit Claristee, il est vray que cette fontaine est admirable en ses effets. Elle prend sa source au pied d'un rocher, son eau est tiède le matin, elle est froide à Midy, & à mi-nuit elle est aussi chaude que si elle boüilloit. Les habitans de cette contree arrosent leurs jardins de cette eau, qu'ils font couler par de petis canaux, en tous les lieux qu'ils en ont affaire. Je ne treuve pas cette merueille plus étrange que celle qu'on list de la fontaine Eleusine, de qui l'eau au son de la musique s'enfle si haut, qu'elle outrepatte ses bords, comme si en se réjouissant de cette douce armonie, elle vouloit danser dans son bassin. La fontaine du Soleil n'est pas dans la Prouince des Hammoniens, comme l'on vous

a dit ; mais bien dans l'Etiopie, au-
prez de la ville de Meroé. I'ay en-
uie de vous discourir de l'Histoire
déplorable de Manethisse, qui est
la ieune Religieuse que les autres
Dames me donnerent pour com-
pagnie, lors que i'entray parmy cer-
te sainte compagnie ; c'est d'elle-
même que i'ay sceu son infortune.
Vous me raiussez, Claristee, dit Fe-
liciane, de me faire connoistre que
vous n'avez point de dessein qui ne
soit pour me diuertir, & pour me
plaire. Conte-moy donc, s'il
vous plaist, quelle disgrâce receut
cette Dame auant que de se rendre
Religieuse. Claristee sans se faire
prier dauantage, commença de
parler de la façon.

*Histoire de Filometor, & de
Manethisse.*

CETTE jeune Dame dont ie
veux parler est Egiptienne,
& nee dans la ville de Herimopolis.
Son pere la maria fort ieune avec
Filometor de même nation, & ri-
che marchand comme luy. Ha-
rondat, lors Gouverneur de la bas-
se Egipte, pour le Roy Ptolomee,
ayant à se vanger de ce Roy impu-
dique, qui auoit débauché vne sie-
ne fille, qui étoit à la suite de la Rei-
ne Berenice, fit reuolter cette Pro-
uince de son gouuernement con-
tre le Roy. Auant que d'en venir
là, il vza de toute l'adresse que pou-
uoit auoir vn excellent esprit pour
attirer à sa faction les hommes les
plus vaillans, & les plus considera-

bles de cette Prouince, du nombre desquels fut Filometor, estimé l'un des plus courageux, & des plus vail-lans de tout ce pais-là. Encore que Harondat ménageât assez bien l'occasion pour faire subsister sa rebellion, & qu'il y agist en bon Capitaine, toutefois n'ayant point treuvé aucun Prince, qui voulût fa- uoriser son party, & étant luy seul trop foible pour resister aux forces que Ptolomee auoit leuees contre luy, il vid en bref ses esperances rüinees, & luy-même trahi, & li- uré entre les mains de son ennemy par ses propres complices. Ce fut lors qu'il experiméta qu'une infi- delité n'est iamais impunie, & qu'il n'est point de si forte, ni de si se- crete conjuration, qui ne soit enfin rompuë, & découuerte par le de- uoir naturel qui oblige à aimer, &

seruir son Prince contre tout sujet des-obéissant qui l'outrage.

Harondat pris, ne fut pas longtemps sans être châtié, & quoy que sa fille, maistresse de Ptolomee, implorât plusieurs fois la clemence du Roy pour faire donner la grace à son pere, elle ne pût iamais surmonter la colere de ce Prince irrité. Ce rebelle donc conuaincu du crime de leze Majesté, aussi-bien que ses complices, qu'il declara, fut iugé souuerainement à être precipité du haut d'un rocher en bas, pour être deuoré par des Lyons, qui auoient accoustumé d'assouuir leur faim des miserables corps des hommes destinez au carnage.

Filometor, qui étoit l'un des principaux factieux, & des plus redoutez, creut que comme il étoit complice de Harondat, s'il étoit

pris, qu'il auroit vn châtiment semblable au sien, ou peut-être encore plus seuere. Il s'absenta de Hermopolis, fit courre le bruit par vn fidel esclaué, qu'il s'en alloit vers la Mer Eritree, pour passer de là en l'Arabie heureuse, & cependant il se retira en vne maison qu'il auoit aux champs, au deceu de tout le monde. Pour n'être veu de personne que de son esclaué, il se cacha sous la terre en vn antre obscur, & fait à dessein d'y cacher ses meubles, & ses grains, lors qu'il étoit auerty des courles qu'ont accoustumé de faire les Arabes Egiptiens, qui se sont habituez de long-temps entre Thebes, & la Mer, & qui exercent en ces contrees les mêmes volleries que font leurs compatriotes dans l'Arabie deserte.

Filometor ainsi enterré tout vif

sans souffrir de peine que de la peur d'être pris, & du déplaisir de ne voir point sa femme, s'auiſe de luy faire entendre par ſon eſclaue qu'il étoit mort, afin que Ptolomee ne ſongeât plus en luy, & d'épreuuer auſſi quel dueil ſa chere Manethiſe auroit de ſa mort. Il n'eut pas plûtôt inuenté cet artifice, qu'il écriuit à ſa femme qu'il s'étoit empoisonné. Cette lettre faite, il la donna à ſon eſclaue Belimon, qui ſ'en va treuuer ſa maiſtreſſe à Hermopolis, & la luy rend; à force de l'auoir leuë, & de luy auoir oüy reciter, ie la ſçay par cœur. Voicy ſes termes.

FILOMETOR A
MANETHISSE.

P Visque Ptolomee me cherche par tout pour me punir comme Harondat, i'ay mieux aimé mourir par mes propres mains, que par celle d'un bourreau. Pour triomfer de la cruauté de ce seuer Prince, ie me suis moy-même empoisonné, ayant creu qu'il étoit juste d'en uzer de la sorte, veu que mon Destin l'ordonnoit ainsi, & que ie n'ay pû décourir de port en mon exil, où ie ne pûsse faire naufrage. Le seul regret que j'ay en mourant, c'est de vous quitter, ma chere Manethisse :

400 *Peristandre,*
mais il n'est point de remede à
cela, ie sens des-ja les frissons
de la mort. Adieu mon ame,
treuvéés mon desespoir juste.

Manethisse receut tous les tourmens qui se peuuent imaginer, de cette triste nouvelle. Belimon étoit presque aussi affligé qu'elle, de la voir pleurer & se plaindre d'un mal-heur qui n'étoit point arriué: mais qu'eust-il fait? de luy découvrir le secret de son Maistre, il sçauoit bien qu'il ne demeureroit guere à en être châtié. Il la laissa donc s'affliger à son aise; puis quād elle eut bien soupiré, & noyé son visage de ses larmes, elle s'enquit de cet esclau des particularitez de la mort de Filometor. Madame, luy dit Belimon, auant que mon Maistre executât vne si tragique
entreprise

entreprise, i'ay employé les iours, & les nuis à luy remontrer sa fureur, & le tort qu'il faisoit à son honneur & au vôtre, de se tuer lui-même, plutôt que de n'aller pas chercher son tombeau parmy les armes. I'eus beau luy parler, il ne me voulut pas croire, & mal-gré moy il auala le poison qu'il auoit de long-temps préparé. Lors qu'il se vid approcher de la fin de sa vie, il vous écriuit la lettre, que ie viens de vous rendre, & peu de temps apres il mourut.

Pour éuitter que l'on ne fist la guerre à sa cendre, ie l'ay enterré fort secretelement, de peur que Ptolomee sçachant le lieu de sa sepulture, l'en fist inhumainement retirer, pour le donner en proie aux loups, & aux corbeaux. Ptolomee deuoit-il pas auoir assouuy sa rage

du sang de Harondat, sans vouloir faire rougir les rües de celuy de mon mary, qui n'auoit failly qu'à l'exemple de toute vne Prouince reuoltee? dit Manethisse. De l'excez de son déplaisir, elle ne pût davantage parler, & la douleur que Belimon receut de celle de sa Maistresse fut telle, qu'il se repentit mille fois d'auoir été le porteur d'une si triste nouuelle.

Enfin, à voir le deüil, les larmes, & les frequens soupirs de Manethisse, tous les habitans de Hermopolis ne furent que trop certains de la mort de Filometor. Sa femme ne publia point le desespoir de son mary, elle dit seulement qu'il auoit été tué en se défendant contre des Corsaires, & cela fut cause que Ptolomee n'eut plus de peine

à le faire chercher, ni sur la terre, ni sur la mer.

En huit iours seulement, Manethisse changea tellement, & de visage, & d'action, qu'elle n'étoit presque plus reconnoissable. Belimon ne put voir son déplorable, & languissant état, sans en auoir vne compassion, plus digne d'un parfait amy, que d'un esclau. Il creut que c'étoit être autant cruel enuers cette Dame, qu'elle pensoit que Filometor l'eût été à l'endroit de lui-même, que de la laisser mourir pour trop regretter un mal-heur qui n'étoit point arriué. C'est ce qui l'obligea à représenter si bien à son Maistre l'étrange changement de sa femme, qu'il luy fit detester mille fois son artifice.

Manethisse fait trop de pitié à Filometor, pour souffrir qu'elle

pâtisse plus long-temps, il commande à Belimon de l'aller treuver en diligence, & de luy decouvrir la ruse dont il auoit vsé, pour se cacher de tout le monde, & preuenir le châtiment à quoy il étoit des-ia condamné. Cet esclau se rauist de porter de si bônes nouuelles à Manethisse, il la treuve en son cabinet couchee de son long, comme si elle eût été morte. Dieux puissans! s'écrie-t'il, faut-il que ie sois si malheureux de treuver ma chere Maîtresse morte, lors que ie la viens assseurer de la vie de son mary? A ce discours, cette Dame éplorée reuint de son assoupissement, & apres qu'elle eut ouuert les yeux, que viens-tu de dire Belimon? l'interrompit-elle, les morts ressuscitent-ils en Egipte? & Filometor qui est allé aux Cicux, peut-il se faire

encore voir sur la terre? Reue-
nez à vous, Madame, luy dit Beli-
mon, Filometor n'est pas mort,
comme il me l'auoit fait vous l'as-
seurer; c'est vne feintise dont il s'est
seruy, non pas à dessein de vous af-
fliger: mais seulement pour mieux
faire croire son trépas veritable, à
ceux auxquels il est important de le
persuader.

L'excez de la joye que cette ver-
tueuse femme receut de la vie de
son mary, pensa causer sa mort;
Elle s'en rauist d'aise à vn point
qu'elle s'éuanoüit, & qu'elle fut as-
sez long-témps sans auoir l'vsage,
ni de connoitre personne, ni de se
connoitre elle-même. I'ay oüy
dire à Manethisse, que quand elle
fut sortie de son éuanoüissement,
qu'elle treuua Belimon presque en
vn aussi mauuais état qu'elle auoit

naguere été, & que comme elle l'auoit fort occupé à luy donner des remedes pour sa guérison, elle n'auoit pas été moins empêchée à le secourir du mal qu'elle vid, que le sien luy auoit causé.

L'un & l'autre reprirent leurs sentimens. Quand ils eurent bien discouru ensemblement des moyes qu'il falloit tenir pour abuser tousiours le peuple de la fausse creance qu'il auoit, il fut impossible à Manethisse de sejourner plus longtemps à Hermopolis. Avant que de s'en separer, elle fit semer le bruit dans la ville par Belimon, qu'elle renonçoit pour beaucoup de iours à cette demeure, pour aller à sa maison des champs, & s'éloigner des compagnies, qui en pensans adoucir ses ennuis, augmentoient ses tourmens. Chacun creut assez ai-

sément qu'elle eût ce dessein, les larmes continuelles qu'on luy auoit veu répandre, auoient donné trop de témoignages de son déplaisir, pour n'obliger pas ceux qui sçauoient sa disgrâce, à croire qu'elle vouloit fuir de tout le monde.

Ainsi quita-t'elle Hermopolis pour s'en aller voir son mary, qu'elle fut visiter dans son antre, où la conduisit Belimon. A l'entreueüe de Filometor & de sa femme, ils furent long-temps sans se pouuoir parler, du trāsport qu'ils eurent de se voir. Iamais cet artificieux ne fut plus fâché, quelors, qu'à la clarté d'un flābeau, il vid le visage de sa femme si changé; que peu s'en falut qu'il n'outrageât le sien pour se punir d'auoir été cause d'un si grand mal.

Encore que cet obscur cachot fût plutôt vne demeure effroyable,

que non pas vn séjour délicieux, Manethisse y passa sept mois avec son mary, en vne aussi grande joye comme si elle eût été parmy les plaisirs, & les contentemens, dont l'on jouïst dans les Palais des Roys. Durant ce temps-là, Manethisse devint grosse; qu'elle eut de peine à cacher cette grosseffe, pour ne la point faire parétre à personne!

Quand elle se vid approcher du terme de son accouchement, elle fit si bien par ses prieres, & par ses charmes, qu'elle obligea Filometor à quitter sa grotte, pour reprendre le séjour de Hermopolis, où l'état auquel elle étoit la contraignit d'aller. Ce mary preferant les plaisirs de sa femme au notable interest de sa conseruation, se déguisa pour s'y treuver.

Tant y a que Manethisse accou-

cha d'un fils, dont la vie fut cause de la mort de son pere. Filometor ayant été decouvert par un ennemy, qui le surprit avec sa femme, sans qu'il se doutât auoir été reconnu, en donne promptement auis au principal ministre d'Etat de Ptolomee, qui en auertit ce Prince, duquel en suite il receut l'ordre de se saisir de ce déguisé, & le faire promptement mourir. A peine Manethisse fut-elle releuee de ses couches, qu'on vint prendre chez elle son mary, qu'on emprisonna, & qui à trois iours de là, souffrit le même genre de supplice qu'auoit encouru Harondat.

Après ce tragique trépas, Manethisse deuint furieuse, elle vômît mille injures contre Ptolomee, & ses Ministres, pour les obliger à luy faire tenir compagnie à son mary,

sans qu'on l'en blamât que par des remontrances, qui l'irritoient davantage. Quand l'on reconnut que pour vler de douceur enuers elle, cela ne changeoit point sa fureur, & qu'au contraire elle en augmentoit encore, Ptolomee se mit en vne si grande colere contre Manethisse, qu'il la contraignit à quitter la ville promptement. Ce ne fut pas vn commandement bien seuer à cette Dame que celuy-là; puis qu'elle auoit des-ia resolu de n'abandonner pas seulement Hermopolis : mais tout le Royaume, pour luy être impossible de demeurer en vn païs qui auoit triomfé de la mort de son cher Filometor. Ainsi qu'elle songeoit en quelle Prouince de la terre, elle iroit confiner le reste de ses iours, on la vint auertir que son enfant

Venoit d'acheuer les siens par le dernier de sa vie, & les Dieux sçauent quelle douleur elle en receut.

Pour fuir donc de son ingratte patrie, elle delibera de s'aller rendre Religieuse en la Prouince des Hammoniens, où elle sçauoit qu'il y auoit vn fameux Temple consacré à Iupiter, & de s'y faire conduire par l'Eunuque Belimon, auquel elle se fioit grandement.

L'esclaué à petit bruit fit passer le Nil à sa Maistresse dans vn petit bateau, dont il s'empara la nuit, & à l'aide de la clarté de la Lune, ils se rendirent au bord de ce fleuue, de l'autre côté, & vn peu au dessous de Hermopolis. Pour n'être point découuers de personne, Manethisse se cacha parmy les roseaux, en attendant que son fidelle esclaué fût de retour de chez vn Iardinier, du-

quel il acheta vn Chameau, pour porter leurs hardes, & des provisions qu'ils creurent leur être nécessaires pour vn si difficile voyage. Ainsi munis de toutes choses, ils se mirent à chemin eux deux seuls, & le Ciel leur fut si propice, qu'en douze iours ils arriuerent sans aucun inconuenient au Temple même de Iupiter.

Cette ieune vefue, que l'on a tous-iours prise depuis pour vne fille, à cause de la ieunesse qu'elle auoit, s'adressa hardiment à l'ancienne des Religieuses du Temple. Apres luy auoir déclaré être partie d'Egipte mal-gré tous ses parens, pour le vœu qu'elle auoit fait de se donner au seruice de Iupiter, elle supplia tres-humblement cette vieille Dame de luy faire l'honneur de la receuoir en sa compagnie, &

de l'en estimer digne. Là dessus, elle montra les riches pierreries qu'elle auoit apportees pour en faire vn present au Temple, & lesquelles elle consigna entre les mains de l'ancienne Religieuse, pour en disposer à sa volonté. Ces richesses firent assez connoitre que Manethisse étoit de qualité, & sur les instantes prieres qu'elle fit derechef avec toute la grace requise, pour obtenir l'effet de sa tres-humble requête, on la receut au nombre des Religieuses. Elle auoit receu de trop bons offices de Belimon pour ne songer pas à luy; par le moyen de l'ancienne, les Prestres le prirent pour être employé aux affaires du Temple, iusques à ce qu'il se presentât occasion de s'en retourner en son pais. Ce n'étoit pas là son dessein, il sçauoit trop bien qu'on

le puniroit d'auoir rauy sa Maitresse, si l'on le treuuoit iamais dans Hermopolis.

Il n'y auoit pas plus d'un an & demy, que Manethisse étoit Religieuse, quand Sofonax, qui m'auoit retiree d'entre les barbares mains des voleurs, arriva dans ce celebre Temple de Iupiter. Vous vous ressouuenez bien, Madame, que ie vous ay raconté les soins & les consolations extraordinaires que cette ieune Dame me donna, lors que ie fus malade dás le Conuent des Dames Religieuses, & il feroit donc inutile de vous en parler dauantage.

Par l'histoire de Manethisse, nous deuons reconnoitre, Madame, que nous ne sommes pas seules affligées; qu'il est fort peu de personne au monde, qui ne soit sujete

à endurer des tourmens, & que tant qu'il y aura des creatures raisonnables, il en sera tous-iours de mal-heureuses. A dire vray, repartit Feliciane, il est de certaines gens, que les disgraces accompagnent si frequemment, qu'il semble qu'elles naissent avec eux, tant leur vie est trauersee de miseres continuelles. Se peut-il guere treuver vne personne qui soit paruenue en vn âge de discretion, qui se puisse vanter de n'auoir point resenty de peine en sa vie? De quelque côté que nous puissions étendre nôtre veüe, nous ne voyons que des calamitez publiques ou particulieres. Pouuons nous voir quelqu'un qui se puisse vanter d'auoir été continuellement heureux? Veritablement, Madame, interrompit Clarissee, c'est vne chose bien rare à rencon-

trer, d'autant, qu'à mesure que l'on jouïst de quelque bon-heur, ce n'est que pour vn moment, & l'on void succeder à cette prosperité vne affliction, tellement âpre, & rigoureuse, qu'on la ressent beaucoup plus pressante que la jouïssance du plaisir n'a pas été agreable. Enfin Manethisse, dit Feliciane, a augmenté le nombre des affligez, & l'inconstance de la Fortune ne l'a pas voulu épargner, non plus que nous autres, sur lesquelles elle a cet auantage, d'auoir treuue son repos, apres tant de troubles, d'outrages, & de peines. Laissons viure contente Manethisse, dans son Cloistre, & me dites le sujet qui vous-en a fait sortir. Madame, continua Claristee, ie me sentoïis si parfaitement heureuse, parmy la compagnie de toutes ces

Religieuses, avec lesquelles i'auois resolu de finir mes iours, qu'il m'étoit auis que ce contentement durerait tous-iours; le Destin ne le voulant pas ainsi, rompit ma resolution, & en ordonna bien autrement.

Je croy que ce qui causa en moy le subit changement dont vous m'entendrez parler, fut que par la ioye, dont ie iouïssois, i'oubliai mes miseres passees, & ie ne songeay plus à l'inconstance des choses humaines. Dans la plus ferme resolution que i'auois de n'habiter iamais autre Prouince que celle d'Hamonie, ie ne scay quel demon enuieux de mon repos, me le vint troubler durant vne nuit, en representant continuellement à mes yeux, & à mon esprit, Filidias. Ce fut alors que ie pensay atténue-

ment à l'amitié qu'il m'auoit portée, & à celle que ie luy portois encore, & de cette pensée venant à vne autre, ie me treuuy si absolument engagee au desir de le reuoir, qu'en cette nuit, ni aux autres suivantes, ie n'eus plus rien à mediter, sinon qu'à treuuer moyen de faire reüssir mon dessein. Le mourois de déplaisir de ne pouuoir pas seule entreprendre de me secourir, lors qu'une occasion fauorisa mon enuie. A cause qu'il y auoit longtemps que personne n'étoit venue d'Egipte visiter nôtre Temple, où l'on auoit accoustumé d'offrir de l'encens, du lin, des cannes, des foyes, du fil d'or & d'argent, & autres marchandises qui manquoient, le grand Prestre ordonna que l'un de ses Religieux feroit vn voyage à Memfis, avec l'équipage qu'il étoit

besoin d'auoir pour passer les des-
fers, que l'on demeueroit dix iours à
trauerfer. Je n'eus pas plûtôt ouïy
parler de cela, que i'eus l'hardiesse
d'entretenir l'anciene du Temple,
& de luy représenter, que i'étois
extremement affligée de ce qu'étât
voïce à Diane, ie ne luy auois fait
aucune offrade, ni sacrifice, en pas
vn de ses Temples, depuis dix ans
qu'il y auoit que i'étois en celuy de
Iupiter. Que i'auois peur d'irriter
cette puissante Deesse, en ne con-
tinuant pas le vœu que ie luy auois
fait, que ie ne dormois point tou-
tes les nuits, & qu'il me sembloit
que la lueur de la Lune, vouloit me
creuer les yeux; d'où j'inferois que
Diane m'enuoyoit ces visions pour
me troubler l'esprit, & me rendre
inhabile à son seruice, & à celuy
même de Iupiter. Que toutefois,

i'auois la creance, que si ie me ser-
uois de l'occasion qui se presentoit
pour l'aller salüer dans son Tem-
ple, qui est en la ville de Bubastis, à
laquelle ie pouuois m'acheminer
par eau le long du fleuue Bubasti,
qui est l'vne des branches de celuy
du Nil, qu'elle appaiseroit son ire,
& qu'elle me pardonneroit mon
offence. Mais que ie ne pouuois
pas entreprendre ce voyage sans sa
permission, & que pour cette rai-
son ie la suppliois tres-humble-
ment de me donner congé, & deux
seruantes pour m'accompagner.
Cette ancienne me repartit qu'elle
ne pouuoit pas accorder ma de-
mande sans en auoir conferé avec
les autres Religieuses, & qu'elle les
porteroit à son possible à consentir
à ma volonté.

Incontinent que i'eus quitte cet-

te Abbesse; ie m'en allay treuver
ma chere compagne Manethisse,
à laquelle ie dis semblable chose,
afin de l'obliger à reduire en ma fa-
ueur ses autres sœurs. En l'assem-
blee qu'elles firent à mon sujet,
cette digne femme dit de si ravis-
santes choses pour leur faire ap-
prouver mon voyage, qu'elles y
consentirent toutes.

Quand le iour de mon depart
fut venu, & que l'on m'eut baillé
trois Chameaux pour porter, moy,
ma compaignie, & nos hardes, ie
pleuray si abondamment, du re-
gret que i'auois de tromper ces Re-
ligieuses, que ie quittois, avec des-
sein de ne les reuoir plus, que de
ma vie ie ne m'étois tant affligée.
L'Amour l'emporta sur la Raison,
& Filidias me fut tout seul plus con-
siderable, que ne le furent pas en-

semble toutes ces Dames. L'Abbesse m'ayant donné sa benediction, ie montay sur mon Chameau, mes deux esclaves sur les autres, chargez de nos hardes, & puis ie me joignis au deuant du paruis du Temple, avec le train, & l'équipage de nôtre Prestre, auquel l'ancienne me recommanda: ainsi ie suivis cette caruane, qui étoit environ de trente-cinq Chameaux, les vns appartenans à des Marchans, & les autres étans aux Intendans du Temple.

Durant ce voyage ie fus toujours logee à part, d'autant qu'il n'étoit pas permis, à quelque personne que ce fût, de communiquer ni en secret, ni en general avec vne Religieuse de mon ordre. L'une de mes esclaves alloit querir ce que le Prestre m'enuoyoit pour ma

nourriture, & l'autre ne bougeoit
iamais d'auprez de moy. Nous pas-
sâmes ces affreux desers sans qu'il
suruint aucun accident à pas vn de
la troupe, encore que plusieurs
Lyons, & Leopards descendirent
de la montagne de Ogdame, qui
nous donnerent plus de peur que
de mal, en nous contraignans de
marcher en forme de bataille, & de
passer vn iour tout entier, & vne
nuit sans dormir. Deliuerez de cet-
te apprehension, nous arriuâmes
au lac Marcotique, avec des plaisirs
nompareils d'éteindre l'ardente
soif que nous auions, & de ce lac
nous arriuâmes à Memfis à quatre
iours de là, en ayans employé qua-
torze autres à paracheuer nôtre
voyage.

A l'entree de cette ville, ie recon-
nus vne grandeur, & vne majesté

bien plus superbe que la lecture des Histoires ne me l'auoient pas apprise. Quoy que les Romains l'ayent embellie à leur puissance, si est-ce pourtant qu'elle n'approche en rien de sa premiere gloire, comme on le peut reconnoître par ses anciennes rüines. L'antiquité de nôtre ville de Cartage, ni ses somptuositez, ne sont point comparables aux magnificences de cette autre auguste Memfis. L'on y void en son entier ce nompareil Temple de Vulcan, qui de loin ressemble au mont Atlas, tant il surpasse en hauteur tous les bâtimens, les Palais, & les autres Temples mêmes de cette ville. Si ce superbe edifice de loin se rend admirable à la veüe, il est encore bien plus exquis lors que l'on le considere de prez. Je vous prie Claristee, dit

Feliciane, de m'en reciter quelques raretez, le Temple est si renommé par tout le monde, que ie ferois bien peu d'état de ce qui est consacré aux Dieux, si ie n'auois enuie d'en sçauoir quelque chose, de vous mémelement qui avez été sur le lieu. Madame, repliqua Claristee, ie ne veux pas plus vous desobeir en cela, qu'en tout ce que vous m'avez autrefois commandé.

Quand nous fûmes entrez dans Memfis, deux des Prestres du Temple de Mercure, vinrent au deuant du nôtre en la ruë, & le salüans le prièrent fort courtoisement d'aller prendre logis chez eux, avec sa compagnie. Alors ceux qui n'étoient pas du Temple d'Hammon se separerent de nous, pour s'en aller chez leurs amis, & nous suivimes ces deux Prestres. Dés que ie

fus arriuee, l'un d'eux me conduisit vers l'Abbesse du Temple, qui me receut fort gracieusement, & me mena pour me reposer dans vne petite chambre proche de la siene, où elle me fit apporter à manger auant que de se separer de moy. Apres que i'eus soupé, ie fus treuuer cette Dame, la priant de me faire conduire au Temple, afin d'y rendre des actions de grace à Mercure. Elle-même m'y accompagna, & apres y auoir fait nos prieres, ie me mis à parler du Temple de Diane au pais Bubastis, & du dessein que i'auois de m'y acheminer dès le lendemain. Le vous conseille de vous reposer tout demain, me dit-elle, le iour suiuant vn grand nombre de personnes de toute sorte d'âge partent de cette ville, pour aller au Temple de Diane, & y arriuer le

iour deuant la solemnité de sa feste,
qui sera dans cinq iours d'icy. Iu-
gez si vous pouuiez treuuer vne
plus fauorable occasion, que celle-
là, & si ce n'est pas être heureuse
d'être venüe si à propos, & en vn
temps où vous pourrez voir, & ad-
mirer toutes les belles ceremonies
qui se pratiquent en ce saint lieu.
Après que i'eus témoigné à cette
Abbesse par ma repartie, que ie
faisois vne grande estime de tout
ce qu'elle m'auoit dit, il luy prit en-
uie de se retirer, ce qu'ayant fait, ie
me mis à reposer iusques au lende-
main que ie me leuay, aussi-tôt que
ie vis le iour. Des que ie fus habil-
lee, i'allay salüer cette Religieuse,
& luy ayant rendu mes ciuilitéz, ie
lui demanday l'vne de ses seruantes
pour me conduire au Temple de
Vulcan.

Que ie fus étonnée! Madame, de voir au deuant de ce Temple vn grand Collosse de soixante-quinze pieds de longueur, ayant le visage contre la terre, & à chacun de ses côtez vn autre Collosse étant debout, & haut de vingt pieds. Le premier parest tout nud, ses cheueux luy tombans iusques sur les épaules; celui qui étoit à son côté droit porte vne peau de Lyon, qui luy pend en écharpe iusques sur le genoüil, il tient en l'vne de ses mains vne grosse masse, il a les cheueux crespus, son corps semble être tout nud, & il est de telle sorte planté, qu'ayant vne jambe auancee, on diroit qu'il veut marcher. Le troisiéme Collosse, étant à la main gauche de celui qui est couché contre terre, parest borgne, & ceint d'vne large bande rapiessée

de plusieurs peaux de chevre, qui luy couure vne partie de son corps, ses cheueux sont fort courts: mais tous broüillez & mélez les vns parmy les autres. Il a les deux pieds ensemble, sinon l'un qui a le talon élevé, ne se suportant que sur les orteils; Il tient en l'une de ses mains vne grosse perche, plus haute que luy de quatre pieds, qui sert comme d'appuy à ce Geant. Ce que ie treuuy de plus remarquable, est que ce Collosse renuersé sur la terre, est d'une seule pierre de marbre grizâtre.

Cela n'est rien à l'égal de deux statues que ie vis à l'entree du Portique, qui sert de frontispice au Temple; toutes deux hautes de vingt-cinq coudées chacune. L'une regarde le Septentrion, & ressemble à vne femme enceinte, re-

présentât la Deesse Ceres, qui tient en vne main vne gerbe de bled, & en l'autre vn rameau de juiubes; elle porte sur sa teste vne couronne faite de plusieurs fruis, qui pendent au bout de leurs branches. Elle est vêtue d'une juppe qui semble si legere, & les plis si addroitement compassez, qu'ils n'empêchent point qu'on ne voye la grosseur, la longueur, & la proportion des jambes, & des bras, tant l'ouurier a merueilleusement bien réüssi en cet admirable chef-d'œuvre. Cette image a les cheueux, qui luy pendent iusques sur les reins, & ses mammelles sont fort rondes, & enflées; les Egiptiens la nomment l'Eté, & chaque iour les habitans de Memphis vont se prosterner deuant cette statuë, pour la prier de leur donner vne bonne recolte de leurs fruis.

L'autre statuë regarde vers le Midy, & l'on la nomme l'Hiuer; elle represente aussi vne vieille femme, maigre, seche, & sterile, dont les cheueux ne sont pas plus longs que d'un pied, & comme éparpilléz au vent, elle tient en ses mains des ossemens de bras, & de jambes d'hommes, & de femmes, son habit est bien plus épais que celui de l'autre statuë, & les Egiptiens ne luy portent aucune reuerence ni honneur. Ces deux representatiós sont d'une seule pierre de marbre blanc, & posées contre les deux colonnes du Portique, qui sont vis à vis de la grande porte, & entrée de la nef du Temple, touchans de la teste à la gorge de la colonne au dessus de laquelle est le chapiteau, composé de branches d'Acante, & au dessous est l'architraue, qui se

coule avec vn bel ordre, sur toutes les autres colonnes de ce premier Portique. A l'opposite de celuy-cy, est vn autre Portique bâty avec vn pareil nombre de colonnes: mais l'ouurage est plus exquis, & d'une autre façon, étant enrichy de medalles, & de plusieurs figures assises contre la muraille du Temple, ce qui rend cet ouurage superbe & magnifique.

Ce qui étonne le plus les étrangers, est la longueur de ce Temple, qui a six cens coudees de long, & quatre cens de large. Les portiques au dessous des planchers ont trente coudees de haut, & deux rangs de colonnes. Il semble que le pavé soit d'une seule pierre, parce qu'on n'y void point aucune fente, ni liaison, & c'est ce qui a donné sujet à plusieurs de croire que ces
anciens

anciens auoient quelque secret pour faire fondre les pierres. l'oubliais à vous dire que l'on void sous le Portique qui regarde le Midy, vne statue, qui tient vn rat en sa main, & à ses pieds sont écrits ces mots: *Reuere les Dieux.*

J'appris que cette image representoit vn Prestre de ce Temple, qui auoit vsurpé le Royaume d'Egypte, dont il fut depossédé par vn Roy des Assiriens. Le iour que cet vsurpateur fut vaincu, & qu'il voulut donner bataille, les Dieux permirent que les rats, en vne nuit, rongcassent les cordes des arcs, les carquois & les courroyes des escus, & boucliers de ses gens de guerre. Voylà ce que i'ay pû remarquer de cet admirable Temple, pour le peu de temps que i'eus à le considerer. J'employay le reste du iour à mere-

poser en ma chambre, où me vine
treuver l'Abbesse, avec laquelle ie
m'entretins, tant de l'état des cere-
monies de leur Temple, que de
celles qui se font en celuy d'Ham-
mon.

Le lendemain matin, l'Abbesse
enuoya querir vne Dame de Mem-
fis, qui conduisoit vn grand nom-
bre de filles à la feste de Diane, &
apres qu'elle m'eut recommandee
à elle, ie pris congé de cette Reli-
gieuse, & ie sortis de l'enclos du
Temple, pour me ioindre à la com-
pagnie qui faisoit le même che-
min. Cette riuiera Bubastique, qui
n'est qu'un bras du Nil, étoit pres-
que couuerte de vaisseaux, tant il y
auoit de personnes de chaque sexe,
qui alloient à la feste de cette illu-
stre Deesse. Dans le bateau, où ie
fus mise, il n'y eut pas vn seul hom.

me, l'Abbesse à mon respect l'auoit ainsi ordonné.

Lors que nous fûmes au gré de l'eau, l'on n'entendoit plus sur cet Element que des chansons, chacun s'efforçant à faire le plus de bruit qu'il luy étoit possible. Les femmes pour s'accorder à ces chans, tenoient en vne main vne couronne de sonnettes, & avec vn petit bâton les sonnoiet de l'autre main: mais en leur donnant vn ton qui correspondoit tellement aux flûtes & aux fiffres, dont les hommes jouïoient, que cette armonie étoit fort agreable.

Le troisiéme iour de nôtre depart de Memfis, nous arriuâmes prez de Bubastis, & approchans de la ville chacun mit pied à terre.

Cependant que les hommes, & les femmes se transportent ainsi de

ioye par eau, l'on mene par terre vn nombre infiny de bestial, pour être sacrifié à cette feste, & quel'on mange en vn seul iour, chacun se prouoquant à manger & à boire par enuie. Comme l'on entra dans la ville, ce bruit augmenta encore plus fort, à cause que les femmes, & les enfans étans à la porte de leur maison, & à leurs fenestres, disoient mille injures à ces voyageurs, qui leur repartoisent de la meme sorte, & qui en suite étoient receus fauorablement chez ceux-là même qui venoient de les outrager. Pour la Dame qui m'auoit accompagnée, & moy, nous fûmes loger chez l'vne de ses parentes, qui nous fit le meilleur accueil que nous eussions pû desirer.

Or comme la resolution que j'auois prise en Hammonie ne re-

froidissoit point, & qu'au contraire elle s'augmentoît plutôt, ie n'eus pas la patience de demeurer guere de temps au logis pour me reposer, ie me dérobay de la compagnie, & m'en allay promener avec l'une des seruanes que j'auois amenee iusques à l'autre bord du fleuve. Là ie treuuay quelques personnes vétües d'une autre façon que les Egiptiës, & ie me doutay incontinent que ce pouuoient être des Grecs: mais pour m'en asseurer dauantage, ie les salüay en ce même langage, & ie fus si heureuse à cette fois, que de treuuer ce que ie demandois. Cette fauorable rencontre m'obligea à leur demander d'où ils étoient; ils se dirent être citoyens de l'isle de Rhodes, & y auoir quatre iours qu'ils étoient venus à Bubastis pour recouurer vne esclauue qu'on leur

auoit enleuee, qui jouïoit à raur du Cistre, & qui chantoit à merueille. Que l'ayans treuuee, ils s'en retourneroient dès que la feste seroit passée, ne voulans pas déloger plutôt; puis qu'ils s'y étoient rencontrés si heureusement. Vous en retournerez-vous par eau, ou par terre? leur demanday-je. Nous descendrons iusques au Pelusiaque, me répondirent-ils, & là nous nous embarquerons sur la mer. Ne connoissez-vous point vn des fameux habitans de Salamine, qu'on nomme Protogon? ajoutay-je, ie suis sa nièce, & par sa permission il y a vn an passé que ie vins en cette ville avec plusieurs filles mes voisines, pour rendre nos vœux à Diane, à laquelle nous sommes vouées dès le berceau: mais vne maladie de laquelle ie suis guerie, m'a fait icy séjourner

iufques à aujourd'huy. Si vous me
vouliez faire la faueur de me con-
duire en Cypre, en tel lieu où vôt
vaisseau pourra furgir, . ſçachant
bien que pour aller à Rhodes, vous
ne paffez pas loin de cette autre ifle,
ie m'en ſentirois à iamais vôt
re-deuable. Ie connois fort bien Pro-
togon, me repartit vn vieillard, &
pour l'amour de luy, ie vous aſſeure
de vous rédre tous les ſeruices dont
ie me pourray auifer. Si vous de-
ſirez venir avec nous, ajoûta-t'il,
treuuez-vous le lendemain de la
feſte, à la pointe du iour, à nôtre
vaisseau, qu'ils me montrèrent, la
compagnie de trois ieunes Dames
que nous menons à Rhodes, ne
vous ſera point ennuyeufe. Apres
que ie luy eus promis de l'aller treu-
uer au iour qu'il m'auoit aſſigné, ie

luy dis à Dieu, & ie me retiray à mon logis.

Le lendemain nous fûmes au Temple, qui est bien l'un des plus beaux qu'on puisse voir, non pas pour sa grandeur, ni pour la dépense excessiue que l'on y a faite: mais seulement pour sa situation qui est fort agreable. Ce Temple est en forme d'isle, parce que deux ruisseaux qui sortent du fleuve l'environnent, & se rassemblent, & chaque canal a cent pieds de large, bordé de grands arbres, dont les branches, & les feüillages rendent vn gracieux ombrage. Pour la longueur du Temple, elle est égale à sa largeur, il a trois cens coudées de Diametre. Ses Portiques sont de soixante pieds de haut, embelly par le dedans de statües hautes de neuf pieds, representans trois cens qua-

rante cinq Roys d'Egipte, qui de pere en fils ont succede au Royau-
me, iusques à Serton, Prestre du
Temple de Vulcan, dont ie vous
ay des-ia parlé, & lequel fut sur-
monté par Sennacherib Roy des
Assiriens, apres la mort duquel l'E-
gipte fut diuisee en douze Royau-
mes.

Comme nous eûmes fait nos
prieres en ce Temple, nous nous
retirâmes à la maison, d'où nous ne
bougeâmes le reste de la iournee, à
cause de la chaleur qui étoit exces-
siue. Sur le soir, & auant que me
coucher, j'appellay la seruante qui
m'auoit accompagnée vers ces
voyageurs Grecs, & luy fis enten-
dre que puis que j'étois arriuee à
Bubastis, j'auois delibéré d'aller ius-
ques à l'emboucheure du Pelusia-
que, où il y auoit vne chapelle bâ-

tie en l'honneur de Diane, & de partir le lendemain du matin, sans m'accompagner que d'elle, laissant l'autre seruante à garder nos hardes.

Le lendemain ie me leuay auant iour, & mon esclau & moy fumes droit au quay où i'auois parlé aux Rhodiens, & sans retardement nous nous mismes dans leur vaisseau que ie reconnus. A peine y fus-ie placée, que les Dames, dont l'on m'auoit parlé, s'y rendirent aussi, tellement qu'apres nous être accostees les vnes des autres, on leua l'anchre, & nous commençâmes à voguer. En deux iours nous arriuâmes au Pelusiaque, là où il nous salut changer de vaisseau, & prendre vn nauire pour trauffer cette mer Mediteranee.

Lors que nous eûmes acheté

tout ce qui nous étoit neceſſaire,
& monté dans vn nauire qui ap-
partenoit à des Marchans de Halli-
carnaffe, qui nous promirent de
nous deſcendre à Cypre, & à Rho-
des, nous nous miſmes à la mercy
des ondes, & des vens: mais plû-
tôt à la miſericorde des pyrates, &
des volleurs. En fort peu de temps
nous apperceûmes vn fort leger
vaiſſeau venir droit à nous, qui
nous agraffa incontinent. Je ne
vis iamais des gens ſi lâches que le
furent ces Marchans de Hallicar-
naſſe, & ces Rhodiens à cette atta-
que, pas vn ne ſe mit en deuoir de
ſe deſendre; les Matelos ſeulement
firent leur poſſible, tandis que les
autres ſe cachoient au fond du
vaiſſeau pour euites les coups. En
ce preſſant mal-heur, ie me retire
auec les autres dames, vers la prouë,

où l'attaque ne se faisoit pas, à cause qu'on auoit saisi nôtre nauire en pouppe. Mais d'autant que celuy de ces volleurs étoit plus bis que le nôtre, ils n'y pouuoient monter, & par ce moyen nos Mariniers se defendans avec leurs piques, eurent vñ grand auantage sur eux, & en renuerferent plusieurs. Cependant, le reste de ces Corsaires, appâtez de leur proye, sans vouloir lâcher le pied, planterent si addroitement vñ échelle de corde, qu'ils monterent au haut de nôtre vaisseau, & de leurs épees tüerent nos pauvres matelos. Tous nos hommes furent massacrez, à la reserue de quatre que ces pirates retinrent, comme ie croy, pour leur aider à transporter la meilleure marchandise de nôtre nauire dedans le leur. Au commencement de ce carnage, nous

autres filles, ne faisons que pleurer: mais quand nous vismes tant de sang repandu, tant de bras aualez, & tant de testes coupees, la parole nous faillit, & nous évanoüimes, tellemét que nous ne vismes point le transport que ces volleurs firent de nos marchandises. Ces barbares demeurez victorieux, vinrent où nous étions, & sans passer leur fureur sur nous, ils mirent du vin en nos bouches, & nous froterent les tempes, & le creux de la main de vinaigre pour nous faire reuenir. Nos esprits se réueillerent, & nos yeux s'ouurirent: mais quand nous vismes ces hommes ensanglantez du sang des nôtres, nous creûmes être proches de nôtre mort, & nôtre peur fut telle que nous ne pûmes iamais ouurir la bouche pour parler. En cet état nous fûmes por-

tecs dans le vaisseau de ces pirates, où l'un des nôtres pensant être assuré de sa vie, se mit à nous consoler, & à nous donner courage. La parole de cet homme fit rcuenir la mienne, & ie m'écriay aussi-tôt de cette sorte. Ha! Diane ma Maîtresse! ie vous supplie tres-humblement de moderer vôtre rigueur; puis que ie suis sur le point de mourir. Pardonnez-moy, si i'ay abusé de vôtre Diuinité, ie reconnois trop tard que ce n'est pas aux humains d'abuser de la bonté des Dieux.

Ainsi que ie parlois de cette façon en langage Grec, l'un de ces pirates me dit qu'il ne falloit pas que ie pensasse, que ni moy, ni mes cōpagnes fussions si prez de mourir, comme ie le croyois. Que luy, ni ses camarades n'auoient pas le

courage li rauallé, que de souiller leurs mains du sang d'aucune femme; Qu'ils auoient l'honneur & la religion en grande recommandation, & qu'en faueur de l'une & de l'autre, nous n'aurions pàs vn pire traitement que deuoient receuoir celles qui étoient prises en guerre. Qu'ils ne nous auoient assaillis que comme ennemis de leur patrie, pour la guerre qui étoit ouuerte entre les Doriens, & les Sardes, que moy particulieremēt ie serois bien traitee; veu que par mes plaintes il auoit entendu que i'étois voüce à Diane, qu'ils auoient en grande reuerence, & encore plus durant l'exercice des armes qu'en vn autre temps.

Le discours de cet homme nous donna de l'assurance, quoy que nous fussions captiues, comme l'on

venoit de nous le dire. Encore que pour mon chef, i'eusse assez de sujet pour m'affliger de tant de malheurs qui me suiuoient en quelque part de la terre où ie me treuuasse, neantmoins i'eus quelque espece de soulagement quand ie me ressouins qu'Amphar s'étoit retiré en Sardaigne, m'imaginant que ma disgrace me caueroit le bonheur de le reuoir, & qu'au lieu d'un marry ie recouurerois vn pere. Cependant que i'auois cettépensee, nos volleurs, qui n'étoient point d'autre qualite, quoy qu'ils prissent celle de soldas, voyans n'auoir pas assez de gens pour conduire, & gouverner deux nauires, brûlerent le nôtre, apres qu'ils eurent jetté dans la mer tout ce qui leur étoit inutile. La creance qu'ils eurent d'auoir assez de butin pour les obliger à fai-

re retraite, les obligea de déployer toutes leurs voyles pour mieux recevoir le vent, qui les fauorisoit. Tellement qu'en peu de iours ils allerent surgir en l'isle de Plombée, sans toutefois prendre terre en aucun port. Vne nuit s'étans mis à couuert d'un promontoire, ils enuoyerent leur butin par leur esquif vers la terre, & le donnerent en garde à ceux qui auoient accoustumé de receller leurs brigandages. Nous autres filles y fûmes aussi conduites, & l'on nous mit en des cachos où l'on ne voyoid iamais de clarté.

Nous ne demeurâmes guere en ces abismes, dés le lendemain, des Marchans de Sardaigne, habitans de la ville, & port de Suché, nous vinrent acheter, & nous emmenerent avec eux en leur ville, qui n'est

éloignée de Plombée que de quatre lieux seulement. Le iour suivant, mon Maître me voyant le visage fort hâlé, & ma servante fort noire, nous envoya toutes deux en une siene ferme, me jugeât plus propre à garder son bestail, qu'à autre chose, & il retint en son logis mes compagnes, que ie n'ay pas veuës depuis. Ie ne fus pas fâchée de cette charge qu'on me donna; parce que j'esperay par ce moyen conseruer mieux mon honneur, qu'étant en ville auprez de la personne d'un Maître qui auoit puissance en tout, & par tout sur une pauvre esclaué. Ie m'enquerois assez de mon pere: mais ie n'en pus apprendre de nouuelles; parce que ceux avec qui ie viuois, étoient paizans, qui ne sçauoient, ni ne connoissoient que l'étendue des

terres dépendantes de leur ferme.

Vn iour que mon Maistre s'y vint promener pour voir l'état de son ménage, découurant à m'oüir parler que i'étois Affriquaine, il me demanda quel païs étoit le mien. Quand ie vins à me représenter être en vne prouince proche de Cartage, & qu'il se pourroit faire, qu'à ce sujet ie pourrois acquérir ma liberté, ie dis naïuemēt qui i'étois, pour quelle occasion i'auois quitté ma patrie, & comme i'auois été amenée en la Prouince où l'on m'auoit vendue. Dés que mon Maistre eut entendu parler de mon pere Ampfar, il se prit à soupirer, & à me dire qu'il plaignoit son mal-heur, & qu'il n'y auoit pas encore longtemps, qu'il auoit oüï parler de luy à Caralles, d'autant qu'il s'étoit fort employé pour tous les habitans de

cette isle, qui auoient dessein de se liberer de la captiuité des Romains. Qu'Amphsar auoit renouvelé toutes les intelligences qu'il auoit encore à Cartage à ce sujet : mais qu'il croyoit qu'il fût allé ailleurs pour entretenir d'autres pratiques étrangères, & qu'en peu de iours il s'en informeroit. Quelle plus grande, & meilleure enuie eusse-ie pû auoir que celle de reuoir mon pere ? L'esperance qu'on me donna de m'en faire sçauoir des nouuelles, acrut de telle sorte en moy le desir de jouir de sa presence, que pour trop souhaiter de voir Amphsar, j'oubliai du tout Filidias. A chaque moment, il me sembloit que ie deuois voir mon pere, & à toutes les fois que quelqu'un du logis de mon Maistre venoit vers nous, ou que de nos gens alloient vers luy,

ie m'imaginois qu'on me deuoit dire qu'Ampsar me commandoit del'aller treuuer.

Je fus six ou sept ans à tous-iours esperer de voir mon pere: mais quand ie vis que mon attente étoit inutile, & que celuy de qui ie dépendois, ne vouloit pas souffrir que j'enuoyasse à Cartage vers mes parens, ie le priay à tout le moins de s'informer d'Ampsar, & de me dire ce qu'il en apprendroit.

Enuiron ce temps-là, les Sardes se mirent en armes, & chasserent les Officiers des Romains de leur isle par les pratiques d'Hannibal & de mon pere. Mon Maistre, qui étoit de cette faction, m'auertit quelque temps apres, que le peuple Romain ne pouuant pas souffrir cette injure, enuoya le Consul Tibere Sempronie pour en prendre

vengeance. Que ce grand Capitaine étoit descendu en l'isle de Sardaigne, & qu'avec ses forces il l'auoit remise sous sa puissance apres plusieurs batailles, où dans la derniere, mourut Ampsar, & plus de quinze mil hommes des habitans de cette isle. Iugez, Madame, de quelle douleur ie deus être atteinte, d'apprendre ainsi la mort de mon pere. Du même temps que ie pleurois son trépas, les Romains firent captifs, tous ceux qui s'étoiēt reuoltez, & mon Maistre fut mis sous le jouc, comme ayant été partizan de cette reuolte. Sempronie victorieux s'en retourne à Rome, emmenant avec soy deux cens cinquante ostages, pris de ceux qui n'auoient point consenty à cette rebellion, afin de retenir en leur deuoir ceux qui demeuroient libres

dans l'isle, tous les autres furent menez à Rome, & la plus grande partie de leurs meubles mêmes. Encore que ie ne fusse qu'une esclauue, on ne laissa pas de m'amener en cette ville avec plusieurs autres, qui fûmes toutes reuenduës à deux iours de là, au profit du public.

L'affranchy d'Octauie que vous voyez cëans, Madame, m'acheta pour son Maistre dix sesterces, il y a neuf ans. D'entreprendre de vous reciter les ennuis, les tourmens, & les peines, que i'enduray au sujet & de la mort d'Amphar & de ma déplorable misere, ce seroit vne chose inutile. Seulement vous diray-ie, qu'apres que i'eus assez extraordinairement pleint mon malheur, ie me resolus enfin de le supporter en patience, & de ne me ressouuenir iamais ni de ma naissan-

ce, ni de mes amours. Ie ne remermis plus deuant les yeux que mon seruage, sous lequel ie connus bien qu'il me falloit deormais viure & mourir.

Tant y a, Madame, que depuis que mon sort m'a reduite sous le jouc de la seruitude, j'ay seruy Octaue le plus fidelement que i'ay pû, iusques à present. I'ay receu cette satisfaction parmy mon malheur, d'auoir rencontré vn Maistre extremement bon, & gracieux, comme vous le connoissez vous-même. Voylà, Madame, tout le cours de ma vie, que ie n'ay iamais dit à personne qu'à vous, à laquelle ie suis bien aise de l'auoir confié, d'autant que ie sçay bien que vous n'en tirerez point auantage, ni n'en ferez pas vn mauuais iugement. Ie vous prie, l'interrompt Feliciane,

dites moy combien de temps vos miseres ont continué. I'ay commencé à être mal-heureuse, repartit Claristee, dès l'âge de vnze ans que mon pere me quita, à deux ans de là ie sortis de mon païs, & dix-huit ans apres i'ay été reuenduë en cette ville, & il y a neuf ans que j'y suis esclaué. Claristee, dit Felicienne, resoluez-vous à passer le reste de vos iours avec les miens; j'espere tant de la courtoisie de vôtre Seigneur, que ie croy qu'il ne me refusera pas la priere que ie luy veux faire, de permettre que ie vous retire d'entre ses mains, & que ie vous emmene chez moy. Madame, repartit Claristee, ie vous ay plusieurs fois dit, l'inclination que i'ay à vous honorer & seruir, ie n'vseray point de redite, seulement vous veux-ie supplier tres-humble-

ment de croire qu'en quelque lieu où vous desirerez de vous servir de moy, que ie m'y transporteray avec beaucoup de zele, & d'affection, pourueu que mon Maistre consente à mon depart. Je ne parle pas de vous emmener avec moy qu'Octaue ne le permette, répondit Feliciane: Il est iuste de ne pas choquer Octaue, & pour reconnoistre le merite d'un si excellent personnage, on ne peut user de trop de civilité en son endroit. Je suis donc d'avis, ma grande amie, d'agir prudemment en cela, afin de faire mieux réussir mon dessein, & donner sujet à ce Sénateur de me refuser moins la priere que ie luy veux faire. Sera-t'il pas meilleur d'en user ainsi qu'autrement? Claristee, dites-m'en vôtre sentiment ie vous prie, afin que ie me gou-

uerne en cette entreprise selon que vous le desirerez. Madame, répondit Claristee, vôtres esprit est trop puissant pour ne pas venir à bout de ce que vous voulez faire pour mon bien, & vous trauallez avec trop de passion pour ma gloire, pour treuuer à redire à des mouuemens si justes, & si bien reglez. En effet, Madame, ie croy qu'il vaut mieux attédre que vous foyez arriuee chez vous, pour me demander à Octaue, que d'y traualler d'une autre sorte. Songez donc aux moyens de vous en retourner en vôtres patrie, mon Maistre vous a offert son secours, asseurez-vous y. Puisque vous apprenez mes raisons, repliqua Feliciane, il ne me reste plus rien, sinon qu'à conjurer Octaue de m'assister, & c'est ce que ie feray dès qu'il sera retourné.

du Senat. Mais en attendant qu'il viene, ie vous prie, ma grande amie, de me discourir de la beauté du Temple d'Hammon, dont vous auez reserué à me parler à la fin de vôtre histoire. Apres cela, ie vous obligeray encore à me reciter le commencement du Triomfe d'Emilie, duquel ie n'ay veu que la dernière journee. Je sçay bien qu'en me donnant cette curiosité, vous eûtes dessein de soulager mon esprit affligé, & diuertir mes ennuis: mais au contraire, vous redoublâtes innocemment mes peines en étant la cause que ie vis captif Peristandre pour lequel ie pleureray plus, que ie n'ay iamais regreté, ni la mort, ni l'absence de tous mes parens. I'auray vne grande satisfaction d'apprendre les belles ceremonies que l'on obserua en ces

deux jours, & que ie ne vis point, pour discourir à mes compatriotes de la gloire, & de la magnificence des Romains ; que ie reconnois qu'à bon droit l'on nomme les premiers hommes du monde ; puis que leur vertu éclate par tout. Peut-on douter de cette verité ? l'experience ne l'apprend-elle pas à toute la terre , maintenant que leur generosité, apres la perte, & l'entiere rüine de la Macedoine, redonne à ses habitans, la vie, les biens, & la liberté ? Il est bien certain, Madame, l'interrompt Claristee, que ce peuple fameux est tout adorable, pour les belles maximes dont il vſe à l'endroit & des vaincus, & des vainqueurs, & n'étoit que ie suis appelée aux affaires domestiques, ie vous dirois ce qui se fit aux deux iours du Triomfe

462 *Peristandre, Liv. III.*

d'Emilie, remettons, s'il vous plaist, ce recit à tantôt. Là ie vous bailleray la description du Temple d'Hammon, conforme aux particularitez que j'y ay remarquées durant le temps que j'y ay sejourné. Permettez donc, Madame, que ie vous fausse compagnie à cette heure, que i'y suis contrainte. Felicia ne laissant aller Claristee à ses occupations, se renferme dans sa chambre attendant son retour.

*Fin de la premiere Partie
de Peristandre,*

*Ou de
l'Illustre Captif.*

